

LA
SEPMINE

OV LA CREATION DV MONDE

GVILLAUME DE SALLVSTE
DV BARTAS

QVÉBEC

chez Samizdat, sovs St-Avgvstin, près dv Cap-Rovge
le 14 juin, année du Seignevr, MMXVI



La Sepmaine, ou Création du monde par Guillaume de Salluste, Seigneur du Bartas (1544-1590). Ce texte s'appuie sur l'édition de la *Sepmaine* publiée en 1578 chez Jean Feurier, demourant pres le Colleege de Reims. L'orthographe originale du titre rappelle justement les sept jours de la première semaine et, sur le plan de l'étymologie, fait allusion au terme latin *septimus*.

Source textuelle : Bibliothèque nationale de France (département: Réserve des livres rares: RES-YE-536. fichier: bpt6k1175722).

Il faut préciser que ce Ebook maintient l'orthographe de l'édition originale, avec les s longs, les lettres u et v inversées et le reste. Par contre, nous n'avons pas retenus les abréviations typographiques (ō = on). Les nombreuses erreurs laissées par le programme de reconnaissance optique de caractères (OCR) ainsi qu'une page manquante ont été corrigées dans le présent document. Samizdat souligne la collaboration à la révision de Kévin Rousseau. [NdÉ] = Note de l'Éditeur.

Ebooks Samizdat 2016

Polices:

JSL Ancient [Jeffery Lee]

LTC Goudy Initials [Frederic Goudy]

IM Fell English Roman and Italic [Igino Marini]

IM Fell Double Pica [Igino Marini]

From what has been said it will be clear that no one can point to a moment at which poetry began to be Metaphysical nor to a poet who made it so; but of all poets perhaps Guillaume de Salluste du Bartas (1544-90) comes nearest to that position. He was a Huguenot and all his important works are religious: (542) the Judith (1573), the Sepmaine, in its seven Fours (1578), and the Seconde Sepmaine (1584) in which only four Fours are completed but each Four is divided into four parts running to seven hundred-odd lines each. Any idea of austerity or pious drudgery which this account may arouse must be banished from the mind at once. He was a Gascon as well as a Calvinist; a literary d'Artagnan who would fight the French language, and the whole range of human knowledge, single handed: a man of delighted piety, of vivid, darting, uncontrollable imagination. Whatever else the Sepmaines may be, they are tinglingly effervescent. Sometimes there even arises a doubt whether all his discors concordia is intended to be quaint, or whether it is ingenuous: whether he is to be compared to Ovid describing Olympus in terms of Rome or rather to a savage poet, in all simplicity, giving the gods a kraal just like that of his own chief.
(C.S. Lewis - *English Literature in the Sixteenth Century*, p. 542)

*«Si en effet l'univers est un univers conceptuel, cette création doit être le résultat d'un acte de pensée. Notre idée que l'espace et le temps ne sont pas hors du temps eux-mêmes nous pousse à voir la création comme un acte de la pensée; et de ce fait le temps et l'espace, qui, à partir du cadre de la pensée, doivent être entrés en existence à la suite de ce geste.»**
(Sir James Jeans: *The Mysterious Universe*. 1930)

« Dieu est un mathématicien de très haut niveau et il a utilisé des mathématiques avancées lors de la construction de l'univers. »
(Paul A. M. Dirac - 1963)

*«Supposons qu'une telle personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleux, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection. »**
(C.S. Lewis - *Some Thoughts* - 1948)

❧ MATIÈRES ❧

GLOSSAIRE	5
EXTRACT DV PRIVILEGE DU ROY.	I
AV LECTEUR	III
SONET	IV



PREMIER IOVR DE LA SEPMAINE	I
SECOND IOVR DE LA SEPMAINE	22
TROISIEME IOVR DE LA SEPMAINE	53
QVATRIEME IOVR DE LA SEPMAINE	80
CINQUIEME IOVR DE LA SEPMAINE	102
SIXIEME IOVR DE LA SEPMAINE	130
SEPTIEME IOVR DE LA SEPMAINE	158



POSTFACE DE L'ÉDITEUR	179
-----------------------	-----



GLOSSAIRE

acertener = certifier, affirmer, garantir la vérité d'un fait

ains = ainsi

armet = petit heaumeou casque rond

afferuis = asservis

affeurance = assurance

avés = avez

brandons = *Dict. Littré:* Espèce de flambeau fait de paille tortillée. Se dit aussi des corps enflammés qui s'élèvent d'un incendie

chanvre = chanvre

dextre = droite

disoit = disait

dois = doigts

éimant/éymant = aimant

éloche = ébranler une plante, un arbre, comme si on voulait l'arracher.

épéisseur = épaisseur

errené = éreinté, fatigué

és = dans ou avec

esprit = esprit

flôs/flos = flots

fornissè = fournisse

fueille = feuille

Hotomane = Ottomane (concernant la

nation Turque)

iamés = jamais

iceluy = celui-ci

ie = je

ieuneffe = jeunesse

inénarrable = inexprimable

ifnele = prompt, rapide

iufque = jusque

lours = lourds

los = avis, conseil, enseignement

loy = loi

même/mefme = même

mouement = mouvement

moy = moi

nefflance = naissance

oyant = entendant

parfin = fin ultime

piés = pieds

Ponant = Occident

pouffier = poussière

pourrés = pourrez

puple = peuple

fapience = sagesse, intelligence

fçavoir = savoir

fçait = sait





EXTRAIT DV PRIUILEGE DU ROY.



AR priuilege du Roy donné à Paris le 21 iour de Feurier, 1578. il est permis à Guillaume de Salluste, Seigneur du Bartas, de choisir & commettre tel imprimeur qu'il verra estre suffisant pour fidellement imprimer, ou faire imprimer vn liure intitulé *La sepmaine ou Creation du Monde*, lequel a esté visité par les Docteurs de la faculté de Theologie. Inhibant ledit Seigneur à tous Imprimeurs, Libraires & autres quelconques, qu'ils n'ayent à imprimer, ou faire imprimer, ny exposer en vente ledit liure, sinon par la permission, licence & congé dudit de Salluste, ou de l'imprimeur par luy choisi & commis à l'impression d'iceluy¹. Et ce sur peine de confiscation des liures ia imprimez, & d'amende arbitraire tant enuers le Roy, que ledit de Salluste, & des dommages & interests de l'imprimeur par luy choisi: comme il est plus amplement contenu esdites lettres du priuilege. Signé par le Conseil.

Defonnard.

Ledit G. de Salluste, a permis à Jean Feurier, & Michel Gadoulleau, Libraires & Marchans de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, La Sepmaine, ou Creation du Monde, iusqu'au terme de cinq ans finis & accomplis, à commencer du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer.

1 - [NdÉ] Ou de celui-ci.

Le premier iour.



Le second iour.



Le tiers iour.



Le quart iour.



Le cinquieme iour.



Le sixieme iour.





AV LECTEUR



MI Lecteur, ayant esté contraint de faire transcrire à la haste ce Liure par diuers escriuains : & chacun d'eux ayant retenu son orthographe accoustumée: il est adueni, que l'Imprimeur, qui a fuiui ceste copie, a escrit vn mesme mot tantost à l'antique, tantost à la nouvelle façon: & quelque fois encor, a fuiui vn orthographe du tout peruertie. De quoy ie t'ay voulu aduertir, de peur que t'ahurtant à ces pierres, tu ne rebrouffes soudain chemin, pour aller prendre tes esbats ailleurs. Que si tu rencontres d'autres fautes soit aux mots, soit en la matiere (& certes ie me crein que tu en y trouueras en trop grand nombre) ie les auouë franchement pour miennes. Non en intention de les deffendre obstinément, ains pour leur impetrer grace de ta courtoise: & te suplier de penser non seulement qu'ez choses hautes & difficiles, le seul desire est digne de loüange: ains que mesme les homes plus accorts² sont sujets à s'endormir quelque fois en vn long ouurage, begayer en vne langue esfrangere, & s'égarer en vn chemin non batu.

Adieu.

A G. DE SALLVSTE
SEIGNEVR DV BARTAS,

SONET



N faorable Dieu qui va guidant ton æle
D'vn vol hardi te fêt ore fendre les ærs
Ore planer vers terre, ore razer les mers:
Et puis te guinde au Ciel d'vne viteffè ifnele³.

Lui-même t'a montré la source perennele
Du Nectar dous-coulant qui distile en tes vers,
Soigneus à l'auenir que par tout l'uniuers
S'épande la liqueur de ta veine immortele.

Voila pourquoi chantant le trauail iournalier
Du grand, inimitable, incomparable ouurier
Ton chant est tout diuin, & ta Muse hautaine

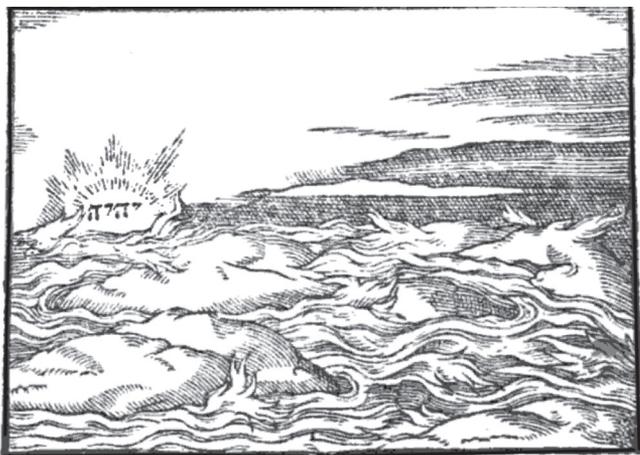
Foule l'orgueil mutin de l'Enuie & du Tans:
Et aquier (mon Salluste), avec une Sémaine
A ton durable nom mille centaines d'ans.

J. D. CH.



PREMIER IOVR
DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.





LOI qui guides le cours du Ciel porte-flambeaus,
Qui, Vrai Neptune, tiens le moite frain⁴ des eaus,
Qui fait trembler la terre, & de qui la parole
Serre & lache la bride aus postillons d'Æole,
Eleue à toi mon ame, épure mes epris,

Et d'un docte artifice enrichi mes Ecris.

Ô Pere done moi, que d'une vois faconde
Ie chante à nos neueus la nefiance du Monde⁵:
Ô grand Dieu done moi, que i'etale en mes vers
Les plus rares beautés de ce grand Vniuers:
Done moi qu'en son front ta puissance ie lifé:
Et qu'enfeignant autrui moi-même ie m'instruisé.

De touiour le dér feu n'environne les ærs
Les ærs d'éternité n'environnent les mers:
La terre de tout tans n'est ceinte de Neptune.
Tout ce Tout fut bati non des mains de Fortune⁶
Féfânt entrechoquer par difcordans accors
Du reueur Democrit' les inuifibles cors.

L'immuable decret de la bouche diuine,
Qui causer fa fin, caufa son origine:
Non point auant le tans, non point dedant le tans,
Ains même avec le tans: car les siecles, les ans,
Les diuerfés féfons, les mois, & les journées

4 - [NdÉ] «Mors du cheval ou de la mule...» (*Dictionnaire du Moyen Français - 1330-1500*)

5 - [NdÉ] Pour la lecture peu familier avec le texte biblique, il faut noter que le cadre du récit de du Bartas s'inspire des trois premiers chapitres du livre de la Genèse dans la Bible.

6 - [NdÉ] ou le Hasard.

Sont du bal mesuré des cors celestes nées.

Or donq auant tout tans, matiere, forme, & lieu
 Dieu tout en tout étoit & tout étoit en Dieu,
 Incompris, infini, immuable, impaisible;
 Tout-esprit, tout-lumiere, immortel, inuisible.
 Pur, sage, iuste, & bon. Dieu seul regnoit en paix:
 Dieu de foi-même étoit & l'hôte & le Palais.
 Bien est vrai que sans iour; sans semence, & sans mere
 De ce grand Vniuers il engendralé Pere,
 le di son Fis; sa Vois, son Conseil eternal,
 De qui l'être est égal à l'être paternel.
 De ces deux proceda leur comune puissance,
 Leur Esprit, leur Amour non diuers en effance,
 Ains diuer en Persone, & dont la Deité
 Subsiste heureusement dés toute etemité:
 Et fét des trois ensemble une effance triple-une.

Tout beau, Musé tout beau: d'un si profond Neptune
 Ne l'onde point le fons: garde toi d'aprocher
 Ce Caribde glouton, ce Capharé rocher,
 Où mainte nef, fuiuant la Raison pour son Ourfé,
 A fét triste naufrage au milieu de sa courfé.
 Cil qui veut seurement par ce goufre ramer,
 Sage, ne doit iamés cingler en haute mer:
 Ains côtoier la riue, aiant la loi pour voile,
 Pour vent le saint Esprit, & la foi pour Etoile.

Combien d'esprits subtils ont le monde abusé,
 Pour auoir cet Esprit pour patron refusé:
 Et quittant le saint fil d'une Vierge loiale,
 Se font, perdans autrui, perdus dans ce Dedale?
 Dans les sacrés caïers du double Testament,
 A peine l'home peut élire un argument,
 Dont le sens soit plus haut, l'enquête plus penible,
 Le sçauoir plus utile & l'erreur plus nuisible.
 Aus rés de soleil ma veüé s'éblouit:
 En si profond discours mon sens s'éuanouït:
 De mon entendement tout le fil se reboûche:
 Et les mos à tous cous tariffent dans ma bouche.

Or cete Trinité, que pour ne m'empêcher,
 J'aime plus mile fois adorer, qu'éplucher,
 Dans l'infini d'un rien bâtit un edifice,

Qui beau, qui grand, & qui plein d'artifice:
 Porte de son Ouurier empreinte en châte part.
 La beauté, la grandeur, & la richesse, & l'art:
 Qui beau, qui grand, qui riche, & qui artiste, boûche
 Des Homes-chiens sans Dieu la blasfemante bouche.

Echele qui voudra les étages des Cieus:
 Franchiffé qui voudra d'un saut ambitieus
 Les murs de l'vniuers: & bouffi d'arrogance,
 Contemple du grand Dieu face à face l'Essfance.
 Face encor, qui voudra, ses plus beaux pensemens
 Ramper par le limon des plus bas elemens:
 Et contemple, attentif, telement cest Ouurage,
 Que l'honneur de l'Ouurier s'étoufe en son courage.

Piqué d'un beau souci, ie veus qu'ore mon vers
 Diuinement humain se guinde entre deux aers:
 De peur, qu'aland trop haut, la cire de ses aeles
 Ne se fonde aus raïons des celestes chandeles:
 Et que trainant à terre, ou que razant les eaus,
 Il ne charge les bous de ses craintis cerceaus.

Il me plaît bien de voir cete ronde Machine,
 Come étant un miroir de la face diuine:
 Il me plaît de voir Dieu: mais come reuêtu
 Du manteau de ce Tout, témoin de sa vertu.
 Car si les rais ardans que le cler soleil darde
 Ebloüiffent les yeus de cil qui le regarde:
 Qui pourra soutenir sur les cieus les plus ders
 Du visage de Dieu les foudroyans éclers?
 Qui pourra treuuer séparé de l'ouurage
 Qui porte sur le front peinte au vif son image?

Dieu, qui ne peut tomber és leurs sens des humains,
 Se rend come visible és œuures de ses mains:
 Fét toucher à nos dois : flerer à nos narines :
 Goûter à nos palés ses vertus plus diuines:
 Parle à nous à toute heure: ayant pour truchemens
 Des paulions afrés les réglés mouuemens.

Vraiment cet uniuers est vne docte Ecole
 Où Dieu son propre los enseigne sans parole
 Vne vis à repos qui par certains degrés
 Fét monter nos esprits sur les planchers sacrés
 Du Ciel porte-brandons⁷. Vne superbe sale,

7 - [NdÉ] Le *brandon* est un flambeau ou torche supportant le contact avec l'eau.

Où Dieu publiquement fés richesses étale.
 Vn pont, sur qui l'on peut sans crainte d'abimer:
 Des mysteres diuins passer la large mer.

Le Monde est un nuage à trauers qui rayone
 Non le fis tire-trés de la bele Latone:
 Ains ce diuin Phœbus⁸, dont le visage luit.
 A trauers l'epaisseur de la plus noire nuit.

Le Monde est vn theatre, où de Dieu la puissance,
 La Iustice, l'Amour, le Sauoir, la Prudence,
 Ioüent leur personnage, & come à qui mieus mieus.
 Les esprit plus peñans rauiffent sur les Cieus.

Le Monde est un grand Liure, où, du, souuerain Mètre
 L'admirable artifice on Lit en grosse lettre.
 Chaque œuure est une page & d'ele chèque effet
 Est un beau Caractere en tous fés très parfet.
 Mais las! come enfançons, qui lassés de l'étude,
 Fuient, pour s'égaïer les yeus d'un Mètre rude,
 Si fort nous admirons fés marges peinturés,
 Son cuir fleurdelizé, & fés bors sur-dorés:
 Que rien il ne nous chaud d'apprendre la lecture
 De ce texte difert, où la docte Nature
 Enseigne aus plus grossiers, qu'une Diuinité
 Police de ces lois ceste ronde Cité.

Pour lire là dedans il ne nous fout entendre
 Cent fortes de jargons: il ne nous faut apprendre
 Les caracteres Turcs, de Memphe les portréts,
 Ni les points des Hebruiens, ni les accens des Grecs,
 L'Antarctique brutal, le Vagabond Tartare,
 L'Alarbe plus cruel, le Sythe plus barbare,
 L'enfant qui n'a fét ans, le chassieux vieillard,
 Y lit passablement, bien que depourueu d'art.
 Mais celui, de qui l'œil prend la Foi pour Lunetes
 Passé de part en part les cerdes des Planetes:
 Comprend le grand Moteur de tous ces mouuemens:
 Et lit bien plus courant dans ces vieus Documens.

Ainsi donq éderé par la foi, ie desire
 Les textes plus sacrés de ces Pancartes lire:
 Et depuis son enfance, en fés eages diuers
 Pour mieux contempler Dieu, contempler l'Vniuers.

8 - [NdÉ] *Phœbus* est le nom latin d'Apollon, c'est-à-dire le Dieu du Soleil. C'est donc une référence oblique, par le biais de la mythologie grecque, que du Bartas nous parle du soleil.

Cét admirable Ouurier n'attacha sa pensée
 Au fantasque dessein d'un oeuvre pour pensée
 Avec un grand travail: & qui plus est n'éleut
 Quelque monde plus Vieil, sur lequel il voulut
 Modeler cetui-ci, ainsi que fet le maitre
 D'un batiment roial, qui plus tôt que de metre
 La main à la besogne, élit vn batiment
 Où la richesse & l'art lui sent également.
 Et ne pouuant trouuer en un seul edifice
 Toutes beautés en blot, il prend le fontispice
 De ce palais ici, d'un autre les piliers,
 D'un autre la façon des riches escaliers:
 Et come un Zeuxe accort de ses mains non écharfés;
 Renge en une beauté mille beautés éparfés
 Ains n'ayant rien qu'un rien pour dessus lui mouler
 Vn chef-d'oeuvre si beau, l'Eternel sans aller
 Rauasser longuement, sans tressuer de peine,
 Fit l'aer, le ciel, la terre & l'ondoiante pleine.
 Ainsi que le soleil, qui sans bouger des Cieux
 Coronne de bouqués le printans gracieus:
 Engrossé sans travail nôtre mere feconde:
 Et lointain, rajeunit le visage du monde.

Le vueil & le pouuoir, le desir & l'effet,
 L'ouurage & le dessein d'un ouurier si parfet
 Marchent d'un même pas: sous sa loi tout se range:
 Et ferme en ses projés, d'auis onque il ne change.

Et toutefois ce Rien ne vit ensemblement
 Paroitre sans matiere, & son riche ornement.
 Car come cil qui veut équiper des galées,
 Pour se fere seigneur des prouinces sallées,
 A son oeuvre songeant, fet grand amas de bois,
 De cordages, de fer, de toiles, & de pois.
 Puis quand tout est ensemble, à l'arbre un arbre vouë,
 Ce bout d'ais à la pouppe, & cet autre à la prouë,
 Et cet autre au tillac: come l'art, & le foing
 Lui guident l'œil, l'esprit, & le fer, & le poing.
 Ainsi le Tout-puissant auant que, sage, il touche
 A l'ornement du Monde, il jète de sa bouche.
 Je ne sçai quel beau mot, qui rassemble en un tas
 Tout ce qu'ores le Ciel dôt de ses larges bras.

Mais l'auare nocher⁹ treuve ja¹⁰ toute fête
 La matiere nauale: Et Dieu la fét l'aprête,
 L'agence l'embellit, pour un si haut deffein
 Ne mendiant fujet, industrie, ni main.

Ce premier Monde étoit une forme sans forme,
 Vne pile confuse, un mélange difforme,
 D'abimes un abime, un cors mal compassé
 Vn Chahos de Chahos, un tas mal entassé:
 Où tous les Elemens se logeoient péle-mêle:
 Où le liquide auoit avec le sec querele,
 Le rond avec l'égu, le froid avec le chaud,
 Le dur avec le mol, le bas avec le haut,
 L'amer avec le dous: bref durant cete guerre
 La Terre étoit au Ciel, & le Ciel en la Terre.
 La terre, l'ær, le feu se tenaient dans la Mer:
 La mer, le feu, la terre étoient logés dans l'ær,
 L'ær, la mer, & le feu dans la terre: & la terre
 Chez l'ær, le feu, la mer: Car l'Archer du tonnerre
 Come grand Maréchal n'auoit encor donné
 Quartier à chacun d'eus: Le Ciel n'était orné
 De grans touffes de feu: les plaines émaillées
 N'embâmoient point les Cieus: les bandes écaillées
 N'entrefendoient les eaux: des oiféaus les foûpîrs
 N'étaient encor portés sur l'æle des Zephirs.

Tout étoit sans beauté, tout sans lustre, sans flame,
 Tout étoit sans façon, sans mouuement, sans ame:
 Le feu n'était point feu, la mer n'étoit point mer,
 La Terre n'était terre, & l'ær n'était point ær:
 Ou si ja se pouuoit treuuer en un tel Monde,
 Le cors de l'ær, du feu, de la Terre, & de l'onde:
 L'ær étoit sans darté, la flamme sans ardeur,
 Sans fermeté la terre, & l'onde sans humeur.

Bref, ce n'était le monde, ains l'unique matiere
 Dont il deuoit fortir: la riche pepinière
 Des beautés de ce Tout: l'Embryon qui deuoit
 Se former en sis iours en l'état qu'on le voit.

9 - [NdÉ] nocher = pilot de navire.

10 - [NdÉ] ja a le sens de «déjà»; qu'avec les temps de l'avenir (...), il marque la proximité temporelle («bientôt, tantôt»); qu'avec les temps perfectifs du passé, comme le passé simple ou le plus-que-parfait (pris perfectivement), il signifie l'éloignement dans le passé («dans un passé plus ou moins lointain, jadis»). [*Dictionnaire du Moyen Français*]

Et de-vrai ce monceau confusement enorme
 Etoit tel que la chair qui s'engendre, difforme,
 Au ventre materne, & par tans toute fois
 Se change en front, yeux, en nés, en bouche, en dois:
 Prend ici forme longue, ici large, ici ronde,
 Et de foi peu à peu fet nétre un petit Monde.
 Bien est vrai que l'un d'eux par nature se fet
 De laid, beau: de mort, vif: & parfét d'imparfét,
 Et l'autre onques n'eut pris autre forme, autre visage,
 Si du grand Dieu sans-per, le tout-puissant langage
 N'eut come firingué dedans ces membres mors
 Le ne sçai quel Esprit qui meut tout ce grand cors.

La palpable noirceur des ombres Memphitiques,
 L'ær tristement èpes des broüillars Cimmeriques:
 La grossiere vapeur de l'inferral manoir,
 Et, si rien s' imagine au monde de plus noir,
 De ce profond abyme emmanteloit la face:
 Le defordre regnoit haut & bas dans la masse:
 Tout étoit en broüillis: & ce Tàs mutiné
 Se fut, seditieus, foi-même ruiné
 Tout soudain qu'il nâquit, si la vertu diuine
 Eparfé dans le cors de toute la machine
 N'eut serui de mastic, pour ensemble coler
 Le vagueus Ocean, le Ciel, la Terre, & L'ær,
 Qui çà & là choquant l'un l'autre à l'aventure
 Tâchoient fére mourir la nessante nature.

Ainsi qu'un bon esprit qui graue sur l'autel
 De la docte memoire un ouurage immortel,
 En troupe, en table; au lit; touiour, pour touiour viure
 Discourt sur son discours, & nage sur son liure:
 Ainsi l'esprit de Dieu sembloit en s'ébatant
 Nager par le dessus de cet Amas flottant:
 Dieu ne sembloit auoir en ce tans autre cure
 (Si cure peut tomber en Effence si pure.)
 Ou bien come l'oïseau qui tâche rendre vifs,
 Et ses œuf naturels & ses œuf adoptifs,
 Se tient couché sur eus, & d'une chaleur viue
 Fét qu'un rond jaune-blanc en un poulet s'auiue:
 D'une même façon l'esprit de l'Eternel
 Sembloit couuer ce goufre, & d'un foin paternel

Verfer en châque part une vertu féconde,
 Pour d'un si lourd amas extrere un si beau Monde:
 Car il n'est rien qu'un Tout, qui dot de son dos tout:
 Dont la sur-face n'a milieu, ni fin, ni bout.
 Il n'est qu'un uniuers, dont la Voûte suprême
 Ne lesse rien dehors, si ce n'est le rien même.

Or quand bien ce grand Duc, qui bien-heureus aprit
 En l'école d'Oreb les lois du saint Esprit,
 Ne nous rendroit certains que Dieu par sa puiffance
 Fit en deux-fois trois-iours toute mortele Essence,
 La raifon démolit ces nouveaus firmamens,
 Dont Leucippe a jeté les freles fondemens:
 Veu que si la Nature embrassoit plusieurs Mondes
 Du plus haut uniuers les terres, & les ondes.
 Vers le Monde plus bas decendrait sans repos,
 Et tout se refondrait en l'antique Chaos.
 Il faudroit d'autre part entre ces diuers Mondes.
 Imaginer un vuide, où leurs machines rondes
 Se peussent tournoier, sans que l'un mouuement
 Au mouuement voisin donât empêchement.
 Mais tous cors sont lies d'un si ferme assemblage.
 Qu'il n'est rien vuide entr'eus. C'est pourquoi le breuage.
 Hors du tonneau perce ne se peut écouler
 Qu'on n'ait d'un sounpirail fet ouuerture à l'er.
 C'est pourquoi le soufflet dont la bouche est bouchee
 Ne peut estre élargi. C'est pourquoi l'eau cachée
 Dans un Vase bien-dos ne se glace en hiuer,
 La Clepsydre ne peut les jardins¹¹ abreuer
 S'on forme sa gargoille, & l'argentine source,
 Qui dans le plom creuse fet son esclau course
 Forçant son naturel rejaillit vers les Cieus:
 Tant & tant à nous cors le vuide est odieus.

Dieu ne fit seulement unique la nature;
 Ains il la fit bornée et d'âge et de figure,
 Voulant que l'être seul de sa Divinité
 Se vît toujours exempt de toute quantité.
 Vraiment le Ciel ne peut se dire sans mesure
 Vu qu'en temps mesure sa course se mesure.
 Ce tout n'est immortel, puisque par maint effort,

11 - [Ndé Orthographe etrange, mais maintenu dans une édition de la Sepmaine de 1629 (Paris, chez Michel Gadouilleau, p. 11).]

Ses membres vont sentant la rigueur de la mort:
 Que son commencement de sa fin nous assure,
 Et que tout va, ci bas, au change d'heure en heure.
 Composez hardiment, ô sages Grecs, les cieux
 D'un cinquième élément: disputez, curieux,
 Qu'en leurs cours par toujours-un l'oeil humain ne remarque
 Commencement, ni fin: Débattés que la Parque
 Affervit seulement sous ses cruelles lois
 Ce que l'Astre argenté revoit de mois en mois.
 Le foible étayement de si vaine doctrine
 Pourtant ne sauvera ce grand Tout de ruine.
 Un jour de comble-en-fond les rochers crouleront;
 Les mons plus fourcilleux de peur se dissoudront;
 Au contraire ce iour les plus basses campagnes
 Boursofflées croîtront en superbes montagnes;
 Les fleuves tariront, & si dans quelque étang
 Reste encor quelque flot, ce ne fera que sang;
 La mer deviendra flamme: et les sèches Balenes,
 Horribles, meugleront sur les cuites arenes;
 En son midi plus clair le jour s'épaïffira,
 Le ciel d'un fer rouillé sa face voïlera;
 Sur les astres plus dér courra le bleu Neptune;
 Phœbus s'emparrera du noir char de la Lune;
 Les étoiles cherront. Le désordre, la nuit,
 La fraieur, le trépas, la tempête, le bruit,
 Entreront en quartier; et l'ire vengereffe
 Du juge criminel, qui jà déjà nous presse,
 Ne fera de ce Tout qu'un bûcher,
 Come au tans de Noé il n'en fait qu'une mer¹².

Que vous estes, hélas, de honte & de foy vuides,
 Ecriuains qui couchés dans vos Ephemerides
 L'an, le mois, & le iour, qui dorront pour touiours
 La porte de Saturne aux ans, aus mois, aus iours:
 Et dont le souuenir fêt qu'ores ie me pâme,
 Priuant mon cors de force, & de discours mon ame;
 Vôte menteuse main pose mal ses jetons,
 Se mêconte en sa chiffre, & recherche à tâtons
 Parmi les sombres nuits les plus secretes choses
 Que dans son cabinet l'Eternel tient endosées.
 C'est lui qui tient en main de l'orloge le pois:

12 - [NdÉ] Voir 2Pierre 3: 5-12.

Qui tient le Calendrier, où ce iour, & ce mois
Sont peins en letre rouge: & qui courans grand-erre
Se feront plus tôt voir, que preuoir à la terre.

C'est alors, c'est alors, ô Dieu! que ton fis cher
Qui semble estre affublé d'une fragile cher
Descendra glorieux des vouëtes étoilées:
A ses flancs voleront mille bandes aëlés:
Et son char triomfal d'éclairs enuironé
Par Amour, & Iustice en bas sera trené.

Ceus qu'un marbre orgueilleus pressé deffous sa lame:
Ceus que l'onde engloutit: ceus que la rouge flame
Eparpille par l'ær: ceus qui n'ont pour tombeaus
Que les ventres gloutons des lous, ou des courbeaus,
Eueillés, reprendront, come par inuentaie
Leurs peaus, leurs chairs, leurs os: orront deuant la chaire
De cil, qui souuerain, iuge en dernier reffort,
L'arret diffinitif ou de vie, ou de mort:
L'un t'épreuuera dous, l'autre armé de iustice:
L'un viura bien-heureus, l'autre en cruel suplice
L'un bas, & l'autre haut. Ô toi qui d'autrefois
D'un iuge Italien as redouté la vois,
Fay, las! que quand le son du cornet de ton Ange
Huchant de Thile, au Nil, & d'Atlas, iusqu'au Gange;
Citera l'Vniuers prochain de son decés,
Le Iuge & l'Auocat tu fois de mon procès.

De sagesse & pouuoir l'inépuisable source
En formant l'vniuers fit doncq ainsi que l'Ourse,
Qui dans l'obsçure grotte au bout de trente iours
Vne massé difforme enfante au lieu d'un Ours:
Et puis en la léchant, ores éle façonne
Ses déchirantes mains, or sa tête felonne,
Or ses piés, or son col: & d'un monceau si laid
Son industrie anime un animal par fait.

Non que le Tout-puissant en moins d'une minute,
Appaisant du Chaos la quereleusé émeute,
Ne peut cindrer les Cieus, peupler nôtre ær d'oïseaus
De bêtes les forés, & de poiffons tes eaux:
Mais emploiant tant d'art, tant de iours, tant de peine,
A bâtir un palais pour la semance humaine
Qui ne viuoit encor, il nous montre combien

Il doit estre soigneus & de l'heur, & du bien
 De ceus qu'il a ja fets, & vers qui par promessés
 Il a cent mile fois obligé sés richesses.
 Nous montre que l'ouurier, pour le bien imiter,
 D'un bouïllonnant desir ne doit precipiter.
 La besogne entreprisè, ains d'une longue attante,
 Repasser mile fois la lime patiante
 Sur l'ouvrage cheri, se hâtant lentement
 Car ce qui se fét bien, se fet prou vitement.

Mais par quel autre bout, Ô Sageffè profonde,
 Pouuoi tu commencer l'ornement de ce Monde,
 Qui en tirant du Chaos une bele clarté,
 Sans qui même le beau semble estre sans beauté?

En vain Timanthe eut peint son horrible Cyclope
 Parrhasè son rideau, Zeuxe sa Penelope,
 Apelle sa Venus, si jamés le soleil
 N'eut, pour les fère voir, sur eus jetté son œil
 En vain, certes, en vain d'artifice si rare,
 Le Temple Ephesien, le Mausole, le Phare,
 Eussent été batis par les excellans dois
 De Ctisiphon, de Scope, & du mètre Cnidois,
 Si le muet oubli des nuis plus eterneles,
 Eut aus yeus des humains emblé chofes si beles.

Hé! Quel plus vif souci tombe en l'entendement
 De celui qui projete run roial batiment,
 Que de le bien percer ? afin que l'œil du Monde,
 Fésant au tour de nous châque iour une ronde
 Y darde ses raions ? & qu'encor châque part
 Face ouuerte parade, & de dépenffè & d'art?

Soit donq que l'Eternel sur les deux Hemispheres,
 Douze heures fit briller cent mile torches deres,
 Qu'apres il éteignit: afin qu'en sa saïson
 La nuit enuelopât l'vn & l'autre Horifon.
 Soit que Dieu qui fit déjà ce cler brandon, qui dore
 L'vniuers de sés rés, mais non tel qu'il est ore.
 Soit que le Tout-puiffant fit luire un der flambeau
 Sur le front du Chaos, encor tout voilé d'eau,
 Qui volant à l'entour donnoit le iour par ordre
 Aus embrouïllés Climas de ce goufreus defordre,
 Come ores fét Titan, qui parle Ciel porté,

Est le char flamboiant de la même darté:
 Il n'eut pas si tôt dit: LA LUMIERE APPAROISSE,
 Que ce Tout fref-eclos, d'aïse transporté laisse
 Son vêtement de dueil, & Voit come briller
 Le feu tout à trauers de son onde, & son ær.

Saint brandon Dieu te gard, Dieu te gard torche sainte,
 Chassé-ennui, chassé dueil, chassé-nuif, chassé-creinte;
 Lampe de l'vniuers, mere de verité,
 Iuste éfroi des brigans, clair miroir de beauté,
 Fille ainée de Dieu, tu dois bien estre bele.
 Puis que l'œil clair-voyant de Dieu te iuge tele:
 Puis-que ton propre ouurier en sès diuins propos
 Ne peut, bien que modeste, assés chanter ton los.

Mais d'autant qu'on ne sent plefir qui ne deplaïse,
 Si sans nul interuale on s'y plonge à son aïse:
 Que celui seulement prift la sainte paix
 Qui long tans a porté de la guerre le fais:
 Et que des noirs courbeaus l'opposé voisnage
 Des cignes Caïfrins, rend plus blanc le plumage,
 L'Architecte du monde ordonna qu'à leur tour
 Le iour fuiuit la nuit, la nuit fuiuit le iour.

La nuit va temperant du iour la sechereffé:
 Humecte nôtre Ciel: nos campagnes engressé:
 La nuit est cele-là qui charme nos trauaus,
 Enseuelit nos soins, donne treue à nos maus:
 La nuit est cele-là qui de sès æles sombres
 Sur le monde muet fêt avecque les ombres
 Degouter le silence, & couler dans les os
 Des recreus animaus un sommeilleus repos.

Ô douce Nuit, sans toi, sans toi, las! nôtre vie
 Ne seroit qu'un Enfer, où le chagrin, l'enuie,
 La peine, l'auarice, & cent façons de mors
 Sans fin boureleroient & nos cœurs, & nos cors.
 Celui qui condamné pour quelque enorme vice
 Recherche sous les mons l'amorce d'auarice,
 Et qui dans des fourneaus, noirci, cuit & recuit
 Le soufre de nos cœurs, se reposé la nuit.
 Celui, qui tout courbé, au long des riués tire
 Contre le fil du fleuue un trafiqueur nauire,
 Et, fondant tout en eau. Remplit les bors de bruit,

Sur la paille étendu, se repose la Nuit.
 Celui qui d'une faux maintefois émouluë
 Deuët de son honneur la campagne veluë,
 Se repose la nuit: & dans les bras lassës
 De sa compagne perd tous les trauaus passës.
 Seuls, seuls les nourrissons des neuf doctes puceles,
 Ce pendant que la nuit de ses humides æles
 Embrassë l'uniuers, d'un trauail gracieus
 Se tracent un chemin pour s'en-voler aux Cieus.
 Et plus-haut que le Ciel d'un vol docte conduisent
 Sur l'æle de leurs vers les humains qui les lisent.

LA DEIA i'attendoy que l'orloge sonât
 Du iour la dernière heure, & que le soir donât
 Relache à mes trauaus: Mais à peine ai-ie encore
 Dessus mon Horizon veu paroître l'Aurore.
 Mon labeur croit toujours: Voici deuant mes yeus
 Passer par escadrons l'Exercite des Cieus.

Anges, soit donq que Dieu vous fit cete journée
 Sous le nom, ou du Ciel, ou de la Flame aînée:
 Soit que vous printes être avec cet ornement.
 Qui de medailles d'or pare le firmament:
 Ou soit que de maint iour vôtre heureuse neffance
 De tout cet uniuers ait deuançë l'Essence:
 (Car aussi ie ne veus combatre obstinément,
 Pour une opinion, és choses mémement
 Où le subtil discours d'une vaine science
 Ne me feroit si feur, que mon humble ignorance)
 Le tien pour tout certain que les dois Tout-puissans
 Vous créèrent iadis immortels, innocens,
 Beaus, bons, libres, subtils, bref d'une essence tele
 Que préque elle égaloit l'Essence paternele.

Mais tout ainfi que ceus que la faueur des Rois
 Pouffë en plus-haut degré, ce font ceus maintefois
 Qui brassënt la reuolte, & sans iuste querele
 Sement par leur patrie vne guerre immortele:
 Si qu'en fin iustement d'un effroiable faut
 Ils tombent aussi haut qu'ils tachoient voler haut.
 Ainfi mains bataillons d'Espris portans enuie
 A l'Eternel surjon d'où ruiffeloit leur vie,
 Se bandent contre Dieu, pour prier (bien qu'en vain)

De couronne sa tête, & de sceptre sa main.
 Mais lui, qui n'est iamés desarmé de Tonnerres,
 Contre les boute-feus des sacrileges guerres,
 Les précipite en l'ær, ou bien ez lieuz plus bas:
 Car l'Enfer est partout, où l'Éternel n'est pas.

Ce peuple enforcé de superbe & de rage,
 A gagné pour le moins sur nous cét auantage,
 Qu'il sçait combien l'Enfer est éloigné des Cieux
 Car il l'a mesuré d'un faut ambitieus.

Tant s'en faut que Sathan & son escadre face
 Profit de ce dur fleau, qu'il croit toujour d'audace,
 Ou plus croit son supplice: Imitant les lezars,
 Qui bien qu'ils soient coupés en trois ou quatre pars,
 Menaçant le bleceur, s'aigrissent d'auantage.
 Voire même en mourant montrent viue leurrage.
 Depuis, ce Reuolté, Roi des ærs plus épais,
 Auec le Tout-puissant n'a ni treue, ni paix,
 Desireus d'enterrer de ses fets la memoire,
 De blasfemer son nom, & de sâper sa gloire:
 Desireus de priuer tout ce grand cors de chef,
 De Roi cête cité, de patron cête nef.

Or s'étant de tout tans la Majesté diuine
 Logée en lieu si feur, que la sâpe, la mine,
 L'echele, le canon, & tous ses autres ars
 Sont foibles pour forcer ses non-forcés rampars,
 Ne pouuant nuire au chef, les membres il oppresse:
 Et pardonant au tronc, les branches il dépece.

L'oiseleur, le pescheur, le veneur ne tend pas
 Tant & tant de gluaus, d'hameçons & de laz
 Aus oiseaus, aus poissons, aus animaux sauuages,
 Qui n'ont autre logis que les desers bocages:
 Que ce malin Esprit tend d'engins pour tromper
 Ceus même qui ne font métier que de piper.

Auec l'atrait mignard d'un bel œil il atrape
 Le bouillant iouuenceau: l'argent lui sert de trape
 Pour prendre l'usurier: par l'accueil gracieus
 D'un Prince, il va trompant l'Esprit ambitieus.
 Il gagne auec l'apât de cent doctrines vaines
 Ceus qui foulent aus piés les richesses humaines.
 Et la foi, la foi même est le piege où font pris

Par l'art de ce pipeur les plus devôs Espris:
 Pipeur vraiment semblable à l'infecte chenille,
 Qui le flairant honneur des plus gais mois nous pille,
 Et qui nos dous fruitiers dépoûille de toifon,
 Pour puis la conuertir en amere poison.

Qui ne seroit trompé par l'accorte malice
 Du Prince de la Nuit, qui maintefois se glisse
 Dans les membres gelés des Dieus d'or, ou de bois,
 Et leur fét prononcer des veritables vois:

Qui taille du Prophete, & d'un feu saint alume
 Or la vierge de Delphe. Or la vierge de Cume?
 Or tire du tombeau le dernier Iuge Hebrieu,
 Pour predire à son Roi les iugemens de Dieu?
 Ore d'une fureur profanement divine
 Du pontife d'Amon, échaufe la poitrine:
 Si bien que quelquefois d'un gosier non menteur
 Aus peuples aueuglés il chante le futur?

Qui ne seroit trompé par cil qui transfigure
 En couleuure, un rameau? que du Nil l'onde pure
 Conuertit en pur sang? qui sur les lis Roiaus
 Fét pleuuer par milliers & Raines, & crapaus?

Car, come étant Esprit, il voit, bien qu'inuisible,
 Les menées des grans: il sent, bien qu'insensible,
 Leurs plus ardens desirs: & come en pareils fets
 Exercé de tout tans, il iuge des effets.

Joint que pour hebeter les ames plus gentiles,
 Pocher l'un & l'autre œil aus Espris plus habiles:
 Et dans ses laz futils les plus fins enreter,
 Il predict ce qu'il veut lui-même executer.

Que si l'home prudent (bien que préque en même heure,
 Suiuant l'ordre commun tout home naïffé & meure:
 Et qu'encor nôtre cors fait trop lourd instrument
 Pour suiure de l'Esprit le vifte mouuement)
 Par la feule vertu des metaus, & des plantes,
 Produit dix mile effets dignes des mains puiffantes
 Du pere de ce Tout: Qui doute que le main
 N'enfante quelque fois, maint acte plus qu'humain?
 Veu qu'étans immortels, la longue experience
 Des simples plus secrés leur donne connoissance:
 Et qu'un cors importun n'empêche leurs esprits

De fére en un moment ce qu'ils ont entrepris.

Non qu'ils aient touiour deffus le colla bride,
 Pour vaguer çà & là où l'apetit les guide,
 Pour aueugler la terre, &, du monde veincueurs,
 Exercer tirannie en nos çors, & nos cœurs.
 Dieu les tient enchenés ês fers de fa puiffance.
 Sans que même un moment ils puiffent fans licence
 Auoir la def des chams. C'est par fon faufconduit
 Que l'esprit menfonger le fol Achab séduit,
 Lui féfant battre aus chams, pour obftiné, combatre
 L'oft qui doit de fon cors chaffer l'ame idolatre.
 Armé de la vertu de fon faint passé-part
 Il tente l'humble Iob: met fes valets à mort.
 Ioint aus pertes du bien les pertes du lignage:
 Et verfé fur fon chef dommage fur dommage.
 Pource que l'Eternel, ores pour éprouuer
 La foi des plus conflans, ores pour abreuer
 D'erreur ceus qui d'erreur gloutement se repaiffent,
 Emancipe fouuent ces broüillons, qui ne cessent
 De battre un même endume, & pourfuiure, infensés,
 Les damnables efforts en Adam commencés.

Mais come à-contre-cœur cete apostate Bande
 S'attaque aus fiers Tirans, & pour les Saints se bande :
 L'Escadron innocent, qui ne desire pas
 Ni s'éleuer trop haut, ni descendre trop bas :
 De gaieté de cœur à tous momens chemine
 Où le pouffé le vent de la bonté Diuine:
 Et fon sacré deffein n'eut iamés autre but,
 Que la gloire de Dieu, & des Saints le falut.

Vn déréglé desir n'entre en sa fantasia:
 L'aspet du Tout-puiffant est sa douce Ambrosie:
 Et les pleurs repentans d'un agneau retreuué,
 Est le plus dous Nectar dont il soit abreuué.

L'esprit ambitieus de l'home ne desire.
 Qu'auoir sceptre sur sceptre, Empire sur Empire:
 Mais il n'aspire point à plus grande grandeur:
 Son repos git en peine, en seruice son heur.

Car Dieu n'a pas si tôt la parole auancée:
 Hoché si tôt le chef: si tôt préque pensée
 Vne haute entreprife, ou par moiens exquis

Le miniftère faint des Anges foit requis,
 Que ces vites Courriers ne prennent la volée
 Pour la metre en effet. L'un d'une courfe ælée
 Suit la fuite d'Agar, fon chemin accourcit,
 Et par difcours fûcrés fon exil adoucit.
 L'autre conduit d'Ifac les puiffantes armées:
 L'autre guide Icob ez terres Idumées:
 L'autre, accart Medecin, redonne aus foibles yeus
 Du fidele Tobit l'ufufruit cler des Cieus:
 L'autre, d'aife ravi, dans Nazaret affeure
 Qu'une Dame fera Mere, & Vierge, en même heure:
 Et qu'elle enfantera pour le falut humain
 Son Pere, fon Epous, fon Fis, & fon Germain.
 Voire que fa matrice heureufement feconde
 Comprendra celui-là qui comprend tout le Monde.
 L'autre d'un zeile ardent à piés, & mains le fert
 Par le fable infertile du montagneus defert.
 L'un l'exhorte au iardrin de vuider le calice
 Par fon Pere broié, pour lauer nôtre vice.
 L'autre annonce fa vie aus Dames, qui cuidoiēt¹³
 Que fes membres gelés fous la tombe attendoient
 De l'Archange le cri: l'autre contre esperance
 Predit du premier Iean l'incroyable naiffance.
 L'un, du decret diuin fidele executeur
 Des brebis d'Ifrael élargit le Pafteur.
 L'autre fit en peu d'heure un horrible carnage
 De tous les fis ainés du Memphien riuage,
 Exantant les maifons dont le facré pôteau
 A pour fa fauuegarde un peu de fang d'agneau:
 L'autre deuant Solime en moins de rien moisfonne
 Lô de Sennecherib, de qui l'ire felonne
 N'épargnant le Ciel même, égalant à fes Dieus
 L'inimitable Ouurier de la terre, & des Cieus.

Ses foldats ja vaincueurs des forces de l'Aurore
 Affiegeoient la Cité, qui feule feule adore
 Le Dieu fans compaignon: fi qu'à peine un moineau
 Pouuoit fans leur congé franchir le faint creneau.

Adonq Ezechias, qui come fage Prince
 Represente à fes yeus de toute fa prouince
 L'entier rauagement, les ceps de fes uaffaus,

13 - [NdÉ] *cuidet* = penser, croire

Le trépas de ses fis, les lubriques affaus
 Liurés aus chastetés des Roiales puceles,
 Son propre cors haché de dix mile alumeles:
 Le temple sans paroi, l'encensoir sans odeurs,
 L'autel sans holocauste, & Dieu sans seruiteurs.
 Couurant son chef de cendre, & d'un sac sa poitrine.
 Apelle à son secours la puissance Diuine,
 Qui sa requête apointe: Et foudroye ses dars
 Sur les fiers escadrons des Ethniques foudars¹⁴.
 Car tandis qu'à l'entour du feu des cors de garde
 Ils ronflent seurement, l'Eternel qui regarde
 L'ost d'un œil courroucé, & d'un dous œil le mur,
 Enuoie dans le Camp un celeste Escrimeur.
 Son espée à deux mains d'un seul reuers ne coupe
 Le cors d'un seul soldat: ains de toute une troupe,
 Et foudroyant, sanglante, or derriere, or deuant
 Passé par les armés come à trauers le uent.

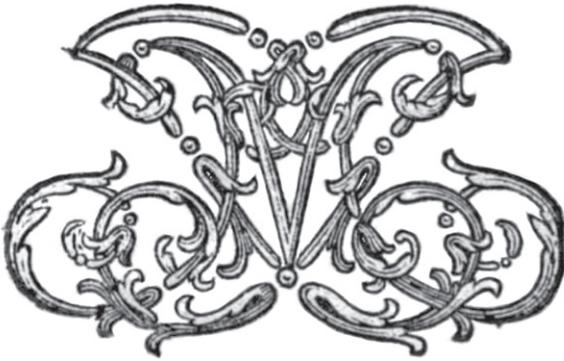
Ja chacun gagne au pié, mais sa course est trop lente
 Pour éuiter les cous d'une épée volante
 Qu'on voit parmi les aers sans qu'on voie le bras
 Qui pouffé en une nuit tant d'hommes au trépas
 Ainsfi que des moulins on uoit roüer les voiles
 Sans uoir l'esprit venteus qui souffle dans leurs toiles.

L'Aube quitant le lit de son épous grifon,
 N'eut point si tôt rayé dessus nôtre Horizon,
 Que le veillant Hebrieu du creneau de sa vile
 Decourrant tout d'un coup cent quatre vints cinq mille
 Idolatres tués, fremit d'aïse en son cœur
 Pour voir tant de vaincus sans fçauoir le veincueur.
 Sacrés Tuteurs des Saints, Archers de nôtre garde,
 Assesseurs, Postillons, Heraus de cil qui darde
 L'orage sur le dos des rocs audacieus:
 Ô communs truchemens de la terre, & des Cieus,
 Le fuiuroi plus long tans vôtre vite plumage.
 Mais aiant entrepris un si lointain voiage,
 Le crein de perdre cœur, si du commencement
 Le fai trop de chemin, & vai trop vitement.
 Car i'estime que cil, qui, genereus, desire
 Voir les murs & les mœurs de maint étrange Empire,

14 - [NdÉ] Soldat engagé pour une certaine solde, mercenaire (*Dictionnaire du Moyen Français*).

Sage, se diligente affés le premier iour
S'il passé seulement le fueil de son sejour.

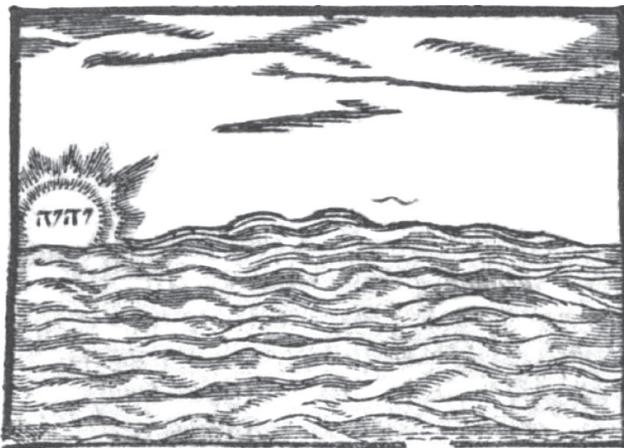
FIN



SECONDE IOVR

DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.





OVs ces doctes Espris, dont la vois flatereffe
Change Hercube en Helene, & Faustine en Lucreffe.
Et d'un Nain, d'un Batard, d'un Archerot sans yeus
Fét, non un Dieutelet, ains le Mètre des Dieus,
Sur les ingrâs seillons d'une infertile arene

Sement, mal-aifés, & leur grain, & leur pene:
Et tend un filé pour y prendre le vent,
D'un los ie ne fay quel, qui les va deceuant;
Se font imitateurs de l'araigne, qui file
D'un art laborieus une toile inutile.

Mais bien que nous n'ayons rien plus cher que le tans,
Peu ie regreteroi la perte de leurs ans,
Si par ses vers pipeurs leur Musé trop diferte
Se perdant, ne trainoit des auditeurs, la perte.

Sous le miéus apas de leurs doctes écriis
Ils cachent le venin que les ieunes Espris
Aualent à longs très, come étant par nature
De leur sein corrompu la propre norriture.
D'un rude élanement leurs carmes enchanteurs
Precipitent en bas les nouices lecteurs,
Qui font à mieus gliffer d'une folatre enuit
Par le pendant glacé du mont de cete vie.
Les vers que leur Phœbus chante si doucement
Sont les soufflés venteus dont ils vont r'alumant
L'impudique chaleur, qu'une poitrine tendre
Couuoit sous l'épeffeur d'une honteufé cendre.

Or tout tel que ie suis, du tout i'ay deffiné

Ce peu d'art & d'esprit que le Ciel m'a doné
 A l'honneur du grand Dieu, pour nuit & iour écrire
 Des vers que sans rougir la Vierge puisse lire.

Cler surjeon de doctrine, Ame de l'univers,
 Puis qu'il t'a pleu choisir l'humble ton de mes vers
 Pour chanter ton beau los: fai couler de ma plume
 Le celeste Nectar, repa sur ce volume
 La corne d'Amalthée: & fai qu'aucunement
 Il réponde aus grandeurs d'un si graue argument:
 Défriche ma carrière en cent pars buiffonnée
 De dangereux haliers: lui sur cete Journée:
 Afin que saintement par ton fanal conduit
 Mon sacré Rendés-vous ie gaigne, ains qu'il soit nuit.

Cete longue largeur, cete hauteur profonde,
 Cét infini fini; ce grand Monde sans monde,
 Ce lourd, di-je Chaos, qui dans foi mutiné,
 Se vit dans un moment, dans le Rien d'un rien né,
 Etoit le cors fecond d'où la celeste Essance
 Et les quatre Elemens deuoient prendre naissance.

Or ces quatre Elemens; ces quatre Fis iumeaus,
 Sauoir est l'Ær, le Feu, & la Terre, & les eaus
 Ne font point composés, ains d'iceus toute chose,
 Qui tombe sous nos sens, plus ou moins se compofe:
 Soient que leurs qualités déploient leurs efforts
 Dans chèque portion de chèque melé cors:
 Soit que de toutes pars confondant leurs substances,
 Ils facent un feul cors de deux-fois deux effances:
 Ainfi que dans le creus d'un verre cristalin
 Le breuage Achelois se mele avec le vin:
 Ou comme la viande & la boiffon futile
 Se mêlent dans le sein pour se muer en chile.

Cela se voit à l'œil dans le brûlant tifon:
 Son feu court vers le Ciel sa natale maison:
 Son ær vole en fumée: en cendre chét sa terre:
 Son eau boût dans ses nœus. Vne semblable guerre
 Tient en paix nôtre cors: Car sa terre est cher
 Semée de maint os au lieu de maint rocher:
 Dans les vitæus esprits git son ær & sa flame:
 Dans les humeurs son flot: & le Ciel dans son ame.
 Si des doctes humains l'esprit audacieus

Peut rien imaginer de plus beau que les Cieux.
 Mais ie dirai bien plus, qu'on ne treuve parcele
 En tout le cors humain, où chacun d'eus ne mêle
 Ses puiffantes vertus: combien qu'éuidament
 L'un ou l'autre ait touiour plus grand commandement.

En la masse du sang cete bourbeuse lie,
 Qui s'épeffit au fons, est la Melancholie
 De terrestre vertu: l'ær domine le sang,
 Qui, pur, nage au milieu: l'humeur, qui tient le flanc,
 En l'aquatique flegme: & l'écume legere,
 Qui boût par le dessus, est l'ardante cholere.

Non que chaque Element en main porte toujours
 D'un même cors le sceptre: ains, regnant à son tour,
 Il fét que le sujet dessous sa loi se range:
 Et que changeant de Roi, de naturel il change:
 Come sans respecter ni richesse, ni sang,
 Chaque bon citoien commande & sert de rang
 Dans la libre Cité: qui semble en peu d'espace:
 Changeant de magistrat, changer un peu de face:
 Car le peuple inconstant: qui loge dans ses murs,
 Refoit, Camæleon, de ses Princes les mœurs.

Ainsi donq l'Element, qui dans le vin preside,
 Le rend or chaud, or froid, ore sec, ore humide:
 Par ses accouplemens parfets, ou moins parfets
 Le forçant de changer & de goût & d'éfets.
 Si bien qu'avec le tans le jus vertement aigre
 Se fét mout, le mout vin, & le bon vin, vinaigre.

Or tandis qu'entre nous ou le Prince ou le Roi
 Captiue sa grandeur, sous le joug de la loi,
 Il commande sans peur: & la Chose publique
 Ioüit heureusement d'un état pacifique.
 Mais si, cruel Tiran, il n'est iamés soulé
 Du sang de ses vassaus, si son glaiue afilé
 Fuit toujours le fourreau: en fin, en fin sa rage
 Conuertira sa terre en vn defert sauuage.

De même, ou peu s'en faut, tant que l'un Element
 Sur ces trois compagnons regne modestement:
 Qu'une proportion conioint, bien qu'inégales,
 Les princeffes humeurs & les humeurs uassales,
 Le cors demeure en estre, & sur le front portrés

De sa forme retient les plus infignes trés.
 Mais si tel que ce Roi, qui transporté de rage,
 Desiroit que tous ceus qui viuoient en son âge
 Ne portassent qu'un col, pour priuer d'un reuers
 Son sceptre de sujés, & d'hommes l'uniuers,
 De tous ses compagnons il cherche la ruine :
 Peu à peu la maison, ou, Tiran, il domine,
 Ruineuse, se perd: & dedans & dehors
 Aus yeus plus cler-voians semble changer de cors.

Ainsi le trop d'humeur qu'à la longue le foye
 Mal-propre à digerer, entre deux peaus enuoye,
 Bouffit le cors malade, étouppe les conduis
 Des moites excremens: bouche, & reboûche l'huis
 A la pantoisê haleine: & lentement cruele
 Fét qu'au milieu de l'eau sa foif soit eternele,
 Ne laissant l'home en paix iusqu'à tant que ses os
 Par le gelé tombeau soient tenus en dépos.

Ainsi le sec excès causé vne fieure lente,
 Qui toujours sans torment l'Hectique retormente:
 Qui sa loge affoebli, priue d'aîse son cœur,
 Son visage de ioye, & ses membres d'humeur
 (Semblable au cler flambeau, qui peu à peu se mine,
 Qui se pait de sa perte, & vit de sa ruine)
 Ne laissant l'home en paix iusqu'à-tant que ses os
 Par le gelé tombeau soient tenus en dépos.

Ainsi le trop de feu causé une fieure ardante,
 Qui nous hâte le pous, qui la lange pesante.
 Nous surcharge de crasse, & qui dans le cerueau
 Nous peint fantasquement d'un inconstant pinceau
 Tout autant de portrés, qu'en forme la nature,
 Que le fort en ébauche, ou que l'art en figure,
 Ne laissant l'home en paix iusqu'à tant que ses os
 Par le gelé tombeau soient tenus en dépos.

Ainsi ce trop grand froid, qui d'une toison grife
 Couure le chef vieillard; qui sa chair amenuise:
 Qui seillone son front, qui caue ses deux yeus :
 Qui le rend nuit & iour à soi-même odieus:
 Et qui sans fin coulant de moüele en moüele,
 Eteint de ses hiuers la chaleur naturele,
 Ne laissé l'home en paix iusqu'à tant que ses os

Par le gelé tombeau foient tenus en dépos.

Pourtant ne cuide point que cét excés reduisfe
 Rien des cors à neant: feulement il déguisfe
 Leur forme en cent façons, fans que le vrai fujet
 Soit à croitre ou décroitre aucunement fujet.
 Car tout ce qui se fét, se fét de la matiere,
 Qui de l'antique Rien fut fete la premiere.
 Tout ce qui se refout, en elle se refout.
 Depuis que l'Eternel fit de rien ce grand Tout,
 Rien de rien ne se fét: rien en rien ne s'écoule:
 Ains ce qui naît, ou meurt ne change que de moule,
 Son cors tantôt s'alonge, ore sil s'accourcit
 Ore il se fét épais: tantôt il s'etrefffit.

Et de-vrai, si d'un rien les cors prenoient naissance,
 La terre produiroit le froment fans femence.
 Les Enfâns desirés naitroient des flancs puceaus.
 Tout se feroit par tout, quelquefois dans les eaus
 S'engendreroit le Cerf, sur terre la Baleine
 Et parmi l'ær venteus le Belier porte-laine.
 Les Cormiers, & les Pins naitroient dans l'Ocean:
 La nois pendroit du chéne, & du noier le glan,
 Et l'Ægle transgressant de nature la regle,
 Produirait la Colombe, & la Colombe l'Ægle.
 Que si les cors prenaient d'eus-même accroissement,
 L'home à croître tardif, viendrait en un moment
 Tout aussi grand qu'il est: & les forêts ramées
 Naitraient avec les troncs des plantes non femées.
 L'Elephant non feuré, pourroit auant saïson
 Porter dessus le dos toute une garnison:
 Et le poulain, sortant du flanc de la Cauale,
 Hannissant apres Mars feroit un Bucephale¹⁵.

Au contraire, si rien en rien se reduisfait,
 Et tout ce qui se touche, & tout ce qui se voit
 A châque heure perdant quelque peu de matiere
 En fin deuiendrait rien. Si la Parque meurtriere
 Pouuoit de fons en-comble aneantir le cor,
 Les cors feroient si tôt éuanouïs que mors.

A la longue des mons les haus fêtes s'abessent.
 Mais les creufés valons de leur perte s'engressent:
 Et ce que le débord du Rhône ou du Thefin

15 - [NdÉ]: Nom du cheval favori d'Alexandre le Grand.

Raui au champ voisin, est acquis au voisin.

Le Ciel, brûlant d'amour, versé mainte roufée
 Dans l'amarri fecond de sa chere époufée:
 Mais puis ele reffort, fringuant ses humeurs
 Par les pores secrés des arbres & des fleurs.
 Quiconque a remarqué come une seule masse
 De cire peut changer cent & cent fois de face,
 Sans croitre, ni décroitre: il comprend aisément
 De ce bas vniuers l'affidu changement.

La Matiere du monde est cete cire informe,
 Qui prend, sans se changer, toute forte de forme:
 La forme est le Cachet: & Dieu le Garde-seaus,
 Qui sur elle apposant ses venerable seaus,
 Anoblit plusieurs cors, qui se voyoient n'aguere
 Couchés au rang honteus du méprisé vulguere.

Rien n'est ici constant: la naissance, & la mort
 Prefident par quartier en un meme reffort.
 Vn cors naitre ne peut, qu'un autre cors ne meure.
 Mais la seule Matiere immortele demeure,
 Tableau du Tout-puissant, vrai cors de l'vniuers,
 Receptade commun, des accidens diuers,
 Toute pareille à foi, toute en foi contenuë,
 Ainfi que le serpent qui mord, sa propre queuë,
 Immuable d'essance, & muable de front
 Plus que n'est un Prothée, & plus qu'encor ne font,
 Les poulpes cauteleus, qui sur l'ondeus rivage
 Changent pour butiner châque heure de visage.
 Tele que le François, qui guenon affeté
 Des étrangères mœurs, se pait de nouueauté:
 Et ne mue, inconstant, si souuent de chemise
 Que de ses vains habis la façon il déguise:
 Tele qu'une Laïs, dont le volage amour
 Voudroit changer d'ami cent mile fois le iour:
 Et qui n'étant à peine encore délacée
 Des bras d'un iouenceau, embrasse en sa pensée
 L'embrassement d'un autre & son nouveau plaisir
 D'un plaisir plus nouveau lui cause le desir.
 Car la Matiere unique étant époissonné
 D'un amour vagabond: mais n'étant destinée
 Pour en même moment, & pour en même part

R'accueillir tous pourtrès, elle reçoit à part
 Figure apres figure, en forte qu'une face
 S'éface par le trèt qu'une autre face éface.

Or le second motif de ses euenemens
 Est le mortel discord de nos quatre Elémens,
 Qui du repos haineus, par ordre s'entremangent:
 Qui reciproquement l'un & l'autre se changent:
 Qui naissent de leur cendre: & qui dans le tombeau
 Treuvent le bers natal: non autrement que l'eau
 Se treuve dans la neige, & la neige se treuve
 Dans le flottant criffal, qui les valons abreuve.

Bien est vrai, que de tant que chacun Element
 Contient deux qualités, dont l'une absolument
 Regne sur sa compaigne; & l'autre est homagere:
 Ceus, de qui le pouuoir de toutes pars contréere
 Est come en contre-carre, emploi plus d'effort,
 Et de peine, & tans à s'entremetre à mort.
 La flame chaude-sèche en l'onde froide-humide

La terre froide-sèche en l'ær chaud & liquide
 Ne se muë aisément, à cause, qu'inhumains,
 Ils combattent ensemble & de piés, & de mains.
 Mais bien la terre, & l'ær vitement se reduisent
 L'une en l'eau, l'autre en feu: d'autant qu'ils simbolisent
 En une qualité: si bien qu'à chacun d'eus
 Est plus aisé de veincre un ennemi que deux.

Donques puis que le noeu du sacré mariage
 Qui joint les Elemens enfante d'âge en âge
 Les fis de l'univers, & puis qu'ils font mourir
 D'un diuorce cruel tout ce qu'on voit perir:
 Et changeant seulement & de rang & de place,
 Produisent, inconstans, les formes dont la face
 Du Monde s'embellit, come quatre ou cinq tons,
 Qui, diuerfement ioints, font cent genres de fons,
 Qui par le charme dous de leur douce merueille
 Emblent aus écoutans les ames par l'oreille.
 Ou come en ces Ecris vint & deux Elemens,
 Pour être transposés, causent les changemens
 Des termes qu'on y lit, & que ces termes même
 Que ma sainte Fureur dans ce Volume seme,
 Changeans seulement d'ordre: enrichissant mes vers

De discours sur discours infiniment diuers :
 Ce n'est point sans raison, qu'avec telle industrie
 L'Eternel partagea leur commune patrie:
 Assignant à chacun selon sa qualité,
 Sa force, & sa grandeur, un regne limité.

Qui a veu quelquefois come un lingot auare,
 Veincu du chaud Vulcan, ses richesses separe:
 Come d'un pas tardif l'or avec l'or s'enfuit:
 L'argent cherche l'argent, le cuiure s'entrefuit
 Et ce Tout composé de pieces inegales
 Se diuisé en ruisseaus orangés, blans, & pâles.
 Il comprend qu'aussi tôt que la bouche de Dieu
 S'ouure pour assigner à châque cors son lieu:
 Le feu contre le feu, l'eau contre l'eau se ferre:
 L'ær se va ioindre l'ær: & la terre à la terre.

D'autant que Tout le lés, & bourbe de ce Tas,
 Suiuant son naturel à plom descend en bas.
 Le feu, come leger, d'une force diuerse
 Les fentes du Cahos en même heure traufferse:
 Par bluètes s'en vole : & non moins pront que chaut,
 De ce monde pesant gagne le lieu plus haut:
 De la façon qu'on voit, lors que l'Aube bigarre
 Le plancher de Cathay d'une couleur bisarre,
 Fumer les mornes lacs, & dans le frais de l'ær
 Par les pores des chams les vapeurs s'exhaler.

Mais creignant que le feu qui ses freres enferre,
 Pour estre trop voisin, ne cendroyât la terre:
 Come arbitres nommés, Dieu commence étaler
 Entre si grans haïneus & l'Amphitrite & l'ær.
 L'un d'eus ne suffisoit pour éteindre leur guerre:
 Le flot come parmi fauorisoit la terre,
 L'ær, du feu son Coffin souûtenoit le parti.
 Mais tous deux vnissant leur amour departi.
 Peurent facilement apointer la querele
 Qui sans doute eut défet la machine nouuele.

L'ær se parqua dessus, l'eau se rengeat sous lui,
 Non poussés par le fort, ains conduis par celui,
 Qui pour entretenir la Nature en nature,
 Tous ses œuures a fêt par pois, nombre, & mesure.
 Car si Neptun' se feut, auprès du feu logé:

Soudain foudain le feu, se cuidant outragé,
 Pour se prendre à l'Arbitre eut laissé sa Partie.
 Or les sacrés aneaux de la Chéne, qui lie
 Les membres de ce Tout, sont tels, que quand il veut,
 Celui qui les a ioints seul disjoindre les peut.

Nérée, come armé d'humeur & de froidure,
 Embrassé d'une main la terre froide-dure,
 De l'autre embrassé l'ær: l'ær, come humide-chaut,
 Se joint par sa chaleur à l'Element plus haut,
 Par son humeur à l'eau, come les pâtourees¹⁶,
 Qui d'un pié trepignant foulent les fleurs nouveles,
 Et mariant leurs bons au son du Chalumeau,
 Gayes, balent en rond sous le bras d'un ormeau,
 Se tiennent main à main: si bien que la premiere
 Par celes du milieu se joint à la derniere.

Car puis qu'il est ainsi que le sec element
 Ses propres Animaux ne nourrit seulement:
 Ains qui plus est encor, du lait de ses mamèles
 Repaist du ciel flotant les escadres isneles,
 Et les ventres glotons des troupeaus écaillés
 Qui fendent les seillons des royaumes salés:
 Télement que la terre est ou mere ou nourrice
 De tout ce qui chemine, ou qui vole & qui glisse.
 Il failloit qu'ele feut son propre contrepois,
 Pour ferme demeurer contre les fiers abois
 Du naufrageus Neptune, & les bouches irées
 Des Austres chaleureus, & des gelés Borées.
 Il failloit que son cors mornement otieus
 Plus que tout autre cors feut éloigné des Cieus:
 Afin que de leur cours l'éternele vitesse
 Ne donât des cerceus à sa froide paresse,
 Roide, la rauissant, tout ainsi que sans fin
 Ele rouë avec soi l'Element plus voisin.

Puis qu'aussi d'autre-part l'harmonieufe courbe
 Des ders brandons du Ciel, est l'immortele source
 De la vie terrestre: & que tous changemens
 Ne sont causés d'ailleurs que de leurs mouuemens,
 L'Éternel ne pouuoit en plus commode place
 Affecter le Rond fleuri d'une si belle Masse.

Car les vitæus raions des Astres flamboians,

16 - [NdÉ] Terme de chorégraphie. Figure d'une contredanse française.

Verfent éparfement fur les ærs ondoians,
 Sur la flamme voûtée; & fur la demeureance
 Des puples fans poumon, leur puiffante influence.
 Mais toutes leurs vertus fe vont finalement
 Vnir dedans le rond du plus bas Element,
 Come centre du Tout, ainfi que dans la rouë,
 Qui graue d'un long trac fon voiage en la boüie,
 Les éloignés n'aions fe vont étreciffant,
 Au milieu du bouton leurs pointes: uniffant.

Come le der Soleil la verriere traufte:
 Des Aftres tornoians, l'influence diuerfe
 Paffé de part en part fans nul empêchement
 Le diafane cors du plus chaud Element,
 Les regions de l'ær, le traſparant de l'onde,
 Non le folide cors du fondement du Monde.
 C'êt pourquoi iuſtement nous pouuons apeler
 Concubines du Ciel, l'onde, la flamme, & l'ær:
 D'autant que fon Phœbus, la Lune, ſa Plejade
 Ne ioüiffent iamés, que come de paſſade
 De l'amour de ces trois: combien qu'inceſſamment
 Le Ciel, Mâle, s'accouple au plus ſec Element:
 Et d'un germe fecond, qui toute choſe anime:
 Engroſſe à tous momens ſa femme legitime.
 La terre plantureuſe, & de cors ſi diuers
 En forme, & nature embelit l'Vniuers.

L'Ocean plus leger que la terreſtre Maſſe,
 Et plus peſant que l'ær: au milieu d'eus ſe place,
 Pour tant mieus temperer d'une moite froideur
 De l'un la ſèchereſſe, & de l'autre l'ardeur.

Hé! Ma Muſe où vas-tu? Mignonne tourne bride:
 N'épuifé tout d'un trét la ſource Caſtalide.
 Surçoy, belle, ſurçoy pour ce iourd'hui le los,
 Surçoy le ſaint honneur de la terre & des flôs.
 Et fans anticiper l'origine du monde,
 Laiſſe iuſqu'à demain mélés avecques l'onde
 Les montagneus rochers: car ce ſera demain,
 Que Dieu ſéparera de ſa puiffante main
 Ces broüillés Elemens, & les plaines veluës
 Ornera, liberal, de forés cheueluës.

Il eſt tans, mon Amour, mon unique ſouci.

Il est tans, ou iamés, de déloger d'ici:
 Il est tans, ou iamés, d'entrer des fortes aëles
 Sur le lis immortel de tes vierges effeëles.
 Afin que sur ton dos accortement leger
 Le puisse seurément par les Cieus voltiger.
 Ca-ça donc, mon Bon-heur, ça prête moi l'épaule:
 Afin que là deffus un des premiers de Gaule,
 L'ébranche de ma main ce Laurier que les Cieus,
 Auares, ont celé longuement à nos yeus.

L'Ær hôte des broüillas, jöüet de la tempête,
 Regne des Aquilons, inconstante retréte
 Des nuages aëlés, & magazin des vens
 Dont le commerce fêt mouuoir les cors viuans,
 N'est pas tout un par tout: Le compas des plus Sages
 Le diuifé à bon droit en trois diuers étages:
 Dont le plus eleué, tant pour ce que le cours
 Du Ciel, premier moteur, l'emporte, tous les iours
 De l'Aurore au Ponant, & du Ponant encore
 A l'adoré berceau de la vermeille Aurore,
 Que pour estre voifin de l'Element plus haut,
 Soit l'Æté, soit l'Hiuer, est réputé fort chaud.
 Celui que nous touchons par tans certain endure
 Ore l'apre chaleur, ore l'apre froidure,
 Ore un moien état: sës flôs font au printans
 Tiedement temperés, en Automne inconstans,
 Froids l'hiuer, chaus l'æté, car les chams lors rejettent
 Les raïons que çà bas dix mile Astres s'ajettent,
 Et sur tous Apolon, aus très duquelle flanc
 De nôtre rond séjour fert de bute, & de blanc.

Mais celui du mileu, pour auoir sa demeure
 Loin du lambris ardent, qui ce bas Monde emmure,
 Et pour ne se pouuoir ressantir de ce chaud,
 Que le sec Element touiour repouffe en haut,
 Friffone en sa rondeur d'une glace eternele.
 Car come se pourrait l'eau endurcir en grêle,
 Même lors que l'æté fit blanchir nos moiffons,
 Si sës dimas nétoient par-semés de glaçons?
 Vraiment tout aussi tôt que le Soleil déloge
 De chez les dous Bessons, pour visiter la loge.
 Du Cancre ou du Lion qui pantelent d'ardeur

Ce plancher moitoyen redouble sa froideur:
 Car assiégé du froid de deux fortes armées
 Contre ses chaus aétés plus qu'onques animées,
 Il pressé étroitement son froid de toutes pars,
 Et son effort uni est plus roide qu'épars.

Ainsi l'ôt des Chrestiens, qui, lointain des frontieres,
 Ne creint point la fureur des Turquesques banieres,
 Va, marchant en desordre, & vaguement épars,
 Fét autant d'escadrons come il a de foudars:
 Si bien que quelquefois le mutin populace.
 Armé d'arcs & bâtons le ront, le bat, le chaffe.
 Mais s'il sent aprocher les lunés gonfanons¹⁷
 De la race Hotomane, & les doubles canons,
 Qui mirent par les trés de leur salpétré foudre
 Les murailles de Rhode, & de Belgrade en poudre:
 Soudain il se r'alie: & dans un champ étroit
 Il se va retranchant: le courage lui croit:
 Le sang lui boût d'ardeur: & la voisine force
 Du Puple circoncis sa puiffance renforce.

Céte Antiperistase (il n'i a point danger
 De naturaliser quelque mot étranger:
 Et même en ces discours, ou la Gauloise frase
 N'en a point de son crû qui soient de tele Emfase,)
 Est celle qui nous fét beaucoup plus chaud treuer
 Le tifon flamboiant sur le cœur de l'hiuer,
 Qu'aus plus chaus iours d'aété: qui fét que la Scythie
 Baifée trop souuent par l'épous d'Orithie
 Produit des nourrifsons dont les seins affamés,
 Soit l'aété, soit l'hiuer, digerent plus de més,
 Que ces mègres humains, que la torche Delphique
 Roûtit incessamment sur le sable Lybique:
 Que fét même que nous qui, bien-heureus; humons
 Vn ær sainement dous ez creus de nos poumons,
 Cachons dans l'estomac une chaleur plus viue
 Lors que le froid lanuier sur nos dimas arriue,
 Que quand le blond Phœbus pour un tans se banit
 De Chus, pour recourir pres de nôtre Zenit.

La Tout-puiffante main de Dieu fit ce partage:
 Afin que le frimas, la Comete, l'orage,
 La rosée, le vent, & la pluie & le glas

17 - [NdÉ] Bannière de guerre.

Se creaffent en l'ær moitoien, haut, & bas:
 Dont les uns députés pour feconder la terre,
 Et les autres pour fére à nos crimes la guerre,
 Peuffent ez cœurs plus fiers gràuer de iour en iour
 Du Monarque du Ciel, & la creinte, & l'amour.
 Car tout ainfi qu'un peu de chandèle de cire
 Dans le creus transparant d'une ventoufe attire
 Par le dos pinceté l'humeur fur-abondant,
 Qui trop viſqueus, aloit fur les yeus, dècendant:
 Ce flamboiant Courier, dont la perruque blonde
 Redore chaque iour, or l'un, or l'autre monde,
 Attire inceffamment deux sortes de vapeurs,
 Et des chams ondoians, & des chams porte-fleurs:
 L'une eft pronte, fumeufe, agile, sèche, ardante:
 Et l'autre chaude, un peu: mais humide, & pefante:
 Afin, que ſe broüillant haut & bas par les ærs
 Elles rendent ce Tout à foi-même diuers.

Si donq une vapeur eft fi rare que d'ele,
 L'eau former ne ſe puiſſe, & que même ſon æle,
 Engluée du froid, raze tant ſeulement
 Le manteau fleuronné du plus bas Element,
 Tout nôtre ær ſe noircit: & la bruine épeffe
 A fleur des chams herbus les Aures¹⁸ appareffe.

Que ſi cete vapeur ſ'enuole lentement,
 Non iufqu'au froid plancher du venteus Element,
 Ains plus haut que la neble¹⁹, elle eft en peu d'efpace
 Fête en Auril roſée, ainſi qu'en Ianuier glace.

Mais ſi tous ces ſoupirs par le chaud animés
 Gaignent la part de l'ær, où l'huiuer pour iamès
 Fét ſon frilleus ſeiour: ſouent l'humeur menuë
 Par la vertu du froid ſe preſſe en nuë
 Qui noüe par le Ciel deſſus les vens ælés:
 Iufqu'à tant que ſes flôs par gouttes devalès
 Retrouuent leur aiëule, ou ſoit qu'un fier vent pouffe
 La nuë vers la nuë & d'un âpre ſecouffe,
 Creuées, les contreigne à répandre leur eau:
 Come la frêle aiguiere, & le frêle goubeau
 Qu'on voit ſ'entrechoquer entre les mains d'un page
 Verſent foudainement l'un & l'autre breuuage:

18 - [NdÉ] «Souffle léger». (*DFM*)

19 - [NdÉ] Neble = Nébuleuse?

Ou soit qu'un vent plus dous par le Ciel se ioiant
 Aille par maint soupir leurs larmes secoüant,
 Ainfi qu'après la pluye, une pluye distile
 Des cimes des forés, lors qu'une Aure gentile
 S'ébatant à trauers les rameaus verdoians,
 Se plait à frifoter leurs cheueus ondoians:
 Soit que d'un moite pois le haut nuage foule
 La nuë de deffous, & qu'une humeur s'écoule
 Pressée d'autre humeur, tout ainfi qu'en Aoust,
 Ou plus l'humide claye est chargée de mout,
 Tant plus son fons criblé dans la cuve écumeuse
 Versé de toutes pars vne liqueur fumeuse.

Lors maint fleuue celeste en nos fleuues se perd:
 On ne voit rien que pleurs: le Ciel d'ombre couuert
 Semble choir goutte à goutte, & les terres beantes
 Se couurent quelquefois de grenouilles puantes:
 Ou d'autant que l'humeur qui voltige là-haut,
 Comprend le sec, l'humide, & le froid & le chaud:
 Dont çà-bas tout s'anime: ou d'autant que l'haleine
 Des Eures baloyant la poudroiante plaine,
 Amoncele dans l'ær quelque pouffier fecond
 Dont ces lours animaux péle-mêle se font:
 Ainfi que sur le bord d'une ondeuse campagne,
 Qui se fêt de l'égout d'une proche montagne,
 Le limon écumeus se transforme souuent
 En vn vert grenoillon²⁰, qui formé du deuant,
 Non du derriere encor, dans la bourbe se iouë
 Moitié vif, moitié mort, moitié chair, moitié bouë.

Quelquefois il auient que la force du froid
 Gele toute la nuë: & c'est alors qu'on voit
 Tomber à grans flocons vne celeste laine:
 Le bois deuiet sans fueille, & sans herbes la plaine.
 L'vniuers n'a qu'un teint, & sur l'amas chënu
 A grand peine du Cerf paroît le chef cornu.
 D'autrefois il furuient, qu'aussi tôt que la nuë
 Par vn secret effort en gouttes, d'eau se muë
 Que de l'ær du milieu l'excessive froideur
 Les durcit en boulets, qui tombans de roideur²¹
 Trop souuent las! helas! sans faucille moissonnent :

20 - [NdÉ] Petite grenouille.

21 - [NdÉ] Ou la grêle.

Vendangent sans coûteau: les fuitiers ébourgeonnent:
 Dénichent les oiseaus, deshonnent nos bois,
 Acrauantent nos beufs, & fracassent nos tois.

Si les torches, qu'au Ciel l'Eternel a semées,
 Des roignons, de la Terre eleuent des fumées
 Toutes sèches d'ardeur: leur feu pront, & leger
 Prés des cerdes d'azur soudain les veut loger,
 Mais si tôt le sommet de leur tête fumeuse
 N'a pas touché du froid la province frilleuse,
 Et senti quel pouuoir le camp audacieus
 De leur haineus mortel a gagné dans les Cieux
 Qu'elles gagnent soudain la face maternele,
 Aidées du furpois qu'elles ont puisé d'ele.

Mais voici sur le champ venir à leur secours
 Vne nouuele ardeur qui rebrouffé leur cours:
 Qui leur redone cœur, & qui, remet les armes
 Dans leur tremblante main. Avec ces frez gendarmes
 Elles vont de plus beau r'alumer leurs combâs:
 Et or gagnant le haut, or cul-butant à-bas
 Agitent nôtre ciel d'une diuersé forte,
 Selon que leur matiere est ou debile ou forte.

Cela dure bien peu, d'autant qu'en ces affaus
 La chaleur, & le froid se treuuans come égaus
 En proüessé, & bon heur, pour finir cete émeute,
 L'un empêche leur vol, l'autre empêche leur cheute
 Si que cete vapeur: qui ne peut un moment
 Demeurer en repos, fêt rond son mouuement
 Vole de Pole en Pole: & bourdonant se guinde
 Or de l'Inde en l'Hespagne, or de l'Hespagne en Inde.

A ces Espris souffleurs, bien qu'il soient animés
 Quasi d'un même Esprit, qu'ils soient quasi formés
 De semblable vapeur, la diuersé nescance
 Done & diuers surnom, & diuersse puiffance

Sentant les quatre vens qui d'un chemin diuers
 Marquent les quatre coins de ce grand Vniuers,
 Le remarque ez effets de leurs bruians passages
 Quatre Humeurs, quatre Tas, quatre Elemens, quatre Ages.
 Cil qui nait chés l'Aurore imite en qualité
 L'Age tendre, le feu, la Cholere, l'Été
 Cil qui sèché en venant l'Afrique solitére,

L'Age pesant & l'eau, & le Phlegme, & l'Hiuer
 Cil qui part de la part où toujours l'ær frisonne,
 L'Age fletri, les Chams, l'Humeur triste, & l'Automne.

Non que iusqu'à present nous n'aion aperceu
 Plus de vens que l'Oest, le Nord, l'Est et du Su.
 Cil qui voit, vagabond, or l'un, or l'autre Pole,
 En marque trente deux sur sa docte bouffole
 Bien qu'ils soient infinis, come infinis les leius
 D'où fort l'exhalezon, qui ventele les Cieus.
 Mais tous, de quel côté que pronts ils se débandent,
 Ainsî que de leurs chefs de ces quatre dépendent.
 Ils nétoiënt tantôt d'un murmurant balay
 Le Ciel confusément de nuages voilé:
 Tantôt d'un chaud soupir ils séchent les campagnes
 Noyées par Electre & ses moites campagnes.
 Ils temperent tantôt d'une tiede froideur
 L'ær, qui sous l'Avant Chien braifillone d'ardeur
 Ez gouffes or ils sont meurir les legumages,
 Le froment ez épis, ez rameaus les fruitages:
 Or ils portent la Nef d'un vol engourdi
 De l'Aube à l'Occident, & du Nord au Midi.
 Ore pirouëtant d'une hâte sans hâte
 Du molin brisé-grain la pierre ronde plate,
 Ils transforment meuniers, en maint atome blanc
 Le blé qu'ils ont puisé dans le terrestre flanc.

Que si l'exhalaizon est & chaud & gluante,
 Mais tele toutefois, qu'ele cede, impuiffante
 Aus eternels glaçons du venteus Element:
 Son combustibile cors voltige incessamment,
 Iusqu'à tant qu'il s'alume, & qu'en terre il se iéte
 Ainsî qu'une fusée, ou comme une sagéte
 Empennée de feu. Mais quand l'exhalaizon
 Des engourdis Hiuers surmonte la maison,
 De même ele s'enflame, &, faite un nouuel astre,
 Denonce tristement quelque prochain defastre

Mais son feu pour auoir beaucoup plus d'aliment
 Que n'a l'autre vapeur, dure plus longuement:
 Soit que l'exhalaizon incessamment èmeuë
 Par le branle du Ciel, en vn brandon se muë
 S'enflamant tout ainsî que le charbon qui dort,

Dedans le féc bouchon pour un tans come mort,
 Que le poing artifân fécouë puis à l'ombre,
 Pour faire, ménager, un iour d'une nuict sombre.
 Soit qu'ele prene feu du plus haut element:
 Come le vif flambeau vale le mort alumant.

Selon que la vapeur est éparfée ou ferrée,
 Qu'ele est ou longue, ou large, ou sphérique, ou carrée,
 Egale, ou non égale, elle figure en l'ær
 Des portrés qui d'éfroi font les bornes trembler.
 Vn docher tout en feu de nuit flamboie:
 Ici le fier Dragon à replis d'or ondoie:
 Ici le der Flambeau, ici le Trét volant,
 La Lance, le Cheuron, le lauelot brûlant,
 S'éclatent en raïons: & la Cheure, parée
 De grans houpes de feu, fous la voûte Ætherée
 Bondit par-ci, par-là. Vn Afre étincelant
 Menace en autre part de fon crin tout fanglant
 De grêle les bouuiers, les pasteurs de pillage,
 Les citoiens d'émeute, & les nochers d'orage.

Mais qu'oi-ie dans, le Ciel? il fèmble que ce Tout,
 D'ire s'écartelant, de l'un à l'autre bout
 Creuassé fés beaux murs: & qu'encor Persephone
 D'êtachant Alepton, Megere, & Téfiphone,
 la lassé de regner fur les bors Stygieus,
 Transporte fon Enfer entre nous & les Cieus.

Je fai qu'on tient, qu'alors que la vapeur humide,
 Qui part tant du dous flot, que du flot Nereide,
 Et l'ardente vapeur montent ensemblement
 Dans l'étage fecond du troisieme Element:
 La chaude exhalazion, se voiant reuétuë,
 De la froide épaisseur de cète humide nuë,
 Renforce sa vertu, redouble fés ardeurs:
 Et, reointe, fét tête aus voisines froideurs.

Le Lion qui bani des forés paternelles,
 Se voit fislé, moqué, dépité des puceles,
 Et des enfans oifeus, d'un efroiable bruit
 Remplit fon parc étroit: va, vient, fuit & refuit
 La nouele prifon: &, forcené, defire
 Non tant sa liberté, que d'affouuir fon ire.
 Tout de même ce feu defireus de brifer

Sa flotante cloifon, ne se peut appaïser:
 Ains sans cesse il discourt, sans cesse il tourbillonne,
 Il bordone, il femit, il mugle, il bruit, il tonne:
 Jusqu'à ce qu'éclatant ses prisons par deffous
 Armé de flame & soufre il canone sur nous,

Car desireus de ioindre en ses après vacarmes
 Aus soldats fraternels ses affoiblis gendarmes,
 Et de cét uniuers gaigner le lieu plus chaud:
 Grondant, il tâche fère vne fortie en haut.
 Mais il est assiegé d'une fosse si large,
 Et d'un ôt si puiffant, que bien qu'ores il charge
 De ce coté le froid, & qu'ores en autre part
 L'écarmoûche il attaque, il treuve maint foudart
 Qui d'un cœur genereus ses vains efforts repouffe:
 Se que desesperé, d'une ardante ecouffe,
 Oblieus de l'honneur, il s'enfuit, come il peut,
 Par la porte honteuse, & non par l'huis qu'il veut.

L'Ocean boût de peur: les bourgeois d'Amphitrite
 Treuvent pour se fauver la mer même petite.
 La terre s'en émeut: le pasteur ecarté
 Ne se peut afféurer sous le rocher voûté:
 Le Ciei, poureus, s'entr'ouue: & Pluton, Pluton même
 Au plus bas d'Acheron en vient d'éfroi tout blême.

L'ær flamboie d'éclers: car le foudre choquant
 La nuë, qui le ceint, il fêt tout quand & quand
 Briller le Ciel de feus, qui nos yeus ébloüiffent:
 Tout ainsi que celui que les Muses, cheriffent
 Fêt, auant qu'il soit iour, d'un fusil afile
 Bluëter le caillou sur le drap mi-brûlé.

Et qui plus est, le foudre est fêt d'une fumée
 De soi-meme touiours sechement enflammée:
 Dont l'incroyable effort peut briser tous nos os
 Sans blecer nôtre peau; peut fondre l'or enclos
 Dans vn auare étui, sans que l'étui se sente
 Intereffé du choc d'une ardeur si puiffante:
 Peut tronçonner l'estoc sans sa gueine toucher:
 Peut foudroier l'Enfant sans entamer la chair
 Ni les os, ni les ners de la mer étonnée
 De voir sa douce charge ainçois morte, que née:
 Cendroier les foliers sans les piés offencer:

Et vuidier de liqueur le mui sans le percer.

Mes yeus, ieûnes, ont veu mille fois vne feme,
A qui du Ciel tonant la fantastique flame,
Pour tout mal, ne fit rien, que d'vn rafoir venteus
Dans moins d'vn tourne-main tondre le poil honteus.

Tairai-ie cent portés qui, tristes, semblent être
Cloués au front du Ciel? Quelqefois ie voi naître
Vn Cerle tout en feu des rez drement beaux
De Phœbus, de la Lune & autres flambeas,
Qui regardans à plum fur le dos d'une nuë
Egalement épèffe, & de ronde étanduë,
Pour ne pouuoir faucer l'épèffeur de son cors,
En couronne arrondis, se répandent aus bors:
Ainsi, ou peu s'en faut, qu'vne torche alumée
Au coin d'un cabinet dont la porte est fermée,
Ne pouuant percer l'huis du lustre de ses rais,
Les fêt luire dehors par les bors de ses ais.

Mais quand vers son declin du Soleil visage
Flamboïe vis-à-vis d'un humide nuage,
Qui ne peut souûtenir l'eau, dont il est enceint,
Plus long tans dans le flanc: sa dére face il peint
Dans la prochaine nuë, & d'vn pinceau bisarre
La corbeure d'un Arc fur nos têtes bigarre.
Car la nuë oppofée, & qui, premiere, prend
Les trés de cét archer, tout soudain les répand
Sur la nuë voisine, & son teint diuers mêle
Avec l'or éclatant d'une torche si bele.

Tout ainsi que Phœbus frapant contre un gobeau
Sur la fenêtré assis, tu vois soudain que l'eau
Renuoie d'un long trét cête darté trablante
Contre le haut plancher de ta sale brillante

D'autre part si la nuë est assise à coté,
Non sous, ou vis-à-vis, soit de l'astre argenté
Soit du doré brandon & l'une & l'autre forme
Par un puiffant aspect sa double, ou triple forme
Dans le nuage uni. Le puple est étonné
De voir un même tans par trois Cochers mené
Le beau Char done-iour: &, qu'encor les nuis brunes
Reçoient à l'enui pour Reines plusieurs Lunes.

Mais pourquoi, fols Humains, allés vous compaffant:

Du compas de vos sens les fets du Tout-puissant?
 Quel superbe desir, mais plutôt quele rage
 Vous fêt de Dieu sans Dieu déchiffrer tout l'Ouurage?

Quant à moi, ie sçai bien qu'un home docte peut
 Rendre quelque raison de tout ce qui s'èmeut
 D'effous le Ciel cambré: Mais non, non si solide
 Qu'ele laisse, un Esprit de tout scrupule vuide.
 Et quand il le pourroit, nous deuons toutefois,
 En vantant ces outils, vanter sans fin les dois
 Qui les mettent en œuvre & qui par tant de sortes
 Donent en un moment ame aus choses plus mortes.

Si tôt que r'oy tonner, ie cuide²² oïir la Vois
 Qui les pasteurs entrône, & détrône les Rois.
 Par le choc brisé-tours du foudre j'imagine
 L'inuincible roideur de la dextre diuine.
 Quand ie voi que le Ciel tout s'éclate en éclers:
 Ie voi des yeus de Dieu les raiz saintement ders.
 Quand il pleut par saison, c'est alors que ie pense
 Que Dieu versé ici bas sa Corne d'Abondance.
 Quand un rauage long deluge nos guerés,
 Dieu pleure, à mon aduis, nos pechés non pleurés.
 Et iamés l'Arc-en-Ciel son long pli ne bigarre
 Qu'il ne me soit pour seau, qu'il ne me soit pour arre,
 Que le flot general pour la seconde fois
 Hautain, n'ondoyera sur la cime des bois,
 Qu'Atlas dans le Ciel cache, ou sur les hautes branches,
 Que, Caucafé s'outient sur ses croupes plus blanches.
 Mais sur tout ie m'émeu quand le courrous des Cieus,
 De prodiges armé, se presente à nos yeus:
 Quand ce Tout se débauche, & péle-mêle change
 Son ordre coûtumier en un desordre étrange.

Qu'on fonde en vn Esprit tant d'Esprit que Pallas
 D'une chaste mamele alaite entre ses bras:
 Et me done, sil peut, quelque raison certaine
 De quoi se fêt le, lait, & la chair, & la laine
 Qui cheut iadis du Ciel ? qu'il me die coment
 Dans les nuës se peut engendrer ce froment
 Dont on a veu deux fois couuerte vne partie
 De ce terroir Germain, qu'on nomme Carintie.

Dieu, le grand Dieu du Ciel, s'égaie quelquefois

A rompre haut & bas de nature les lois:
 Voulant que ces effets à Nature contrérés
 Soient les Auant-coueurs des futures misères.

Tant de gouttes de feu, que le Ciel larmoya
 Dessus les chams Lucains, lors que Rome enuoya
 La fleur Oenotriene en la riche campagne,
 Que l'eau traîne-limon du gras Euftrate bagne,
 Presagéoient que le fer du Parthe tire-droit,
 Préque le nom Lucain l'an fuiuant éteindroit.

Ces fifres éclatans, ces craquetis des armes,
 Qu'on oyoit dans le Ciel, tandis que les gendarmes
 De l'invincible Rome enferrent de leurs dards
 Les Cimbres, les Teutons, les Suiffes foudars,
 Contre les vains discours du profane Epicure,
 Nous montrent que le fort ne peut rien en nature.

Toi, qui vis foudroier de maint trét tout ardent
 L'abominable chef d'un Olympe grondant
 Contre la Trinité, perdi-tu pas l'audace
 D'abaïer apres elle: & cracher sur la face.
 Du Dieu triplement un, qui ne laisse impunis
 Les blafemes çà-bas contre son nom vomis?

Hebrieu, non plus Hebrieu, ains semance barbare,
 D'un Leftrigon, d'un Turc, d'un Scythe, d'un Tartare,
 Di moi, que pensoi-tu, que pensoi-tu voiant
 Ton Temple menacé d'un glaiue flamboiant ?
 Sinon que l'Eternel deuoit d'un bras robuste
 Executer l'arrêt de sa vengeance iuste
 Sur tes murs & tes fis: que la faim ôteroit
 Les restes de la peste: & le fer gléneroit
 Les restes de ces deux: que les fis misérables
 Rentreraient dans les cors des meres execrables
 Bourrées de foi-même: & que le coûtre encor
 Dérouïlleroit son fer dessus tes palais d'or.
 Et tout, tout pour auoir fet mourir par enuie
 Ce grand Rois qui venoit pour te donner la vie?

La fontaine de sang qui, rougeatre, ondoia:
 Cét énorme rocher, dont le Ciel foudroia
 La terre Ligustique: & tant de croix, sanglantes
 Sur les tristes habis des humains apparantes;
 Sembloient come crier que les Turquois foudars

Dans Genes ficheroient leur bouffâns étandars.

Qui ne fai-tu profit, Ô frenetique France
Des signes dont le Ciel t'apele à repentance ?
Peu-t-il voir d'un œil sec ce Feu prodigieux
Qui nous rend châque foir effroiâbles les Cieus
Cet Astre cheuelli, qui menace la terre
De peste, guerre, faim, trois pointes du tonnerre,
Qu'en sa plus grand fureur Dieu foudroie sur nous ?

Mais las! que peut du Ciel le desfârmè courrous:
Puis que tant de durs fleaus qui te plaient l'échine
N'arrachent vn soupir de ta dure poitrine?
Ton fang est ta boiffon: ta faim ne se repait
Que de sa propre chair: ce qui te nuit te plait:
Tu n'as nul sentiment non plus qu'un lethargique:
Tu fuis ta guerifon: Plus l'Eternel te picque,
Plus tu fés du rétif: ☿, franc de tout fouci,
Tu t'engreffes de cous come vn âne endurci.
Et tel que le plastron, ou la blanche alumele
Tu va plus résistant, ou plus on te martele.

Mais ie voi qu'il vaut mieus quitter ces vains discours:
Le voi qu'on perd le tans en parlant à des fours:
Le voi bien qu'il vaut mieus tourner sur mes brifées
Pour chanter du Seigneur les œures plus prisées.

Ainsi donq qu'à la Cour le Monarque a le flanc
Braument entouré des Princes de son fang,
Qu'apres eus la Noblesse, ☿ qu'encor apres elle
Marche honorablement le Magistrat fidele,
Selon que plus, ou moins leur differant état
Voifine la grandeur du plus haut Magistrat:
Dieu logea pres du Ciel l'Element qui feconde
En viteffe, ☿ darté les beaux planchers du Monde,
Et les autres apres, selon qu'ils font parens
Soit des Cieus azurés, soit de leurs feus Errans.

Et toute fois plusieurs donnant plus de creance
Aus yeus qu'à la raifon; mesurent la puiffance
De Dieu d'une aune humaine: ☿ dans leur creus cervueau
Retranchent de ce Tout le membre le plus beau,
Le feu done-darté, porte-chaud, iete-flame,
Source du moueuement, chassé-ordure, done-ame,
Alchimifte, foldat, forgeron, cuisinier,

Chirurgien, fondeur, orfeure, canonier,
 Qui peut tout, qui fét tout, & dont la source embrasse
 Dessous les bras du Ciel le rond de cete masse.

Si le feu se campait entre nous & les Cieus,
 Nous le verrions de nuit: car c'est lors que nos yeus
 Remarquent (difent-ils) d'affés loin par les préés
 Des ardans vermiffeaus les échines dorées.
 Puis coment verrions-nous brilloner à trauers
 D'un si grand cors de feu les yeus de l'Vniuers:
 Puis que le plus aigu des plus saines pruneles
 Ne voit rien à trauers le feu de nos chandeles?

Incredules espris, si iamès les soupirs
 Or des roides Autans, or des mignars Zephirs
 Ne se fesoient fentir, vous croiriés être vuide
 L'espace qui départ la terre, & l'eau liquide
 Du Ciel sans fin-roüant: & croiriés aussi peu
 Le venteus Element, que l'Element du feu.

Autant que ces flambeaus, dont chés nous on alonge
 Les iours que Capricorne en mer trop soudain plonge,
 Cedent au cler Phœbus: autant en pureté
 Nôtre feu cede au feu de l'Vniuersité:
 Car nôtre feu n'est rien qu'une épeffe lumiere
 Pleine d'obscurité, de crasse, de fumiere.
 Mais celui de là-haut pour n'être point foüillé
 Par le mélange épes d'un aliment broüillé:
 Pour être loin de nous: pour ne sentir Æole:
 Voisin, voisine fort la nature du Pole.

Mais las ! de quele masse ô métre ingenieus,
 Formerai-je apres toi les corbeures des Cieus?
 Je ressemble, incertain, à la feuille inconstante,
 Qui sur le fête aigu d'un haut clocher s'éuante.
 Qui n'est point à soi-même, ains change aussi souuent
 De place & de seigneur, que l'ær change de vent.

Par le docte Lycée ores ie me promene:
 Ores l'Academie en ses ombres me mene:
 Mes pas or sur les pas d'Ariftote, imprimant,
 Le priue d'Elemens le doré firmament,
 I'en bani tout mélange: & croi que la puiffance
 De Dieu la façoné d'une cinquième Essance:
 Veü que les Elemens pouffent directement,

Deux en haut, deux en bas, leurs diuers mouuement:
 Mais la courſe du Ciel, ſans qu'ele ſe détourne
 A coté haut, ou bas, touiour en rond ſe tourne.

Leur cours n'eſt éternel: ains s'arrête en ce lieu,
 Qui pour ſiege éternel leur fut élu de Dieu:
 Mais le Ciel azuré, ſans iamés prendre haleine,
 Poſte, poſte ſans fin d'une courſe certaine:
 Il va touiour d'un train, & meü d'un fais ſans fais,
 Il ne fait point que c'eſt de cheuaus de relais.

Les cors où font vnis l'Eau, l'Ær, le Feu, la Terre
 Sont ſans ceſſe agités d'une intefline guerre,
 Qui cauſe avec le tans leur vie & leur trépas,
 Leur croitre & leur décroitre: & qui ne permet pas
 Que ſous l'Aſtre cornu preque pour vn quart d'heure
 En vn même ſujet vne forme demeure:
 Mais le Ciel ne connoit des Parques la rigueur:
 Croiſſant d'ans il ne croit de cors, ni de vigueur:
 L'vſage long ne l'vſe: ains ſa verte vieilleſſe
 Eſt en tout & par tout ſemblable à la ieuneſſe.

Puis foudain reuenant diſciple ſtudieus
 De l'Attique Platon ie les mé dans les Cieux
 C'eſt la Terre qui fét de ces parcelles dures,
 Et viſibles leurs feus, & fermes leurs Cambreures.
 L'ær les fét transparans, la flame rend legers,
 Chauſ, prons, & lumineus leurs cercles paſſagers.
 Et les ondes oignant les bors dont s'entrebaïſent
 Leurs globes tornoians, d'une humeur froide apaiſent
 La chaleur, qui naiſſant de leurs prons mouuemens,
 Ne feroient qu'un brandon de tous les Elemens.

Non que ie face égaus les cors, dont ie compoſé
 Ce Cors, qui de ſon Rond embraiſſé toute choſe,
 A ces lours Elemens qu'ici bas les humains
 Et voient de leurs yeus, & touchent de leurs mains.
 Ils ſont tous beaus, tous purs: vne ſainte harmonie
 D'un eternal lien tient leur ſubſtance unie:
 L'ær eſt priué de cours, le feu d'embrallement,
 De peſenteur la terre, & l'eau d'écoulement:
 Ils ne ſont tant ſoit peu l'un à l'autre funeſtes.
 Et, pour le dire court, ils ſont du tout Celeſtes.
 Voila iuſqu'où s'étand la ſuperbe fureur

Des homes aueuglés d'ignorance & d'erreur,
 Qui come fils auoient mile fois calcinée
 La matiere d'enhaut, d'une langue effrenée
 Ofent acertener sans preuue & sans raifon,
 De quel bois l'Eternel charpenta sa maison.

Or cent fois i'aime mieus demeurer en ce doute,
 Qu'en errant fère errer cil qui mes chans écoute:
 Attendant qu'un saint Pol redescende des Cieus:
 Ou bien, que déchargé du manteau vitieus
 De ce rebelle cors, qui mon ame sans cefse
 D'un pesant contrepois en-bas pressé & repressé,
 Moi-même i'aille voir les beautés de ce lieu:
 Si lors ie veus rien voir que la face de Dieu.

Mais tout autant, ou plus, ez écoles morteles
 Pour le nombre des Cieus s'émeueuent de queeles:
 Cétui-ci n'en croit qu'un, dont la mole épaisseur
 Fét largue aus Astres ders qui fendent son azur,
 Ainfi que les poissons d'une gliffante échine
 Coupent qui çà, qui là les flôs de la marine.
 L'autre fésant par l'ocil un certain iugement:
 Et voiant fét flambeaus pouffés diuerfement
 L'un çà, l'un là courir: d'autre-part que le reste
 Des brandons, qui la nuit dorent le front Celeste,
 Marche d'un même train, diuifé, ingenieus,
 En huit étages ronds le bâtiment des Cieus.
 Et l'autre & l'autre encor remarquant en la dance
 Du plus étoilé Ciel vne triple cadance:
 Et qu'un cors n'a qu'un cours qui lui soit naturel,
 En content neuf, ou dix: sans fous un nombre tel
 Comprendre l'Empirée, où sans cefse ruiifèlent
 Les fleues de Nectar, où sans fin s'amoncelent.
 Plaisirs deffus plaisirs: où lon voit en tout tans
 Fleurir heureusement les beautés d'un printans:
 Où vit touiour la vie: où Dieu tient ses affises,
 Cerné de Seraphins, & des ames acquifés
 Par le sang de ce Cors, dont le vol glorieus
 Iadis logea plus haut la terre que les Cieus:
 Car auffi ie ne veus que mon vers se propose
 Pour fuiet le discours d'une si haute chose.

O beau Rond cinq fois double, ennemi du sejour,

Vie de l'Vniuers, sacré pere du Iour,
 Sacré pere de l'an, de toi-même modele,
 Qui ne changes de place, & toutefois ton æle
 Sur nous vole, si tôt que nôtre entendement
 Seul peut, come tien fis, suiure ton mouuement,
 Infiniment fini, franc de mort, d'accroissance,
 De discord, de langueur, aime-son, aime-dance,
 Toujours semblable à toi, tout à toi, tout en toi,
 Cler, transparant, leger, du bas monde la loi,
 Qui bornes non borné d'un grand tour toute chose
 Qui tiens toute matiere en toi, ou sous toi dosé,
 Trône du Tout-puissant, volontiers dans ces vers
 Je chanteroi les lois de ton branle diuers,
 S'il étoit encor tans, & ma plume errenée
 N'auoit peur d'alonger par trop cete iournée.
 Encor, encor ie crain que quelque médifant
 Aille de troupe en troupe à l'auenir difant,
 Que ma Musé langarde à chèque vent fêt voile,
 Tiffant fil contre fil pour alonger sa toile.

Mais quiconque tu fois, souuien toi qu'en ce lieu,
 I'amoncele à bon-droit tant d'ouurages de Dieu:
 D'autant que par le tour de la grande ETANDVE,
 Que l'Eternele main a ce iourd'hui penduë
 Entre les eaus d'embas, & les eaus de là-haut,²³
 I'entan les Cieus, les Ærs, & l'Element plus chaud:
 Qui séparent des eaus de la mer azurée
 Celes que Dieu cola sur la voûte Ætherée.

Or ie n'ai point si peu fueilleté les Ecris
 Qui pour leurs beaus discours font ore en plus grans pris:
 Que i'ignore combien les plus sauantes plumes
 Par subtils argumens osent dans leurs volumes
 Brocarder ce Cristal, épancher tous ces flôs:
 Tarir cét Ocean qui clot tout de son clos.

Mais come les beaus tréts d'une Dame modeste,
 Qui contante des dons que la faueur celeste
 Lui done à pleine main, par gestes, ou par fard
 N'augmante sa beauté affés bele sans art,
 Merite un plus grand los, que l'œillade impudique,
 Le maintien affété, la démarche lubrique,

23 - [NdÉ] Cela réfère à Gen. 1 : 7 - « Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. Et cela fut ainsi. »

La fauffe cheuelûre, & le teint empronté,
 Dont vne Cortizane embêlit ſa beauté.
 Auffi ie tien plus cher le celeſte langage,
 Bien qu'il retienne plus du ruſtique ramage
 Que de l'école Attique, & que la Verité
 Soit l'vnique ornement de ſa diuinité:
 Que ces fardés diſcours, dont les plus doctes plumes,
 Pour nous paitre de vent, emmièlent leurs volumes.

I'aime mieus ma raifon démantir mille fois,
 Qu'vn ſeul coup démantir du ſaint Eſprit la vois,
 Qui crie en tant de pars que ſur les voûtes rondes
 Du Ciel il a rangé ie ne ſçai que les ondes:
 Ou ſoit que de cete eau l'étrange qualité
 Auec les baſſes eaus ait peu d'affinité:
 Soit que, fête vapeur, d'vn transparent nuage,
 Ele couure du Ciel le plus hautain étage:
 Ou ſoit, come l'on dit, qu'vn criffal fêt autour
 Du doré firmament embraffe tout le tour,
 Et pourquoi, combatu de coniectures vaines,
 Donrai-ie arrêr certain ſur preuues incertaines?

De-moi, ie ne voi point, pourquoi le ſens humain.
 Ne croit que celui-là, dont la puiffante main
 Pour paſſer à pié ſec de Iacob les Batailles
 Iadis une grand mer roidit en deux murailles,
 Ait peu ſi ſeuement cindrer tant & tant d'eaus
 Sur les cerdes roüans du Ciel porte-flambeaus.

A toute heure tu vois tant de mers dans les nuës,
 Qui, menaçans nos chefs, ne font point ſoutenuës
 Que d'vn ær ſecoué de cent venteus abois,
 Et qui, foible, ne peut ſouffrir le moindre pois.
 Tu vois que cete mer, qui cerne ce bas Monde,
 Maugré tout accident demeure touiour ronde,
 Sans que ſes flôs pendans entreprenent iamés
 Paſſer, pour s'aplanir, leurs bors accoutumés:
 Si ne crois tu pourtant que le Ciel voûté puiſſe
 Souûtenir une mer, de qui l'onde ne gliffé
 Par la pente du globe? Ô cœur incirconcis !
 Penſe au moins que c'eſt Dieu qui tient ces flôs aſſis
 En ſi grillante part: penſe & repenſe encore,
 Que ce palais ſuperbe, où tu commandes ore,

Bien que fêt d'un grand art, fut tombé vitement,
 S'il n'eut eu pour plancher vn humide Element:
 Car come le cerueau tient la plus haute place
 Du petit Vniuers, pour de sa moite glace
 Des parties d'embas la chaleur attiedir:
 Dieu, pour des Cieus plus bas les flambeaus refoidir.
 D'un art vraiment diuin logea ce iourd'hui l'onde
 Au lieu plus eminent du veritable Monde.

Ces eaus, come l'on dit, iointes aus baffes eaus
 Des mons plus forcilleus dérobbant les copeaus:
 Eussent noyé ce Tout, si, triomfant de l'onde,
 Noé n'eut come enclos dans peu d'arbres le Monde,
 Bâtissant une nef & par mille trauaus,
 Conferuant là dedans tout genre d'animaus.

Ils n'i furent entrés, que dans l'obfcure grote
 Du mutin Roi des vens le Tout-puissant garrote
 L'Aquilon chassé-nuë, & met pour quelque tans
 La bride sur le col aus forcenés Autans.
 D'une æle toute moite ils comencent leur course:
 Châque poil de leur barbe est vne humide source:
 De nuës une nuit enuelope leur front:
 Leur crin débagoulé tout en pluyes se fond:
 Et leurs dextres pressant l'epaisseur des nuages,
 Les rompent en éclers, en pluyes, en orages.

Les torrens écumeus, les fleuues, les ruisseaus,
 S'enflent en vn moment. la leurs confusés eaus
 Perdent leurs premiers bors : & dans la mer salée,
 Rauageant les moissons, courent bride-aulée.
 La terre tremble toute, & treffuant de peur,
 Dans ses veines ne laissè vne goutte d'humeur.
 Et toi, toi-même, ô Ciel, les esclufes débondes
 De tes larges Marés pour dégorger tes ondes
 Sur ta Soeur, qui viuant & sans honte & sans loi,
 Se plafoit seulement à déplair, ton Roi.

Ja la terre se perd: ja Nerèe est sans marge:
 Les fleuues ne vont plus se perdre en la mer large:
 Eus-même font la mer: tant d'Oceans diuers
 Ne font qu'un Ocean: même cet Vniuers
 N'est rien qu'un grand Etang, qui veut ioindre son onde
 Au demeurant des eaus qui font dessus le Monde.

L'Estourgeon côtoiant les cimes des chateaus
 S'émerueille de voir tant de tois sous les eaus.
 Le Manat, le Mular s'alongent sur les croupes
 Où n'aguerre broutoient les sautelantes troupes
 Des Cheures porte-barbe: & les Daufins camus
 Des arbres montagnars razent les chefs rameus.

Rien ne fert au Leurier, au Cerf, à la Tigresse,
 Au Lieure, au Cauat, la plus vite viteffe:
 Plus il cherche la terre, & plus & plus, hélas!
 Il la sent, effraïé, se perdre sous ses pas.

Le Bieure²⁴, la Tortue, & le fier Crocodile,
 Qui iadis ioüissoient d'un double domicile,
 N'ont que l'eau pour maison. Les Loups & les Agneaus,
 Les Lions, & les Dains voguent dessus les eaus
 Flanc à flanc sans soupçon. Le Vautour, l'Irondelle,
 Apres auoir long tans combatu de leur æle
 Contre un certain trépas: enfin tombent lassés
 (N'aians où se percher) dans les flôs courroucés.

Quant aus pources Humains²⁵, pensé que cetui gaigne
 La pointe d'une tour l'autre d'une montagne:
 L'autre, pressant un Cedre or des piés or des mains,
 A boutées grauit au plus haut de ses rains²⁶.
 Mais las! les flôs montans à mesure qu'ils montent,
 Soudain qu'ils font arrêt, soudain leur chef surmontent:

L'un sur vn aiz flottant, hazardeus, se commet,
 L'autre vogue en un cofre, & l'autre en une met²⁷:
 L'autre encor mi-dormant sent que l'eau débordée
 Sa vie & son châlît rauit tout d'une ondée:
 L'autre de piés, & bras, par mesure ramant,
 Resiste à la fureur du flot, qui frèchement
 A son flanc abima ses germaines, sa Mere,
 Le plus cher de ses fis, sa compagne, & son Pere.
 Mais en fin il se rend, ja las de trop ramer,
 A la discrétion de l'indifcrete mer.

Tout, tout meurt à ce coup: mais les Parques crueles,
 Qui adis pour racler les choses les plus beles
 S'armoient de cent harnois, n'ont ores pour bourreaus

24 - [NdÉ] Castor. (*DFM*)

25 - [NdÉ] Pauvres humains.

26 - Rains & Rainceaus, mots anciens, pour Rameaus.

27 - [NdÉ] Huche, pétrin? (*DFM*)

Que les efforts baueus des boüillonnantes eaus.

Tandis la sainte Nef sur l'échine azurée
 Du superbe Ocean nauigoit affeuree:
 Bien que fans mât, fans rame, & loin, loin de tout port:
 Car l'Éternel étoit son Pilote & son Nort.
 Trois fois cinquante iours le general naufrage
 Dégâta l'Vniuers. En fin d'vn tel rauage
 L'Immortel, s'émouuant, n'eut pas soné si tôt
 La retréte des eaus, que soudain flot sur flot
 Elles gaignent au pié. Tous les fleuues s'abaiffent.
 La mer rentre en prifon. Les montaignes renaiffent.
 Les bois montrent déia leurs limoneus rameaus:
 Ja la campagne croit par le décroît des eaus.
 Et bref la feule main de Dieu darde-tonnerre
 Montre la Terre au Ciel & le Ciel à la Terre:
 Afin qu'il vit encor la Panchaique odeur
 Fumer sur les autels sacrés à sa grandeur.

Ô Dieu ! puis qu'il t'a pleu tout de même en nôtre âge
 Sauuer ta sainte Nef du flot & de l'orage,
 Fai que ce peu d'Humains, qui s'apuient sur toi,
 Croiffent de même en nombre, & plus encor en foi.

FIN



TROISIEME
IOVR
DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.





ON Esprit qui voloit par les brillantes voûtes,
Qui vont tout animant par leurs diuerfes routes:
Qui commandoit aus vens, aus orages foudreus,
Aus éclers flamboians, aus images affreus,
Qui s'engendrent en l'ær, d'vn langage affës braue

Pouuoit hier discourir sur un sujet si graue.
Mais razant or le front du plus bas Element,
Il est come contreint de parler bassement:
Ou s'il parle un peu haut, sa vois est emportée
Par les ondeus abois de la Mer irritée.

Ô Roi des chams flotans! ô Roi des chams herbeus!
Qui du vent de ta bouche ébranles, quand tu veus,
Le fondement des mons, & les vagues salées
Pouffes contre l'azur des voûtes étoilées,
Fai que, docte Arpenteur, ie borne iustement
Dans le cours de ce iour l'un & l'autre Element.
Fai que d'vn vers difert ie chante la natur,
Du liquide ocean, & de la Terre dure:
Que d'vn stile fleuri ie décriue les fleurs,
Qui peindront ce iourd'hui les chams de leurs couleurs.

Tous ces Mons escarpés, dont les cimes cornuës
Voisinent l'épessueur des vagabondes nuës,
Sous les flôs premiers-nés cachoient leurs dos bossus:
Et la terre n'étoit qu'un Marés pareffëus
Quand le Roi de ce Tout, qui, liberal, desfire
Nous bailler come à fief du bas Monde l'Empire,
Commanda que Neptun', rengeant à part ses flôs

Décourit promptement de la terre le dos.
 Et qu'il se contentât que ci-deuant son onde
 Auoit un iour entier occupé tout le Monde.

Come, apres que le Ciel f'est en pleurs tout fondu,
 Le flot baueusement sur la plaine étandu,
 Fét des chams vne mer: puis cessant tous rauages,
 D'un inuisible pas quitte les labourages
 Du beuf tirasse-coûtre, en foi-même se boit,
 Et rétreint sa largeur dans un canal étroit:
 La mer quitte ce iour montaigne apres montaigne,
 Coûtaut²⁸ apres coûtaut, campagne apres campagne,
 Et dans le ventre creus d'un plus petit vaisseau
 Entonne vitement de toutes pars son eau:
 Soit que le Tout-puissant fit de nouveau espaces
 Pour y loger ces flôs: soit qu'ouurant les creuassés,
 Et des mons, & des chams, il lui pleut d'enformer
 Sous terre quelque bras d'une si large mer:
 Soit que pressant ces eaus, dont les rares broüées
 Sembloient couurir ce Tout d'un manteau de nuées,
 Il les emprisonent dans les bors sabloneus
 Contre qui l'Ocean ront or ses flôs cheneus,
 Sans les ofer franchir. Car la vertu Diuine
 Connoissant sa nature inconstante & mutine,
 L'emboucha de ce frain, & contre ses fureurs
 Rempara pour iamés l'Element porte-fleurs:
 Si qu'on voit quelquefois des vagueuses montaignes,
 Qui d'un flot abaïant menacent les campagnes,
 Se perdre en blanche écume: & se creuant au bord,
 N'ofer rien attanter hors leur moite Ressort.

Et qu'est-ce qu'en la Mer pouuoit être impossible
 A ce grand Amiral, de qui la vois terrible,
 Pour sauuer son Ilâc, les abimes fendit,
 Et du goulfe Erytrée en l'ær l'onde pendit?
 Qui droit vers le cristal de sa iumele source
 Du fleuee Palestin fit rebrouffir la course?
 Le rebelle Vniuers abima sous les eaus ?
 Et d'un Roc sans humeur fit couler des ruisseaus?

Voila donques coment la pesanteur de l'onde
 Fit d'un oblique tour vne Isle, de ce monde.
 Car ainsi que le plom que, bouillant, nous versons
 28 - [NDÉ] Côteau?

Dessus vn cors égal, coule en maintes façons:
 S'enfuit ici tout droit, là serpentant se iouë,
 Ici son cors diuise, & delà le renouë,
 De ses chaus ruisselets préque en même moment
 Dessus l'vnit tableau toutes formes formant:
 Dieu répand les flôs sur la terre feconde
 En figure quarrée, oblique, large, ronde,
 En piramide, en croix, pour au milieu de l'eau
 Rendre nôtre uniuers & plus riche & plus beau,
 Tel est le bras Germain, tel le foin Gangetique,
 Tell'Arabe Neptun', telle goulfe²⁹ Perfique,
 Et tele nôtre Mer, dont les rameaus diuers
 En trois lots inegaus partagent l'Vniuers.

Et bien que châque bras, pour si loing qu'il s'épande,
 Ne fait qu'un ruisselet au pris de la mer grande:
 Il fêt cent autres mers par ses tours & détours,
 Non diuerses de flôs, ains de nom & de cours:
 Pour, moites, humecter par des secretes veines
 La trop sèche épéffeur des campagnes prochaines.
 Pour remparer maint puple, & des Princes plus fors.
 Arrêter tout d'un coup les superbes efforts:
 Pour d'éternels confins borner les republicues:
 Pour plus commodément exercer les trafiques:
 Pour abreger chemin, & par l'aide du vent
 Aprocher dans un mois le Ponant du Leuant³⁰.

Mais la terre ne doit à la mer Oceane
 Ces grands mers feulement: ele lui doit la Tane,
 Le Nil trefor d'Egypte, & son voisin qui perd,
 Tant de fois son humeur par le vague Defert.
 Ele lui doit le Rhin, le Danube, l'Euphrate,
 Et l'autre orgueilleus fis de la froide Niphate,
 Le Gange spacieus, & ce flot de renom,
 Qui l'Inde matiniere a nommé de son nom,
 Le Tage au flot doré, la Tamise, le Rône,
 Le Rha, l'Ebre, le Po, la Seine, & la Garone,
 Garone qui si fort s'enflera de mes vers,
 Que, peut estre, son bruit s'orra par l'Vniuers.

Le plus sec Element tient d'elle ses fonteines.
 Et le cristal qui court dans ses profondu veines:

29 - [NdÉ] Golfe ?

30 - [NdÉ] Ou d'Ouest en Est.

Et puis en tans & lieu, non-ingrat, il lui rend,
En deux fortes l'humeur qu'en deux fortes il prend.

Car come en l'alambic la braifé souffletée,
Eleue vne vapeur, qui peu à peu montée
Au fomet du chapeau, &, moite, ne pouuant
Sa flairante sueur faire aler plus auant,
Mollement s'épéffit: puis tombant goutte à goutte,
Claire come cristal dans le verre s'égoute:
La plus subtile humeur qui flote dans les Mers
Est des raiz du Soleil portée par les aers,
Qui se refond en eau, & par routes diuerses
Dans le sein maternel se joint aus ondes persés:

Car la Terre alterée aiant passé ces eaus,
Par le boiuard Tamis de ses caué boyaus,
Lui fét largue à la fin, & des roches hautaines
Fét fourcer iour & nuit mille viues fontaines:
Des fontaines se font les ruisseaus murmurans:
Des murmurans ruisseaus, les rauageurs torrens:
Des torrens rauageurs, les superbes riuieres:
Des riuieres se font les ondes marinieres.

Les rochers plus voisins de l'afré firmament
Contribuent, négeus, à cét accroissement:
Car si tôt que Titan renouuelant sa peine,
Sur les gelés dimats le beau printans r'amene,
De leur dos inégal il fond les blancs monceaux:
Leurs coupeaus se font verts: deçà delà les eaus
Bruiant sautent en bas: &, courant, écumeufés
Par les détrois pendans des montagnes pierrefés
Font cent & cent torrens, dont l'vn aperceuant,
Que son frere germain veut gagner le deuant,
Diligentant ses pas avec lui s'affocie:
Vn autre, un autre encor avec lui se r'alie
Courant même quarriere, & sans perdre perdant
Ensemble flot, & non dans vn fleuue plus grand:
Ce grand fleuue se perd dans un fleuue plus large,
Qui, Roi de la campagne, à la parfin décharge,
Suiuant le rendés-vous doné par l'Eternel,
Dans quelque bras de mer, son tribut parannel.

Et toutefois tant d'eaus, qui courent dans Nerée,
De Nerée ne font croitre l'onde azurée:

Car outre que ces flôts tous affublés en un
Sont moindres qu'une goutte au prix du grand Neptun:
Phœbus, come i'ai dit, & la bande Æolide
Baloiant tout le front de la campagne humide,
En hument peu à peu tout autant que les ærs
Et la terre abreuvé en versent dans les mers.

Mais come le Frisson, la chaleur, la froidure,
Le claquement des dens, que le feureus endure,
Ne viennent à l'hazard: ains par ordre & par tans
Troublent du foible cors les membres tremblotans.
La mer a ses accès, & manie a-passades
Des rades à la terre, & de la terre aus rades:
Ou soit que l'Océan dez le commencement,
Pouffé du bras de Dieu, ait pris ce mouuement,
Qui fét que tant soit peu iamés il ne feiourne,
Come la piroüete, animée, se tourne:
Bale en rond de soi-même, & reçoit longuement
Vertu par la vertu du premier mouuement:
Ou soit que cete mer, qu'Athlantique on apele,
De la plus grande mer ne soit qu'une parcele,
Et que son flot entrant dans le large fossé
Du plus haut Ocean, s'ahurte, courrouffé
Contre des mons pierreus, dont la force solide
Repouffant ses effors, lui face tourner bride³¹.
Ou soit que te Croissant, qui verse son pouuoir
Sur les humides cors, la face ainsi mouuoir.

Et de-fét sur nos bors on voit monter Neptune
Si tôt qu'en nôtre Ciel on voit monter la Lune:
On le voit refloter, soudain que le Croissant
Par la pante du Ciel, vers l'Espagne descend:
Puis si tôt que son front constant en inconstance
Dessus l'autre Horizon reparoitre commence,
Qu'il reffort en campagne: & quand son feu penchant,
Passé l'autre Midi, qu'il se va recachant.

Qui plus est, nous, vions que la mer Athlantique
Se déborde plus loin, que ni la Ligustique,
Ni la Bosphoriene: & qu'encor les Palus,
Qui naissent de la mer, n'ont ni flus ni reflux:
D'autant, come l'on dit, que l'Etoile argentine
Qui déborde & refferre à son gré la marine,

31 - [NdÉ] Faire changer de direction un animal de trait.

Verfé deffus les flôs de montagnes bornés,
 Ou de trop proches bors de toutes pars cernés,
 Auec moins de pouuoir, le pouuoir de fes cornes,
 Que fur vn Ocean qui femble être fans bornes
 Come au cœur de l'Æté, fi l'Antre Æolien
 Detient captifs les vens, le flambeau Delien
 Séche plus aifément les ouertes campagnes,
 Que les valons murés des chenuës montaignes.

Que fi du grand Neptun le bouïllonnant débord
 Ne s'aperçoit fi bien en pleine Mer, qu'au bord:
 Il en eft tout ainfi que du pous de nos veines,
 Qu'on fent plus aifément ez parties lointaines,
 Qu'au milieu de fon cors. Or le Roi des Flambeaus
 N'a pas moins de pouuoir que fa Sœur fur les eaus.
 Car le Soleil cuifant de fa chaude lumiere
 Les flôs porte-bateaus de la Mer poiffoniere,
 Et par fes rais gloutons de iour en iour humant
 Tout le breuuage dous du plus froid Element,
 Dans le large canal d'Amphitrite il ne laiffe
 Qu'vn fel touiour-flottant, qu'vne boiffon épeffe,
 Qu'une amere liqueur. Mais voi, come la Mer
 Me jete en mille mers, où ie crain d'abimer:
 Voi come fon débord me déborde en paroles?
 Sus donq gaignons le port, & fur les riués moles
 Des fleuues, des étans, des lacs, & des ruiſſéaus,
 Contemplons les effets de leurs puiffantes eaus,
 Et qui pour la plus-part d'incroyables merueilles
 Rauiffent nos efpris, nos yeus, & nos oreilles.

La fontaine d'Amon, lors que Phœbus nous luit,
 Eft plus froide que glace: au contrere la nuit,
 Bien que le froid Croiffant fur fa face raïone,
 Come l'eau dans le pot, fumante elle bouïllone.

On tient, pour tout certain que les feuilleus rameaus,
 Qui fracassés du vent, tombent deffus les eaus
 D'Eurimene, ou Silare, à la fin s'enduriffent:
 Et feuille, écorce, & bois en rocher conuertiffent.

Hé! pourroi-ie oblier, qu'un Paleſtin ruiſſéau
 Tarit, religieux, châce Sabat fon eau,
 Ne voulant que fon Flot traueille en la iornée
 Par les diuines Lois au Repos déſtinée?

Si l'amoureux Berger entonne vne chançon
 Pres de l'onde Eleufine, elle s'égaie au fon
 De la douce Mufète, elle boût, elle dance,
 Suiuant de point en point la ruftique cadance.

Le Cephis, la Cerone, & le Xante au flot dous,
 Le troupeau qui le boit fêt blanc, noirâtre, rous:
 Tout ainfi que l'humeur d'une Arabe fonteine
 Proche des Rouges Mers rend rougeatre fa laine.

Flôs de Sole voisins, & toi furgeon Andrin,
 D'où pouués vous tirer & cét huile, & ce vin,
 Que châque an vous verfés? As tu point fi feconde,
 Ô Terre, la poitrine, Y a t'il fous le Monde
 Vignoble & Vergers? exerce t'on là-bas
 Et l'état de Bachus, & l'état de Pallas?

Que dirai-je de toi, ô fonteine Sclauone?
 Que dirai-je de toi, ô fource de Dodone?
 Dont l'une ard les drapeaus, l'autre, ô merueille! éteint
 Le brandon allumé, & le r'alume éteint?

Vraiment ie coucheroi ces vertus admirables,
 Au regitre menteur des plus abfurdés fables
 Sans cét humble refpet que, nouice; ie doi
 A cent & cent Témoins d'irreprochable foi:
 Et fi des Portugais les Pilotes auares
 N'auoient treuué des eaus en merueille plus rares
 De ce nombre infini, dont quelque ambitieus
 Groffiroit volontiers fon liure induftrieus,
 Il me plait d'en choifir ez terres plus étranges
 Quatre ou cinq feulement non moins vraies, qu'étranges.

Dedans l'Ifle de Fer (une de celes-là,
 Qu'heureufes à bon droit le vieil fiede apela)
 Le puple mi-brutal iour & nuit ne s'abreuee
 Des eaus d'une fontaine, ou des ondes d'un fleuee:
 Sa boiffon eft en l'ær: la fource de fon eau
 Git ez pleurs affidus d'un humide arbriffeau:
 Arbriffeau qui fichant fa racine barbuë
 En un champ fans humeur, fêt que fa fueille füë
 Vne douce liqueur: & come le fârmement,
 Qu'on a taillé trop tard, pleure argenteufement
 Mainte perle glacée: ele verfe fans cefse
 Goute à goutte vne eau clére, où la Barbare preffe

Accourt de toutes pars: si que tous sés vaisseaus
Ne peuuent vn seul abre épuifer de ruisseaus.

On treuue deux furjeons³² en l'Islandoise terre,
Dont l'vn s'écoule en cire, & l'autre change en pierre³³
Tout cors qui choit dedans, bien que son flot trop chaud
Regorge incessâment mile boiillons en haut.
Dans le doré Peru, non loing de sainte Helene
Ie ne sçai quele poix coule d'une fontene.

Et que dirai-je plus ? C'est ce Monde nouveau,
Qui porte vers Ponant maint fleuue, de qui l'eau
Connoissant mieus que nous quel est le droit vsage
Du iour treine-besoigne, & du frilleus ombrage
De l'otieuse nuit, court roide tout le iour:
Et vit toute la nuit en paresseus seïour.

Diuin Ingenieus, ie crein que l'on m'estime
Ialous de ton honneur, si mon ingrate Rime
Méprise tant de flôs courans par le bitum,
Le Soufre pallissant, le Salpêtre, & l'Alum:
Qui, d'une tiede ardeur, sans Medecin guerissent
Mile fortes de maus, qui nos cors enuieillissent
En l'Auril de leur âge, & d'vn puissant éfort
Tâchent d'antidater l'arrêt de notre mort.

Or come ma Gascogne heureusement abonde
En soldats, blés & vins, plus qu'autre part du Monde:
Ele abonde de même en Bains non achetés,
Où le puple étranger accourt de tous cotés:
Où la feme brehaigne, où le paralitique,
L'ulceré, le gouteus, le fourd, le sciatique,
Quittant du blond Soleil l'une & l'autre maison,
Treuue sans déboursér sa pronte guérison.

Vous m'en sêrés tèmoin, vous ô Bains saluteres
De Cauderés, Barege, Aigues-caudes, Baigneres,
Baigneres la beauté, l'honneur, le paradis,
De ces mons forcilleus, dessus lesquels iadis
Le Thebain tu-geant, inuaincu fis d'Alcméne
Engroffa, come on dit, la princeffe Pyrène

32 - [NdÉ] Ou surgeon. Le sens est donc allégorique ici : Selon le Littré, « Surgeon : Branche qui naît du collet ou de la souche, s'élève dès qu'elle sort de terre, et est susceptible d'être séparée avec une partie de la racine, et de former ainsi un nouvel individu ; on le dit particulièrement des framboisiers. »

33 - [NdÉ] Éruption volcanique?

Du pere des Gascons, qui par fets genereus
Se montrent dignes fis d'ayeul si valeureus.

Les mons enfarinés d'une nége éternele
La flanquent d'une part, la verdure immortele
D'une plaine qui passè en riante beauté
Le valon Penean, la ceint d'autre coté:
Elle n'a point maison qu'il ne semble être neuue:
L'ardoisé luit par tout, châque rue a son fleuue
Qui cler, come cristal par la vile ondoiant
Va toute heure qu'on veut le paué baloiant.
Et bien qu'entre son flot aussi froid que la glace
Et le Bain chasse-mal il y ait peu d'espace:
Il retient sa nature: & ne veut, tant soit peu,
Mélanger, orgueilleus, son froid avec son feu.

Or Dieu n'emploia point moins d'art, & de sagesse
A separer les Chams de la mer flotereffè:
Que de sacré pouuoir, lors que si prouement,
Sa dextre fit de rien l'un & l'autre Element.
Car l'un ne se pouuant maintenir sans breuuage,
Ni l'autre sans appui, sans canal, sans riuage:
Dieu les entrelassa: si que la terre ouurant
Son sein à l'Ocean, & l'Ocean courant
A trauers, à l'entour, & sous la terre ronde,
De tous deux se parfèt le moyeu de ce monde.

Car si leurs cors mêlés n'occupoient le milieu
De la ligne, qui sert à l'Vniuers d'Essieu,
Tous Climâs ne verroient misè sur la Balance,
Pour contrepois du iour, la Mere du Silence.
Le tour de l'Horizon, mal-parti, étendroit,
Beaucoup ou plus ou moins en l'un qu'en l'autre endroit.
Les Antictons, ou nous verrions au Ciel insignes
Reluire en même nuit plus de deux fois trois Signes,
La Lune en tans certain là-haut n'ecclipferoit,
Et le Ciel débauchè les saisons troubleroit.

Cela même suffit pour montrer que de l'onde,
Et du sec Element la Masse est toute ronde:
Que ce n'est qu'un éteuf³⁴, qui come fèt autour
Voit le iour & la nuit s'entrefuiure par tour:
Voire quand vn Vespuce, vn Colom, vn Marc Pole,
Et cent autres Thyphis n'auroient sous autre Pole

34 - [NdÉ] Petite balle servant au jeu de paume.

Conduit le Pole Arctique, & vians sur les eaus,
Treué deffous nos piés tant de Mondes nouveaux.

Non, ils n'euffent iamés perdu la Tramontane
Pour voir l'autre Piuot, fi la mer Oceane,
Pour fére entierement vn globe auec fa Sœur,
De tous & tous endrois ne courboit fon humeur.

Mais, ô parfét Ouurier, qui rien en vain n'effâyes,
Auec quels arboutans, ou de queles étayes
Peus tu fi dextrement élançoner cét eau,
Qu'ele n'a peu depuis se remettre à niueau?

Ô Dieu! seroit ce point d'autant que touiour l'onde
Tënd de son naturel vers le centre du Monde:
Et que les flôs salés vers le fons de ce fons
Voulans tomber à-plom, demeurent touiour rons ?
Ou bien fêroi-ce point pour autant que les riués
Dans leurs superbes flancs tienent leurs eaus captiués:
Et que nos Oceans font come foûtenus
De mille rocs semés entre leurs flôs chenus
Ou bien seroi-ce point (Hé! vraiment ie le pensé)
Ta main qui les retient d'absoluë puiffance ?

Ô grand Dieu! c'est ta main, c'est, sans doute, ta main
Qui fert de Pilotis au domicile humain.
Car bien qu'il pende en l'ær, bien qu'il nage sur l'onde,
Bien que de toutes pars sa figure soit ronde,
Qu'autour de lui tout tourne, & que ses fondemens
Soient sans cesse agités de rudes mouuemens:
Il demeure immobile, afin que sur sa face
Puisse heberger en paix de Dieu la sainte Race.

La Terre est cele-là qui reçoit l'home né,
Qui Receu le nourrit, qui l'home abandoné
Des autres Elemens, & bani de Nature,
Dans son propre giron, humaine, ensepulture.

On voit l'ær maintefois mutiné contre nous:
De fleuues le débord déploie son courroux
Sur les frères mortels, & la Flame celeste
Aussi bien que la basse est à l'home funeste.

Mais des quatre Elemens, le seul bas Element
Touiour touiour se montre enuers l'home dement
C'est lui seul qui iamés, tant soit peu, ne deplace
Du siege qui lui fut assigné par ta grace.

Bien est-vrai toutefois, ô Dieu, qu'étant fâché
 Des execrables mœurs d'un puple débauché,
 Souvent ta main colere éloche vne parcelle,
 Et non le cors toutal de la terre rebelle,
 S'aidant des Aquilons, qui come emprisonés
 Dans ses creus intestins, gromellent, forcenés.
 La peur gele nos cœurs, & blémit nos visâges:
 Le vent sans fere vent fêt trembler les bocages:
 Les tours croulent de peur: & l'Enfer irrité
 Engloutit quelquefois mainte riche Cité.

Puis que donques le Tas de la terre & de l'onde
 Est le centre, le cœur, le nombril de ce Monde.
 Et puis que par raison l'endos iamés n'est pas
 Si grand que celui-là qui l'endot de ses bras,
 Qui doute que le rond de la Terre, & de l'onde
 Ne cede, come moindre, aus autres ronds du Monde?

En iuge qui voudra: cete basse rondeur
 De qui nous admirons l'infinie grandeur,
 Ne semble être qu'un point, au pris de cete voûte,
 Qui fêt que tous les Cieus, forcés, suiuent sa route,
 Veu que le moins brillant des brandons que nos yeux
 Voient éparfement flamboier dans les Cieus
 (Aumoins si le compas des Astrologues n'erre)
 Neuf & neuf fois encor est plus grand que la Terre.

Que si nous supputons ce que la Mer d'Athlas,
 L'Indoïse, l'Erytrée, & mille de leurs bras
 Auec tant d'autres eaus occupent de ce globe,
 Et ce qu'un Ciel trop chaud, ou trop froid en derrobe:
 Ce peu deuiendra Rien. Humains voila le lieu
 Pour qui vous méprisés le saint Palais de Dieu.
 Voila de quels confins vôtre plus grande gloire
 Limite de ses fets la superbe memoire.

Vous Princes, qui courrés les campagnes de mors
 Pour d'un trauers de poil borner plus loin vos bors:
 Magistrâs corrompus, Iuges qui sur vos chaires
 Metés fordidement la Iustice aus enchaires:
 Qui trafiquant le Droit profanés vos Etats
 Pour laissér vne blète à vos Enfans ingrats.
 Vous qui fêtes produire vfures aus vfures.
 Vous qui falsifiés les pois & les mesures,

Afin que deux cens bœufs à l'auenir pour vous
 Le soc brife-gueret tiraissent de leurs cous.
 Et vous, & vous encor, qui pour sans titre acquerre
 Dessus vôtre voisin quelque pouce de terre,
 D'une main sacrilege, à l'emblée arrachés
 Les confins moitoyens par vos aïeus fichés:
 Helas! que gagnés vous? Quand parrusé ou par guerre,
 Vn Prince auroit conquis tout le rond de la terre,
 Vne pointe d'aiguille, vn atome, vn féstu,
 Seroit tout le loier de sa rare vertu:
 Vn point seroit son regne: vn rien tout son Empire:
 Et si moindre que rien, rien ici se peut dire.

Quand ce Dieu, dont le doit même ez lieux plus cachés
 A les ders écuffons de ses armes fichés,
 Eut séparé les flos, égalé les campagnes,
 Enfoncé les valons, bourfouflé les montaignes:
 Change, change (dit-il) ô folide Element,
 Ton vêtement de dueil en vert accoùtremet.
 Entortille ton front d'une riche coronne
 Qui de mes dois tissüë, & flairone, & fleurone.
 Déploie ta perruque, & d'un excellent fard
 Commence d'embelir ton teint encor blafard.
 Sus, fus que de formais ta fertile matrice
 Ne soit point seulement de tes hôtes norrice:
 Ains d'un sein liberal fornissé d'alimens
 Les futurs citadins des autres Elemens.
 Si que les ærs, les flôs, & le Palais des Anges
 Semblent être ialous de tes beles loüanges.

Il eut dit, & soudain le Sapin jete-pois,
 Le refineus Larix, le Cedre Libanois,
 Et le Buis tou-iour-vert se logerent par troupes
 Sur les venteus fomets des plus hauteines croupes.
 Le Chêne porte-gland, le Charme au blanc rameau,
 Le liege change écorce, & l'ombrageus ormeau
 Par chams, & par coûtaus, leurs escadrons camperent.
 Les fleuues tortueus leurs riuages borderent
 De l'Aune fend-Tethis, du Saule palissant,
 Du verdoiant Ofier, du Puplier tremouffant:
 Et de maint bois qui fert aus flames de fourrage,
 De cheurons aus hôtels, aus animaux d'ombrage.

Jale Peché velu, ial'Orengé doré,
 Le friand Abricot, & le Coing décoré
 D'un blanchâtre duuet, portent sur leur écorce
 Ecrite du grand Dieu la prouoiante force.
 La dous-flairante Pome, & l'une & l'autre Nois,
 La retrégnante Poire, & le fruit Idumoï,
 La Figue jette-lait, la Cerifé pourprée,
 L'oliue appétiffante, & la Prune fuccrée,
 Vont par tout répandant vn plaifant renouueau,
 Féfant de châque champ vn Paradis nouueau.

Ici le Poiure fin come en grappes s'affemble:
 De là croit la Canele: ici fous Eure tremble
 La mufcade le Nois, qui fournit châcun an
 Vn publique butin aus homes de Bandan.
 Déjà le Succe dous, l'Ambrofie, la Manne
 Croit dans les moites creus d'une Hefperide canne.
 Jale Baume larmoie: & ja les Bois fameus
 Du puple Atramitain pleurent l'Encens fumeus.
 Ja la Vigne amoureuse accole en mainte forte
 D'un bras entortillé fon mari qui la porte:
 Vigne qui cede autant à tout abre en beauté,
 Come tout abre cede à la vigne en bonté.

Son fruit pris par compas les efpri viuiſie,
 Enhardit vn cœur mol, les cerueaus purifie,
 Reueille l'appétit, redone la couleur,
 Les conduis defopile, augmente la chaleur,
 Engendre le pur ſang, le trouble ſubtiliſe,
 Chaffe les excremens, l'entendement aiguïſe,
 E'pierre la veſſie, & preferue nos cors,
 Du Lethe ia voiſins, de cent fortes de mors.

Bien que par le peché, dont nôtre premier Pere,
 Nous a banis du Ciel, la terre degenere
 De fon luſtre premier, portant de fon Seigneur,
 Sur le front engraué l'éternel deſhonneur:
 Que fon âge décline avec l'âge du monde:
 Que ſa fecondité la rende moins feconde:
 Semblable à cele-là, dont le cors en caſſé
 Des tormens de Lucine, & dont le flanc laſſé
 D'auoir de ſes enfans pupilé préque une vile,
 Epuifé de vertu, deuient enfin ſterile:

Si fornit-ele encor affés ample argument,
Pour celebrer l'Auteur d'un si riche ornement.

Jamés le guay printans à mes yeus ne propose,
L'azur du lin fleuri, l'incarnat de la rose,
Le pourpre rougissant de l'œuillet à maints plis,
Le fin or de Clitie, & la nége du lis,
Que ie n'admire en eus, le peintre qui colore
Les chams de plus de teins que le front de l'Aurore
Qui laissant son Tithon dans le flotant seiour,
Conduit auant-courriere ez Indes un beau iour:
Ou de l'Arc qui promet aus plaines alterées
D'arrofer leurs feillons de fecondes orées.

L'Eternel non contant d'auoir paré de fleurs,
Enrichi de bons fruits, & parfumé d'odeurs
Les plantes de la terre: a même en leurs racines,
Des humaines langueurs enclos les medecines.

Vraiment la Parque affaut l'home en tant de façons,
Qu'il ne verroit iamés sans leurs fucs vint moissons:
Ains semblable à la fleur du lin, qui naist & tombe
Tout en un même iour, son bers seroit sa tombe,
Son Printans, son Hiuer, fa naissance, sa mort.

Bon Dieu! combien d'Espris, qui ja frayent le bord
Du fleuve Stygean, r'apèles par des herbes,
De l'avare Pluton trompent les mains superbes?
Et quoi? Le Fis barbu du non-barbu Phœbus
Ne recolla t'il pas de ses mastics herbeus
Le cors du Iouenceau, qui chastement modefte,
Prefera le supplice aus douceurs d'un inceste?
Ne raieuni tu pas en faueur de Iafon,
Ô Reine de Colchos le gelé cors d'Æfon?

Ô Plantes, qui tenés en vie nôtre vie,
Et qui la r'apellés quand on nous l'a rauie,
Ce ne font vos liqueurs éparfés dans nos cors,
Qui seulement font tête à tant & tant de Mors:
Ains vôtre seule odeur, vôtre seul voisnage,
Contre dix mile assaus fortifient nôtre âge,
Produisant tant d'effés que celui seul les croit,
Qui de sa main les touche, & de son œil les voit.

La jaune Cicorée en nôtre col penduë
Chassé les noirs broüillâs qui nous fillent la veuë.

Et le Pain du porceau ne hâte seulement,
 Quand il nous pend au col, le tard enfantement:
 Ains qui plus est encor, si quelque femme enceinte
 Passé sur sa racine, elle est préque contreinte
 D'auorter sur le lieu. Les brûlantes saifons,
 Le verre empoisoné, les rampantes poisons,
 Qui dépuplent d'humains la terre Cyrenaise,
 N'endomagent celui qui tient sur foi l'Armoisé.

La Piuoine attachée au col d'un ieune enfant,
 Domte le mal cruel, dont le fis triomfant
 D'Alcmene fut domté. Si dans ta chaude tête
 L'immodéré Bacchus émeut quelque tempête,
 Cein ton front de Safran fraîchement amassé,
 Et tu verras bien-tôt cét orage passé.

Les carmes enchanteurs des trompeuses Syrenes,
 Des Autans empestés les relantes haleines,
 N'offencent tant soit peu cil qui tant seulement
 A mâché l'Angelique: heurus médicament
 Porté jadis çà-bas par vn Corrier celeste,
 Come son nom le porte, & sa force l'atteste.

Ainsi la Sanguisorbe³⁵ endosé dans la main
 Bouche le flus du sang qui fort du cors humain.
 Et la Garance teint de sa rougeur l'vrine
 De cil qui longuement porte au poin sa racine:
 Admirable Pastel! qui touchant le dehors
 Sa couleur communique aus humeurs de nos cors.

Plantes vous n'étandés seulement vôtre force
 Dessus la race humaine: ains vôtre force force
 Les plus fiers animaus, le plus solide fer,
 Les plus noirs bataillons de l'éfroiable Enfer,
 Et du Ciel flamboiant les plus belles lumieres,
 Sil est vrai ce qu'on lit des Thefales forcieres.

L'Etrangle-liépard par son attouchement
 Le madrè Scorpion priue de sentiment.
 Ainsi que l'Elebore en le touchant réueille
 Sa vitale vertu, qui pour vn, tans someille

Les Serpens, se voians de Bétoine cernés,
 Leuent contre le Ciel leurs chefs enfelonés:
 Iettent vn long fiflet: dans leurs rouges pruneles

35 - [NdÉ] Plante à rhizome aux fleurs rougeâtres, ramassées en épis ovales, de la famille des Rosacées, astringente.

Allument tout d'un coup deux ardantes chandees:
 Courent l'un contre l'autre: & d'ire tous bouffis,
 Rompant leur longue paix, se donent cent deffis:
 Ils font entrechoquer d'une cargue funeste
 Venin contre venin, & peste contre peste:
 Ils soüillent de leur sang les prés bleus-jaunes-vers:
 Leurs cors sont ja déjà de plaïes tous couuers:
 Ains ne font qu'une plaïe: & la Parque cruele
 Seule peut amortir l'ardeur de leur querelle.

Or come cete-ci ront les nœus d'amitié:
 La Chaffe-boffe éteint la fieure inimité
 Des acharnés jenets si leur prouoiant Métre
 Durant leur chaut combat l'attache à leur cheuêtre,

Le porceau, qui reçoit son coûtumier repas
 Dans le creus Tamaris, perd auant son trépas
 La ratele du flanc: aussi bien que s'il mange
 Le Splene deuorant, de qui la dent étrange
 Parmi tant d'intestins fait la rate choisir,
 Pour d'icele fouler son affamé desir.

M'arrêterai-je ici? les Caualos qui paissent
 Dessus quelque vert tertre, où les Lunaires croissent,
 S'en reuont châque soir & sans fers, & sans dous
 Chez leur metre étoné. Lunaire où cachés vous
 Cét Eimant, qui le fer si puiffâment attire?
 Lunaire où cachés vous la tenaille qui tire
 Les fers si dextrement? Lunaire où cachés vous
 La Maréchale main, qui arrache les dous
 Si doucement des piés? Quele forte serrure
 Trompera vos effors, si la ferme chauffeure
 D'un cheual qui ne fét que peu d'arrêt sur vous,
 De vos subtiles dens ne garenti ses dous?

Mais ie ne pensé point que l'Vniuers enfante,
 Soit ez mons, soit ez vaus, une plus rare plante:
 Que le Dictam Idois, qui par le Dain mangé,
 Ne guerit seulement son flanc endommagé
 Par le treit Gnosien: ains prouement reiete
 Contre l'archer voisin la sanglante sagete.

Et que dirai-je plus? Ô bon Dieu! n'est-ce pas
 Vn œuure de tes mains, qu'on voit à châque pas,
 Voire en châque gazon, cent & cent autres plantes

En couleur, en effet. En formes differantes?
 Et que châcune encor cueillie en sa faïson,
 A l'un est antidote, & à l'autre poison:
 Est or cruele, or douce, &, contrere à foi-même,
 Done tantôt la vie, & tantôt la mort blême.
 Herbe du champ Tufcan, Ferule, n'é-tu pas
 Le dous repas de l'âne, & du bœuf le trépas ?
 De même nés-tu pas, ô Ciguë rameufe,
 Vtile aus étourneaus, aus homes venimeufe?

Rofage nés-tu pas des mulets la poison?
 Et toutefois tu fers d'âpre contrepoison
 A l'home empoisoné? Quele cruel, peste
 Est plus que l'Aconite³⁶ au cors humain funeste ?
 Et son jus toutefois guerit le mal ardent
 Qu'un serpent de sa queue en nos cors va dardant.

Ô Boïsson magnanime ! ô peste genereufe!
 Ô superbe poison ! ô plante dédeigneufe !
 Qui tue sans escorte, & qui contre nos cors
 Ne veut avec secours déployer ses efforts:
 Venin qui laïssé en paix nos membres s'il y treuve
 Quelque autre fort venin: car adone il épreuve
 Sa force contre lui: & d'un secret duél
 Fort à fort, seul à seul creul contre cruel,
 Il combat, si long tans, si long tans il étrive,
 Qu'enfin meurt l'un, & l'autre, afin que l'home viue.

Ô Dieu! soit que mon pié foule l'herbe des prés,
 Qu'il grimpe sur les mons, ou qu'il brosse ez forès,
 Le te treuve par tout: tout veut de toi dépendre:
 Tu ne fais que doner, & ie ne fai que prendre.
 Jci pour mes repas mile & mile moissons
 Ondoient par les chams: ici mile toïffons
 Dignes d'orner les cors des plus superbes Princes
 Tremblent par les forés des Seriques prouïnces.
 Jci les bas rameaus des Maltesques coutons
 Me portent des habis dans leurs blancs pelotons.
 Ici le lin peigné se change en fines toiles,
 Et la chanure creusée en cordages & voiles:

36 - [NdÉ] Probablement l'Aconit tue-loup (*Aconitum lycoctonum* subsp. *vulparia*), une plante montagnaise très toxique. Cette grande plante vivace glabre à feuilles palmées très découpées, fleurie en été jusqu'à 2 400 mètres d'altitude, dans les lieux rocheux, les prairies ou en bordure des bois.

Afin qu'étant porté tant du flot que du vent
 Le rende familier le Ponant au Leuant:
 Le foule d'un pié sec l'Amphitrite³⁷ profonde:
 Et promene, hazardeus, mainte vile sur l'onde.

Céte puiffante Vois, qui tout ce Tout bâtit,
 Encor encor sans cessé ici bas retantit:
 Cete Vois d'an en an le Monde renouuelle:
 Et rien ne nait, ne vit, ne croit qu'en vertu d'elle.

Elle fét que le blé par vne experte main
 Sur l'émié gueret³⁸ ne s'éparpille en vain:
 Ains qu'étant recouuert par le dentelé pôître,
 Et couué quelques iours sous le labeur du côître,
 Il remeurt pour renaitre: ☿ iete, humide chaud,
 Des racines en bas, ☿, des germes en haut,
 Enrichissant bien-tôt d'une heureuse naissance
 De verdure les chams, les bouuiers d'esperance.
 Le germe croit en herbe, ☿ l'herbe en long tuieau,
 Le tuieau en épie, l'épie en blé nouveau.
 Les épis pour sauuer les moissons déia prêtes
 Du degât des moineaus se remparent d'arêtes.
 Les grains ont des bourfés pour n'être point fouent
 Pourris, brûlés, épars de l'eau, du chaud, du vent.
 Et les mols chalumeau, pour mieus porter la graine.
 Sont come échallaffés d'une noüeuë guaine.

Lecteur pardone moi, si ce iourd'hui tu vois
 D'un oeil ja tout rai, tant d'arbres en mon bois,
 En mon pré tant de fleurs, en mon iardin tant d'herhes,
 En mon dos tant de fruits, en mon champ tant de gerbes,
 Veu que l'Arbre fecond, que l'isle de Zebut
 A furnommé Cocôs, seul aporter nous peut
 Ce que nous mendions de nos forés hautaines,
 De nos prés, nos iardrins, nos vergers, ☿ nos plaines.

Es tu languï de foif? tu treuueras du vin
 Dans ces fueillars blecés. As tu besoin de lin?
 L'écorce de son bois, frape, serance, file,
 Pour apres en tirer une toile subtile.
 Souhaites-tu du beurre? Il ne faut que cacher
 Tes conuoiteufés dens dans le mol de fa chair.

37 - [NdÉ] Dans la mythologie grecque, Amphitrite est une Néréïde, fille de Nérée et de Doris, femme de Poséïdon.

38 - [NdÉ] Terre en jachère, friche.

Veu-tu goûter de l'huile? en pure huile il se mue,
 Quand son fruit haut & bas longuement on remue.
 Te faut-il du vinaigre? Et vraiment il ne faut
 Que lui laisser souffrir d'un long Soleil le chaut.
 Desires-tu du sucre? Il faut pour quelques heures
 Dans la fraîcheur de l'eau tenir ses Courges meures.
 Il est tout ce qu'on veut: Et quand Midas encor
 L'auroit entre ses mains, ie croi qu'il viendrait or.
 Ie croi que Dieu pour rendre, & nôtre vie heureuse,
 Et feconde la terre, & sa gloire fameuse,
 N'eut rien fêt que ce fruit, si ce grand Vniuers
 Eut peu dit être beau sans tant de cors diuers.

Ô Terre! Tu n'as pas seulement ton échine
 Couuerte de tresors: ta feconde poitrine
 Est si comble de biens, que les dois affamés.
 Des auares humains ne l'épuisent iamés.
 Come étant plus nombreux que du Ciel les étoiles,
 Que les flôs aboyans de la mer porte-voiles,
 Des plaines les épis, des forés les rameaus,
 Les animaus des bois, & les poissons des eaus.

Ie tairai la Geiète³⁹, & le Mabre, & l'Ardoifé.
 Ie tairai pour ce coup la croupe Oromenoise,
 Et ce mont d'Aragon dont les mordans éclâs
 Salent des montagnars les més plus délicâs.

Il me plait seulement que pour ce coup mon Liure,
 S'orne de Vermeillon, de Mercure, de Cuiure,
 D'arsenic, d'Or, de Plom, d'Antimoine, d'Airain,
 D'argent, de Verd de-terre, & de Fer, & d'Estain.
 Il me plait d'enchasser dans l'or de mon Oufrage
 Vn Cristal qui raporte au vif châce visage,
 L'Agate a mille noms, l'Amathiste pourpré;
 Le riche Diamant, l'Opale bigarré,
 La Cassidoine encor de beaux cerceaux couuerte,
 L'imprimante Sardoine, & l'Emeraude verte,
 Le Topasé peu-dur, le Carboucle enflammé,
 Bien qu'il ne soit iamés par le feu consumé.

Ie sçai bien que la terre à l'home miserable
 Semble être non plus Mere, ains Marâtre execrable,
 D'autant qu'à nôtre dam ele porte en son flanc
 Et l'or treine souci, & le Fer verfe-sang:

39 - [NdÉ]le jais.

Come si ces metaus, non l'humaine malice,
Auoient en tant de chefs fét foisonner le vice.

Tout ainfi que l'apât des chatoüilleus trefors
Perd de l'home méchant & l'Esprit & le Cors:
L'or dore les vertus, & nous done des æles,
Pour nos cœurs eleuer iufqu'aus chofes plus beles.

L'home bien aduifé ne se fert seulement
Du fer pour feilloner le champ done-froment:
Il s'en fert au befoin pour défandre fa vile
Contre la tyrannie étrangere, & ciuile.
Mais iamés le méchant ne manie le fer,
Que pour être instrument des Furiës d'Enfer:
Pour voller le paffant, pour égorger fon frere,
Pour perdre fon païs, pour maffâcrer fon pere:
Tout ainfi profanant vn don vraiment diuin,
L'iurongne fa raifon noye dedans le vin:
L'orateur corrompu s'aïde de l'eloquence
Pour pallier le vice, & charger l'innocence,
Et le Proféte faus se targue en tans & lieu,
Pour tromper l'auditeur, du sacré nom de Dieu.
Car come la vaifféle & puante, & moïfie,
Gâte de fon odeur la Grecque Maluoïfie:
Les plus faints dons de Dieu se changent en venins,
Quand ils font poffédés par des homes malins.

Mais tairai-ie l'Eymant, dont l'ame morte-vive,
De raifon ma Raifon par fes merueilles priue?
L'honneur Magnéfien, la pierre qui s'armant,
D'vn atrait fans atrait, d'un mouffé accrochement,
D'aeugles hameçons, de crochets infenfibles,
De cordeaus inconeus, & de mains inuifibles,
L'éloigné fer attire, & ne peut apaifer
Son conuoiteus defir, qu'il n'en ait vn baifer:
Ains vn embraffement qui d'un fâcheus diuorce,
Loyal, ne sent iamés la dépiteufe force,
S'il n'est par nous difoint: tant & tant ardâment
L'Eymant aime le fer, le fer aime l'Eymant.
Et bien qu'un entre-deux leur ferue de barriere,
Ils n'éteignent le feu de leur chaleur premiere:
Ains vis-à-vis l'un de l'autre fâute touiour,
Témoignant pour le moins par signes fon amour.

Mais, bon Dieu! qui pourroit comprendre en quele forte,
 Vn aneau emporté d'un peu d'Eymant, emporte
 Vn autre aneau de fer? & que cetui, raiu,
 Raiuiffé un tiers, le tiers un quatrième fuiui
 D'un cinquième chenon? Quele vertu fi grande
 Fét que fâns s'acrocher l'un de l'autre dépende!
 Qu'ils foient nouïés fâns nœu, liés fâns liaifon,
 Et fâns colle collés: demantans la raifon,
 Qui tient pour réfolu que la chofe pefante
 Ne peut, en l'ær pendue, éuiter la defcente.

Or ie n'ignore point, que celui dont la main,
 La Sophie Gregeoife orna d'habit Romain,
 Cil di-ie, qui receut de fâ feme peu fâge
 Le breuuage mortel, pour l'amoureux breuuage,
 N'ait taché de montrer par maint fubtil difcours
 L'inconnue raifon de fi rares amours.

Mais Lucrece, di-moi quele uertu cachée
 Tourne touiour uers l'Ourfé une éguille touché,
 Par l'Eymant tire-fer? Vraiment fi tu le peus,
 D'un laurier touiour vert ie ceindray tes cheueus,
 Te confeffant plus docte, ez fécres de Nature,
 Et que ton Empedode, & que ton Epicure.

Bacchus avec fés vins, Cerés avec fés grains,
 D'un lien tant étroit n'obligea les humains,
 Que Flaue Melphitain, lors qu'heureufement fâge,
 Premier il mit aus chams de l'éguille l'ufâge.

Sa bele inuention eft cele qui de nuit,
 Sur les flotans feillons nos carraques⁴⁰ conduit.
 Qui nous fert de Phanal, de Mercure, & de guide
 Pour fuiure tous les coings de la Campagne humide.
 Qui fét qu'un galion par le Ciel courrouffé
 En vn autre vniuers, préque en un iour pouffé,
 Reconnoit fon Climat, & remarque en la Carte
 De combien de degrés l'équinoxe s'écarte.

Mais la Terre n'eft point digne d'éternel los,
 Pour les biens feulelement qu'ele a deffus le dos,
 Ou dans fés creus roignons: Ains fon propre merite
 Merite que fâ gloire en fés vers foit décrite.
 L'apele pour témoins ceus qui, foibles: ont fét

40 - [NdÉ] Navire à coque arrondie et comportant deux châteaux avant et arrière. Ce fut l'un des premiers types de navires européens à pouvoir s'aventurer en haute mer.

Maint profitable Effay du salutaire effet,
De la terre Selée: & de la Meliene,
De cele de Sio, & de l'Eretriene.

Je te saluë, ô Terre, ô Terre porte-grains,
Porte-or, porte-santé, porte-habis, porte-humains,
Porte-fruits, porte-tours, ronde, bele, immobile,
Patiente, diuersé, odorante, fertile,
Vestue d'un manteau tout damassé de fleurs,
Passamenté de flôs: bigarré de couleurs.
Je te saluë, ô Sœur, Mere, Norrice, Hoteffé
Du Roi des Animaus. Tout, ô grande Princeffe,
Tout ce Tout vit pour toi. Tant de Cieus tornoyans,
Portent pour t'éclairer tant d'astres flamboyans:
Le feu pour t'échauffer, sur les flotantes nuës
Tient ses pures ardeurs en arcade etanduës.
L'ær pour te rafraîchir, se plait d'être secous
Or d'un âpre Borée, or d'un Zephire doux.
L'eau pour te détramper, de mers, fleuves, fontaines
Entrelassé ton cors tout ainsi que de veines.

Hé que ie suis marri⁴¹ que les plus beaux Espris
T'aient pour la plupart, ô Terre, en tel mépris:
Et que les cœurs plus grans abandonent, superbes,
Le rustique labeur, & le fouci des herbes,
Aus homes plus brutaus, aus homes de nul pris,
Dont les cors font de fer, & de plom les Espris.

Tels ne furent iadis ces Peres venerables,
Dont le sacré fueillet chante les faits loüables
Noé, Moïse, Abram, qui passerent ez chams
Laboureurs, ou bergers la plupart de leurs ans.
Tels ne furent iadis Philometor, Attale,
Cyre, Archelas, Hieron, dont la dextre roïale,
Et pour glaïue, & pour sceptre a souuent souüenu
Or la courbe serpete, or le boiau cornu.
Tels ne furent encor Cincinat, ni Fabrice,
Manie, ni Serran, qui guerroyans le vice,
D'un coûtre couronné, d'une emperiere main,
Et d'un soc triomfal: raïoient le champ Romain.

Scipion ennuié des feintes bonetades,
Des Edipfes de Cour, des fâcheuses aubades
D'un puple poursuiuant: & ce grand Empereur

41 - [NdÉ] Triste et repentant.

Qui d'Afranchi vint Roi, & de Roi Laboureur,
 Dans des bourgs écartés, vieillars, se confinerent:
 Et le champ done-blé d'un pareil foin traiterent
 Que iadis le dur Mars, disposant les fruitiers
 Avec non moindre engin que d'un ôt les quartiers.

Ô trois & quatre fois heureux cil qui s'éloigne
 Des troubles citadins, qui, prudent, ne se soigne
 Des emprises des Rois: ains sevant à Cerés
 Remuë de ses bœufs les paternels guerés.
 La venimeuse dent de la blafarde enuie,
 Ni l'aure fouci ne trauillent sa vie.
 Des bornes de son champ son desir est borné:
 Il ne boit dans l'argent le Philtre forcené,
 Au lieu de vin Gregeois, & parmi l'Ambrosie
 Ne prend dans vn plat d'or l'Arcenic ôte-vie.

Sa main est son gobeau, l'argenté ruisselet
 Son plus dous hypocras, le fromage, le lait,
 Et les pomes encor de sa main propre entées,
 A toute heure lui sont sans aprêt apretées.

Les trompeurs Chiquaneurs (harpies des parquets
 Et sangsuës du puple) aueques leurs caquets
 Bauardement facheus la tête ne lui rompent,
 Ains les peints oifelets ses plus durs ennuis trompent,
 Enseignant chèque iour aus dous-flairans buiffons
 Les plus diuins couplets de leurs douces chansons.

Son vaisseau vagabond sur l'irrité Nerée
 N'ët or le jouët d'Eure, & tantôt de Borée:
 Et come desirous de ne voir iamés port,
 Miserable, ne va si loin chercher sa mort,
 Ains passant en repos tous les iours de son âge,
 Ne pert point tant soit peu de veüe son vilage,
 Ne connoit autre mer, ne fait autre torrent,
 Que le Flot cristalin du ruisseau murmurant,
 Qui ses verts prés arrose: & cete même terre,
 Qui naissant, le recet, pitoiable l'enterre.

Pour r'apeler le somme il n'auale le jus,
 Ni du morne Pauot, ni du froid Ionc de Chus.
 Et n'achate les tons come iadis Mecene,
 Lors qu'en son cors mal-sain, son ame encor moins sain,
 N'auoit ni paix, ni treue: & que sans nul repos

La ialouſe fureur le rongeoit iuſqu'aus os:
 Ains ſur le vert tapis de la plus tendre mouſſe
 Qui frange un bord ondeus, hors de ſes flancs il pouſſe
 Vn ſomeil enchanté par le gazouilis dous
 Des flôs entrecasſés des bords & des caillous.

Le déron, le tabour, la guerriere trompette,
 L'euueillant d'un ſurfaut, n'arment d'armet ſa tête:
 Et d'un Chef respecté le ſaint commandement
 Ne le pouſſe, aueuglé, du lit au monument.

Le Coc empenaché la Diane lui ſone:
 Limite ſon repas: & par ſon cri lui done
 Vn chatoüileus deſir d'aler mirer les fleurs,
 Que la flairante Aurore emperle de ſes pleurs,

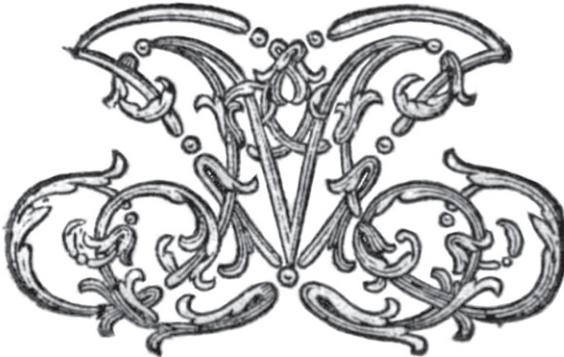
Vn ær emprifoné dans les rues puantes
 Ne lui trouble le ſang, par ſes chaleurs relantes:
 Ains le Ciel découuert, deſſous lequel il vit,
 A toute heure le tient en nouuel appetit:
 Le tient ſain à toute heure: & la mort redoutée
 N'aproche que bien tard de ſa loge écartée.

Il ne paſſe ez grans Cours ſes miſérables ans:
 Son voloir ne dépend du voloir des plus grans:
 Et changeant de Seigneur ne change d'Euangile.
 Sur un papier menteur, ſon mercenaire ſtile
 Ne fét d'vne formi un Indois Elefant,
 D'vn mol Sardanapale vn Hercul triomfant,
 D'vn Therſite vn Adon, & ne prodigue encore
 D'vn diſcours impudent le los d'Alceſte à Flore:
 Ains viuant tout à foi, & ſeruant Dieu ſans peur,
 Il chante ſans respect ce qu'il a ſur le cœur.

Le ſoupeçon blémiffant nuit & iour ne le ronge:
 A des agués trompeurs nuit & iour il ne ſonge:
 Ou s'il ſonge à tromper, c'eſt à tendre filés
 Aus animaus des chams, gluauus aus oiſelés,
 Et manches aus poiſſons, Que ſi ſes garde-robés
 Ne font touiour comblés de magnifiques robes
 De velours à ſons d'or: & ſi les foibles aiz
 De ſon coffre peu-ſeur ne ploient ſous le faiz
 Des auares lingôs: il ſe vêt de ſa laine:
 Des vins non-achetés ſa caue eſt toute pleine,
 Ses greniers de froment, ſes rocs de ſaines eaus,

Et ses granges de foin, & ses parcs de troupeaus.
 Car mon vers chante l'heur du bien-aisé rustique,
 Dont l'honeste maison semble vne Republique:
 Non l'état difeteus du rompu bucheron,
 De l'affamé pêcheur, du poure vigneron,
 Qui queimandent leur vie, & qui n'ont qu'à boutées
 Du pain en leurs maisons sur quatre pieus plantées.
 Puiffé-ie, ô Tout-puiffant, inconnu des grans Rois,
 Mes folitaires ans, acheuer par les bois :
 Mon estang soit ma mer, mon bosquet mon Ardene,
 La Gimone mon Nil, Le Serrapin ma Seine,
 Mes chantres & mes luths & mignards oifelets,
 Mon cher Bartas⁴² mon Louure, & ma Cour mes valets:
 Oû sans nul destourbier si bien ton los i'entone,
 Que la race future à bon droit s'en estonne,
 Ou bien si mon deuoir & la bonté des Rois
 Me fait de leur grandeur aprocher quelque fois,
 Fay que de leur faueur iamais ie ne m'enyure,
 Que commandé par eux libre ie puiffé viuvre,
 Que l'honneur vray ie suyue & non l'honneur menteur,
 Armé comme homme rond & non come flatteur.

FIN



42 - [NdÉ] Le château du Bartas, résidence de Guillaume du B. (situé à Saint-Georges)

QVATRIEME
IOVR
DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.





SPRIT, qui transportas dans l'ardante charrete
Sur les Cieus étoilés le der-voiant Profete⁴³,
Qui frapant le Iordain de son plissé manteau,
N'aguere auoit fendu le dous fil de son eau,
Enleue moi d'ici, fi que loïn, loïn de terre

Par le Ciel azuré de cerde en cerde i'erre:
Véüille être mon Cocher, & fai qu'ore mon cours
Accompagne le char de l'Astre enfante-iours:
Qu'à la coche de Mars or ie ioigne ma coche,
Et qu'ore de Saturne, or du Croissant i'aproche:
Afin, qu'ayant pris de leurs flambans cheuaus
La force, le chemin, la clarté, les trauaus,
Ma Muse d'une vois faintement eloquente
Au puple aime-vertu, puis apres les rechante:
Sur le Pole attirant les plus rebeles cœurs
Par l'Eymant rauiffeur de ses accens veincueurs.
Et vous diuins Espris, ames doctement beles,
A qui le Ciel depart tant de plumes isneles,
Soit pour monter là-haut, soit pour disertement
De ses plus ders flambeaus peindre le mouuement.
Ca, donés moi la main: tirés moi sur Parnassé:
Et de vos chans diuins soûtenès ma vois cassé:
Car outre la vertu, qui, viue en vos espris,
Soi-même est de foi-même vn assés ample pris:
Nos ne veus afranchis des sacrileges armes,
Qui sanglantent ce Tout, chanteront que vos carmes,

Et plus dorés que l'or, & plus dous que le miel,
 Meritoient autre fort, autre siecle, autre Ciel.

Or bien que de mon nom la naiffante memoire
 De nos neueus atande vn rien, ou peu de gloire:
 Ce tans que la plus-part des Ecriuains François
 Dépend à cortifer les Dames & les, Rois
 Dépendre ie le veus à rendre à tous notoire
 Par sés puiffans effets du Tout-puiffant la gloire.

Mes vers conçeus en peine, en angoiffé enfantés
 Ne desfrent se voir par nos neueus vantés:
 Ils feront satisfais, moiennant que la France
 Produifé à l'auenir quelque docte semance,
 Qui fuiuant pas à pas mon louïable projet
 Plus dextrement que moi manie ce fujet.

DIEU n'est de ces ouuriers, qui d'vn lâche courage
 Quittent aus meilleurs cous le soin de leur ourage:
 Qui iamés qu'à demi ne s'aquient de rien,
 Soigneus de fère tôt, & non de fère bien:
 Ains come cil qui fét toutes chofes sans pene,
 Et come étant tout bon, n'est iamés qu'il ne mene
 Ore d'vn pas tardif, or d'vn pas avancé,
 A la perfection ce qu'il a commencé.

Aiant donques tendu la Courtine du monde
 Au tour du dos sacré de la Couche feconde,
 Où, pour remplir ce Tout de sés enfantemens,
 La foigneufe Nature accouche à tous momens,
 Haut & bas il fema mainte ardante chandele,
 Pour la rendre à iamés plus vtile & plus bele.

Je fai bien que les clous qui brillent dans les Cieus
 Fuient si vitement & nos mains, & nos yeus,
 Que le Mortel ne peut parfètement connoitre
 Leur chemin, leur pouuoir, & moins encor leur Etre,

Mais si l'esprit humain par coniecture peut
 Atteindre à ce grand Cors, qui se mouuant tout meut.
 Je croi, que come Dieu d'vne matiere humide
 Composâ les bourgeois de la pleine liquide,
 Et d'vn terrestre amas crea tant d'animaus,
 Qui formillent par mons, par campagnes, & vaus:
 Que de même il forma par sa toute puiffance
 Et le Ciel, & sés feus d'une même substance:

Afin que ces Brandons au long, & large épars
Semblaffent à fon Tout, & le tout à fés pars.

Mais tout ainfi qu'on voit dans le tige d'un chêne
Le noeud entortillé de mainte large vene
E'tre d'un même tronc, combien que fa rondeur
Ait le bois plus ferré, plus épés, & plus dur
Ces flambeaus, dont nôtre œil admire la viteffe,
Ne font rien que du Ciel la part la plus épeffe.

Puis remarquant en eus & le luftre, & le chaud
Compagnons naturels de l'Element plus haut,
Le croi qu'ils font de feu, non de ce feu qui dure
Seulement tant qu'il a du bois pour norriture:
Car ie ne penfé point que tous les Elemens
Peuffent pour vn feul iour les fornir d'alimens.

C'et pourquoi ie me ri de ces forgeurs de fables,
Qui fecons en difcours plus beaux que profitables,
Tiennent que ces Brandons font de vrais animaux,
Qui pour viures quéter n'épargnent nuls trauaus.
Succans par le retour d'un éternel voiage,
En viande la Terre, & la Mer en breuuage.

De vrai ie ne voi point ez yeus du Firmament,
Qu'un naturel, certain, & réglé mouuement,
Bien qu'en tout animal ie remarque au contré
Vn mouuement confus, diuers, & volontére.
Ie ne voi point coment tant de courriers dorés,
Puiffent postillonner par les Cieus azurés,
Que le Ciel par momens ne s'entr'ouue & refferre,
Suiet aus paffions qui alterent la Terre,
Qui trauaillent les eaus, & par leurs mouuemens
Caufent dans l'ær flotant cent & cent changemens.
Ie ne voi point coment en tant de cors Spheriques
On puiffé imaginer des membres Organiques.
Ie ne voi point coment & la terre, & les eaus
Puiffent alimenter tant & tant de flambeaus,
Qui paffent en grandeur les plaines poiffonneufés,
Et ie tour inégal des terres moissonneufés,
Veü que nos animaux deuorent en un mois
Des més plus grans qu'eus même & trois & quatre fois.

Donques tant de Brandons n'errent à toute bride,
Par la clére épeffeur d'un plancher non folide:

Tout ainfi que çà-bas d'un branlement diuers,
 Les oïseaus peinturés nagent entre deux ærs:
 Ains plutôt attachés à des roüantes voûtes
 Suiuent & nuit, & iour bon-gré-maugré leurs routes:
 Tels que les clous d'un char, qui n'ont point mouuement,
 Que come étans roulés d'un autre roulement.

Ainfi que le fieureus dans la tremblante couche
 Sent come guerrier sa santé par sa bouche,
 Cherchant obstinément d'un palés dègoûté
 Ez viures moins frians sa plus grand volupté:
 Il se treuve entre nous des esprits, frenetiques
 Qui se perdent touiour par des sentiers obliques:
 Et de monstres forgeurs, ne peuuent onc ramer
 Sur les paisibles flôts d'une commune mer.
 Tels sont, come ie croi, ces Ecriuains qui pensent
 Que ce ne sont les Cieux, ou ies Astres, qui dance,
 A l'entour de la terre: ains que la terre fét
 Châque iour naturel vn tour vraiment parfét:
 Que nous semblons ceus-là, qui pour courre fortune⁴⁴
 Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
 Qui, di-je, cuident voir, quand ils quittent le port,
 La Nef demeurer ferme, & reculer le bord.

Ainfi touiour du Ciel les medailles brillantes
 Seroient l'une de l'autre également distantes.
 Ainfi le trét qu'en haut l'archer décocherait,
 A-plom sur nôtre chef iamés ne tomberait:
 Ains feroit tout ainfi qu'une pierre qu'on jete
 De la vougante proüe en haut sur nôtre tête,
 Qui ne chet dans la Nef: ains loin de nôtre dos,
 Où plus le fleuue court, retombe dans les flôts.
 Ainfi tant d'oïselès, qui prenent la volée
 Des Hesperides bords vers l'Aurore emperlée:
 Les Zephirs qui durant la plus douce saison
 Desirent aller voir des Eures la maison:
 Les boules foudroiés par la bouche fumeuse
 D'un canon affusté deuers l'Inde perleuse
 Sembleroient reculer: veu que le vite cours
 Que notre rond séjour parferoit tous les iours,
 Deuanceroit cent fois par sa viteffe isnele
 Des boulés, vens, oïseaus, l'effort, le souffle, l'æle.

44 - [NdÉ] Les éditions subséquentes indiquent plutôt *courrir fortune*.

Armé de ces raisons ie combatrois en vain
 Les subtiles raisons de ce docte Germain⁴⁵,
 Qui pour mieus de ces Feus sauver les Aparances
 Affigne, industrieus, à la Terre trois dances:
 Au centre de ce Tout le der Soleil regeant,
 Et Phœbé, l'Eau, la Terre en même Rond logeant.

Et pour ce qu'à ce couple Tans, & la Matière
 Ne me permettent point de me doner carrière
 En vn Stade si long: ie pren pour fondemen
 De mes futurs discours, l'Ætheré mouuement.

J'admire la grandeur d'une haute montaigne,
 J'admire la beauté d'une verte campagne,
 J'admire le sâblon du floteur Element,
 J'admire le pouuoir de la pierre d'Eymant:
 Mais plus que tout encor, i'admire, ou plus i'y pense,
 Des Astres la grandeur, beauté, nombre, & puissance.

Le Paon, qui nauré de l'aiguillon d'Amour
 Veut fère, piafard, à sa Dame la Cour,
 Etale come en rond les tresors de ses âles
 Peinturées d'azur, marquetées d'étoiles,
 Roüant tout à l'entour d'un craquetant cerceau,
 Afin que son plus beau se montre encor plus beau.
 Le Firmament atteint d'une pareille flame
 Déploie tous ses biens, rode autour de sa Dame,
 Tend son rideau d'azur de jaune taelé,
 Houpé de flocons d'or, d'ardans yeus piolé,
 Pomelé haut & bas des flambantes rouëles,
 Moucheté de ders feus, & par-semé d'étoiles,
 Pour fère que Cerés plus amourefement
 Reçoie le dous fruit de son embrassément.

Qui veut contrer les Feus tant nôtres qu'Antarctiques
 Se doit rendre inuenteur d'autres Arithmetiques:
 Et, pour venir à bout d'un si braue projet,
 Auoir de l'Ocean tout le sable pour jet.
 Toutefois nos âieus non-moins doctes que sages
 Remarquerent au Ciel quatre-fois-douze Images⁴⁶,
 Pour aider la memoire, & fère que nos yeus

45 - [NdÉ] Du Bartas rejette la *nouvelle* hypothèse héliocentrique proposée par Copernic (astronome polonais) et se rattache plutôt à la théorie géocentrique défendue par les philosophes grecs Aristote et Ptolémée.

46 - [NdÉ] Les anciens nommant les constellations d'étoiles.

En certaines maisons partageassent les Cieux.

Les douze sont fichés en la riche Ceinture,
Dont l'Ouurier Immortel étrena la Nature,
Quand formant l'Vniuers sa tout-puissante Vois
Pour le Puple brillant fit de si beles lois:
Ceinture qu'ele porte en écharpe accrochée
Non sur ses reins fecons rondement attachée.

Ce Cerde, honeur du Ciel, ce Boudrier⁴⁷ orangé,
Chamarré de rubis, de fil d'argent frangé,
Boudé de bague d'or, d'un bandeau qui raïone,
Le Ciel biaïfement nuit & iour enuironne
Car depuis ce quartier, où le Belier conduit
Un der iour compassé du compas de la nuit,
De nonante degrés⁴⁸ vers le Nort il se courbe:
Puis d'autant de degrés, étoilé, se recourbe
Vers le milieu du Ciel, de là deuers l'Autan,
Et de l'Autan ardant vers la porte de l'an.

C'est-toi Nephelien qui choques de ta corne,
Fete à replis d'airain, de l'an nouveau la borne:
Et possédant du Ciel la premiere Maison,
Montres les blons touffeaus de ta riche toïfon.

De tes yeus brillonans tu vois le Toreau naître.
Toreau, qui pour trouuer en chemin de quoi païtre,
Couue le dos fecond du monde renaissant
De l'émail fleuroné, d'un tapis verdissant:
Et sans foc, & sans ioug d'un pié libre sautele,
Par les flairans sentiers de la saison nouuele.

Ces Bessons, à qui Dieu, pour luire au mois plus dous.
Afra piés, têtes, bras, épaules & genous,
Font à qui mieus courir sous espoir de surprendre
Le Toreau, qui leger, ne veut, ni peut attendre.

Le Cancre⁴⁹ guide-Æté fent apres lentement,
De ses huit auïrons l'azur du Firmament:
Afin que d'an en an sa coquille étoilée
Conduise maint long iour sur la terre brûlée.

Préque d'un même pas le Lion vient après,
Tout couuert de flambeaus, tout herissé de rez,
Qui du soufle pesteus de ses chaudes aleines,

47 - [NdÉ] Ou baudrier, c'est-à-dire une ceinture servant à porter un sabre ou une épée.

48 - [NdÉ] Nonante = quatre-vingt-dix.

49 - [NdÉ] Nom vulgaire du crabe.

Sèche l'herbe des prés, & le froment des plaines.

La Vierge n'est pas loin, qui du train flamboiant
De son doré manteau le bleu Ciel baloiant,
Porte d'une façon humainement superbe,
Des aëles en la dextre, en la gauche une gerbe.

Après les feus Puceaus le Trebuchet reluit,
Qui iustement balance & le iour, & la nuit:
D'or font ses deux bassins, ses six cordons font d'or,
D'or font ses trois aneaus, d'ore est sa lance encor.

Le traître Scorpion secondant la Balance,
Couure de deux flambeaus le venin de sa pance:
Et, cruel, chaque iour par l'un & l'autre bout
Ses pestes vomiroit et membres de ce Tout,
Si l'Archer Philiride home & cheual ensemble,
Galopant par le Ciel, qui sous ses ongles tremble,
Ne menaçoit touiour de son très enflammé,
Les membres bluëtans du Signe enuenimé.

Car le chenu Centaure, est par tous lieux qu'il passe,
Telement attentif à cete vnique chassé,
Que le Cheureüil celeste éclatant tout de rez,
Talone ce Veneur sans redouter ses très.

Pendant l'Echanfon sur ses ders talons versé,
De son étoilé vase une onde blonde-perfé,
Et fêt (qui le croira?) naitre de ses flambeaus,
Pour les suiuan Poissons, un riche torrent d'eaus.

Les alterés Nageurs courent vers cete source:
Mais le fleuve à plis d'or s'enfuit deuant leur course,
Ainsi que les Poissons fuient touiour deuant
Le celeste Belier qui les va poursuiuant.

Outre ces douze Feus, du coté de la Bife
Vn Dragon flamboiant les deux Ourfés diuifé,
Après vient le Bouvier, la Corone, le Trét,
L'Enfant agenouillé, la Lyre, le Portrét
Soit du docte Æsculape, ou, soit du fis d'Alcmene,
Qui le doré Serpent parmi les astres mene,
Pegase, le Daufin, l'Aigle, le Cigne blanc,
Andromede, qui voit assés pres de son flanc
Cassiope sa mere, & son pere Cephée,
Et les membres aîtres de son beau fis Persée,
Le Triangle luifant, le front Medusien,

Et l'étoilé charton du char Tyndarien.

D'autre part Orion, l'Eridan, la Balene,
 Le Chien, & l'Auant-chien à la brûlante halene,
 Le Lieure, la grand Nef, la Hydre, le Goubeau,
 Le Centaure, le Loup, l'Encençoir, le Corbeau,
 Le Poiffon du Midi, & l'Auftrale Corone,
 Par sa voûte du Ciel à qui mieus mieus rayone.

C'est ainfi que ce iour les mains du Tout-puiffant,
 De l'huitieme rideau les toiles retiffent,
 D'un art fans art brocha ses pentes azurées,
 De mille millions de platines dorées:
 Et doïa sous le rond du vite Firmament,
 A chacun autre Ciel un Brandon feulement:
 De peur que de ces Feus le nombre estant fans nombre,
 L'œil des Mortels ne peut remarquer parmi l'ombre
 D'une seraine nuit, les passages diuers
 De ces cors étoilés qui planchent l'Vniuers.

C'est pour ce même effet qu'il arma d'étinceles
 Du doré Firmament les tremblantes chandeles,
 Fésant que les fêt Feus, qui courent, alumés,
 Sous lui d'un pas diuers, bluënt iamés,
 Ou, peut étre, fit-il tous ces Brandons semblables.
 Mais de l'huitième Ciel les flambeaus innombrables,
 Pour étre infiniment éloignés de nos sens,
 Semblent tous tremouffer à nos yeus tremouffans,
 Ce qu'on ne voit iamés auenir aus Planetes,
 Pour étre infiniment plus proches de nos têtes.

Car les Cieus ne font point ensemble entrelaffés,
 Ains étans les plus bas des plus haus embrassés,
 Ils vont étreciffant la rondeur de leur ventre,
 Selon que plus ou moins ils aprochent du centre.
 Tels que l'Oeuf, dont la coque & les peaus, & le blanc
 Et le iaune moyeu s'entrebraffent de rang.

Or come un roide vent fêt tourner les voiles
 D'un moulin équipé de sou-souflantes toiles,
 Des voiles la roideur anime l'abre aélé,
 L'abre promene en rond le roüet dentelé,
 Le roüet la lanterne, & la lanterne vire
 La pierre qui le grain en farine déchire.
 Et tout ainfi qu'on voit en l'horloge tendu,

Qu'un iüfte contrepois iüftement fufpendu
 Anime la Grand rouë, & que par maint rencontre
 Elle meut la Moyenne, & cele du Rencontre,
 Le branlant Balancier, & le fer martelant,
 Les deux fois douze pars du vrai iour égalant:
 Ainfi le plus grand Ciel dans quatrefois fix heures
 Vifitant des mortels les diuerfes demeures,
 Par la pronte roideur emporte tous les Cieus
 Qui dorent l'Vniuers des cers rez de leurs yeus.
 Et les traîne en un iour par fa viteffe étrange
 Du Gange iufqu'au Tage, & puis du Tage au Gange.

Mais les ardans flambeaus qui brillent deffous lui,
 Fachés d'être touiour fuiés au veüil d'autrui:
 De ne changer iamé de fon, ni de cadance:
 D'auoir vn même Ciel touiour pour guide-dance,
 S'oftinent⁵⁰ contre lui: & d'un oblique cours,
 Qui deçà qui delà, marchent tout au rebours:
 Si bien que chacun d'eus (bien qu'autrement il femble)
 En un même moment marche, & recule enfemble:
 Monte enfemble & defcend: & d'vn contrére pas
 Chemine en meme tans vers Inde & vers Athlas:
 Come celui, qui veut deffus la cofte Angloife
 Guider les noirs paquets de l'herbe Lauregoife,
 Tandis que vers la mer le roide fil de l'eau
 De l'ondeufe Garone emporte fon bateau,
 Peut marcher, s'il lui plait, de la proüe à la poupe:
 Et maugré les efforts de la vogante troupe,
 Les fouflés de l'Autan, & la roideur des eaus,
 Aller en même tans vers Tolofe⁵¹, & Bourdeaus.

Mais tant plus que chacun de ces planchers voisine
 L'incécroulable mur de la Maifon diuine,
 Il fét plus de chemin, & dépend plus de iours
 A retrouver le point d'oü fon cours prend fon cours.

Et c'ét pourquoi l'on tient que cete Tente riche,
 Que l'immortel Brodeur d'une dextre peu chiche
 Parfema d'écuffons ardâment reluiſans,
 Emploie en fon voiage enuiron fét mile ans.

Mari ? de Mnemofine, ingenieus Saturne,
 Pere de l'âge d'or, combien que taciturne,

50 - [NdÉ] Mot préservé par les Québécois. Signifie contredire de manière déterminée.

51 - [NdÉ] Toulouse?

Penfif, froidement féc, ridé, chauue, grifon,
 Tu tiens des feus Errans la première maifon:
 Et ta coche de plom au bout de trente années
 De fa carriere voit les bornes deftinées.

Toi Iupiter benin, done-biens, chaffe-maus,
 Voifines à bon droit ton Pere porte-faus:
 Et tandis qu'en roüant, bien-heureus, tu moderes
 Son Afre defaftré par cent vertus contrées,
 Ton chariot d'Étain cerné de clous ardans,
 Trauerfe obliquement douze Afres en douze ans.

Mars au cœur genereus, mais qui tranfporté d'ire,
 Rien que guerre, que fang, que meurtre ne defire,
 Repique nuit & iour fés détriers furieus
 Pour franchir vitemment la carriere des Cieus.
 Mais fés rouës d'acier treuuent tant de paffages,
 Qui retardent, boffus, fés éternels voiajes:
 Que le gaillard Denis par trois fois a foulé
 D'vn humide talon le raifin empoulé,
 Et Cerés par trois fois tondu fa trefse blonde,
 Ains que d'vn cours tout fien il ait cerné le Monde.

Phœbus aus cheueus d'or, Apollon done-honeurs,
 Done-ame, porte-iour, fôutien des grans Seigneurs,
 Aime-fucs, aime-vers, tes routes font bornées
 Des bornes de trois cens foixante cinq iournées.
 Car tu mefures l'an avec ton propre cours,
 Et de ton cours forcé tu mefures les iours.

La douïllete Venus, dont la vertu feconde
 Engroffe heureufement tous les membres du Monde.
 A qui les leus mignars, les douces Voluptés,
 Les mols Cupidoneaus, les gentiles Beautés,
 La Ieunefse, le Ris, & le Bal font efcorde,
 Vu iour porte-lumiere ouure, & ferme la porte:
 Sans que fés Pigeons blancs ou fus, ou fous les eaus
 S'ofent guére écarter du Prince des Flambeaus.

Ainsi, ou peu s'enfaut, Herme, guide-nauire,
 Mercure échele-Ciel, inuent-art, aime-lyre,
 Trafiqueur, montre-voie, Orateur, Cortifan,
 A fère fon-voiage emploie préque un an,
 Sans qu'en fi long chemin fés vites talonieres
 S'ofent guére éloigner du Prince des Lumieres.

Et Phœbé verſe-froid, verſe-humeur, borne-mois
Paſſé le Zodiaque en un an douze fois.

Or ſi de ſes Brandons la flamboiante preſſe
Languifſoit pour iamés en oiſiue pareſſe,
Toujour l'obſcure nuit, & toujour le cler iour,
Feroient en même part leur trop conſtant ſejour:
L'Æté ſes rez ardans, l'Hiuer ſa froide glace,
Oppoſés, verſeroient toujour en même place,
Rien ne n'étoit çà-bas, rien çà-bas ne croitroit,
Pour être abandoné ou du chaud ou du froid,

Et bien quand, ſans muer de rang, ou de diſtance,
Tous ces Flambeaus ſuiuroient vne même cadance,
Les membres inconfans de ce bas Vniuers
Ne ſentiroient chés eus tant d'acidens diuers,
Que les accouplemens des celeſtes chandele
Verſent inceſſamment ſur les choſes morteles,

Non, non, ie ne croirai, ie ne croirai iamés
Que Nature ait au Ciel de Feus allumés
Pour ſeruir ſeulement d'une vaine parade,
Et de nuit amuſer la champetre brigade.
Je ne croirai iamés que la moindre des fleurs
Qui le champ plus deſert pare de ſes couleurs:
Que le moindre caillou qu'en ſa creuſe matrice
Recele auarement nôtre mere norrice,
N'ait quelque vertu propre: & que tant de Flambeaus,
Qui paſſent en grandeur & la terre, & les eaus,
Luiſent en vain du Ciel: n'ayant point autre charge,
Que de ſe promener par vn Palais ſi large.

Celui n'a point de ſens, qui ſans rougir dément
De ſes ſens non-blecés le certain iugement.
Et celui qui combat contre l'experiance
N'eſt digne du diſcours, d'une haute Science.
Tél eſt celui qui, dit que les Aſtres n'ont pas
Pouuoir deſſus les cors qui formillent çà-bas,
Bien que du Ciel courbé les effets manifeſtes
Soient en nombre plus grand que des torches Celeſtes.

Je ne vera mettre en jeu les diuerſes ſaiſons
Que cauſé le Soleil en changeant de maiſons.
Je tarai que iamés la Torche iournaliere
Ne derrobe à nos yeus en plein iour ſa lumiere,

Que quelque Grand n'éclipse: & qu'encore Alecton
 N'exile pour un tans des Regnes de Pluton,
 La bequetante Faim, la Trahifon funefte,
 La fanglante Ennion, & la punaife Pefte,
 Pour déborder fur nous une mer de douleurs,
 Et noier l'Vniuers foit de fang, foit de pleurs.
 J'oublierai que la Mer s'énfle, & fe diminuë
 Par l'accroit, & décroît de l'étoile cornuë:
 Que tant plus ele croît en fès nuiteus trauaus,
 Tant plus croît la mouële ez os des animaux,
 Dans les veines le fang, la fève⁵² dans les plantes,
 Et la baueufe chair dans les huitres flotantes.
 Que l'Aulne, & le Sapin, que d'vn mont verdiffant
 Le charpentier arrache au croiffant du Croiffant,
 Ne fe verra iamés, come l'ouurier defire,
 Ni chés nous vieil cheuron, ni fur mer vieil nauire:
 Et qu'en ce tans encor les malades efpri
 Sont de plus grande rage éperdûment éprif,
 Si que cét Aftre feul montre combien les Flames
 Du Ciel touiour-roüant peuuent même en nos ames
 Reglant enfemblement nos mœurs, & nos humeurs:
 Troublant enfemblement nos humeurs, & nos mœurs,
 Pour la paternité, qui lie mainte année
 L'efprit avec le cors d'vn étroit Hymenée.

Je dirai feulement, que puis que les regards
 Du Celefte Auant-chien lancent de toutes pars
 Mile inuifibles feus: qu'ils fèchent les campagnes,
 Qu'ils cuifent les valons, qu'ils brûlent les montaignes:
 Qu'ils caufent en nos cors fans trauail haraffés
 Les pantelans efforts de cent fieureus accés.
 Que la Cruche au rebours, les humides Plejades,
 Le brillant Orion; les pleureufes Hyades,
 Iamés prèque fur nous n'alument leurs flambeaus
 Sans étandre les bors des écumeufes eaus.

Bref, puis qu'il eft ainfi, que fur le der viſage
 Du doré Firmament on ne voit préque image,
 Qui fur le monde bas ne verſe euidâment
 Pour fomenter ce Tout, maint & maint changement:
 On peut coniecturer quele vertu ſecrete

52 - [NdÉ] Ou sève.

Decoule sur nos chefs de chacune Planete,⁵³
 De chacun de ses Feus que Dieu voulut ficher
 Pour leur rare pouuoir chacun en son Plancher?

Non que par ce discours, Stoique, ie me pene
 D'atacher l'Éternel à la dure-cadene
 De la Neceffité⁵⁴, d'un nœu diamantin
 Pressant ses libres piés dans les ceps du Destin.

Je tien que le grand Dieu, come cause premiere,
 Done aus Celestes cors force, course, lumiere:
 Qu'il les tient en sa main: que pas vn d'eus ne peut
 Verser sur les mortels que le destin qu'il veut:
 Mais qu'il faut ce pendant qu'à part chacun s'éforce
 De connoître du Ciel & la route, & la force:
 Afin qu'aperceuant sous combien de Tirans
 Nous fumes afferuis, lors que nos fous Parens
 Perdirent leur iustice, & que l'aveugle Feme
 En chopant fit choper la moitié de son Ame,
 Nous defenflons nos cœurs: & ploiant les genous
 Appaisons par soupirs au grand Dieu le courrous,
 Le priant d'écarter les greles, les orages,
 Les frois trop violans, les ardeurs, les rauages,
 Dont tant & tant de fois nous somes menacés
 Par les cruels regards des Astres courroucés:
 De nous doner un frein pour brider l'insolance
 Où nous! poussé l'effort d'une triste naissance:
 De verser un peu d'eau pour dans nous étancher
 Les furieus desirs d'une bouillante chair:
 D'accoiser en nos cœurs les passions diuerses,
 Qui naissent du limon de nos humeurs peruerfes.

Phœbé mere des mois, Phœbus pere des ans,
 Hà! vous me cachés donq vos visages luisans?
 Quoi? vous ne voulez pas me montrer vos Etoiles,
 Qu'au trauers l'épeffeur de deux funebres voiles,
 Otés moi ces bandeaus : dépoüillés moi ce deuil:
 Tous tels qu'étes au Ciel montrés à mon œuil.
 Et par l'éternel vol de ma Muse emplumée
 Vostre gloire sera par moi si loin semée,
 Que loin, loin vous courés pour conduire à leur tour

53 - [NdÉ] Comme plusieurs de sa génération du B. admet une forme d'influence des corps célestes sur les hommes.

54 - [NdÉ] On constate que du B. rejette le concept astrologique du destin ou de la fatalité.

Le iour apres la nuit, la nuit apres le iour.

Postillon, qui iamés ne vois fin à ta coursé,
 Fontaine de chaleur, de clarté viue source,
 Flambeau de l'Vniuers, vie de tout ce Tout,
 Ornement des clers Cieus, hé! di moi par quel bout
 Le doi prendre ton los? Le femble cil qui nombre²⁵,
 Les cailles, qui courant la mer Itale d'ombre,
 Pour viuure sous un Ciel plus fecond & plus dous,
 Vient par escadrons passer l'æté chez nous.
 Tandis qu'il est après à conter vne bande,
 Vne autre, une autre encor, une autre encor plus grande
 Se presente à sés yeus: si qu'effain sur effain
 Lui trouble la memoire, & ront tout son deffain.

Oeil du iour, si ie di que tout ainsi qu'un Prince,
 Qui, plain de magesté, rode par sa prouirice,
 Se voit cerné de Ducs, de Comtes, de Barons:
 Voit derriere & deuant marcher les escadrons
 Des archers de sa garde: & n'a rien en sa bande
 Que sa sainte grandeur ne rende encor plus grande.
 Toi de même roüant autour de l'Vniuers,
 Qui ne vit que du feu de tes aspects diuers,
 Six grans Princes du Ciel, trois deuant, trois derriere
 Accompagnent, vassaus, ton Char porte-lumiere:
 Outre l'ôr brillonnant du Ciel plus-haut monté,
 Qui de toi ne reçoit pour folde que Clarté.

Je veus tous sur le champ, trompeter qu'en la sorte.
 Qu'au milieu de son cors le Microcosme porte
 Le cœur source de vie, & qui de toutes pars
 Fournit le cors d'espris par symetrie espars,
 Que de même, ô Soleil, cheuelu d'or tu marches
 Au milieu de six Feus des six plus bassés Arches
 Qui vouënt l'Vniuers, afin d'également,
 Riche, leur départir clarté, force, ornement.

A, peine ai-ie entrepris de compasser ta face
 Qui tant & tant de fois de sa grandeur surpasse
 La grandeur de la terre, & qui fet qu'en passant
 Tout ce qui vit çà-bas & la voit & la sent:
 Que ie pren autre route, & fantasque, ie lessé
 Vn suiét si fecond pour chanter ta vitesse:
 Pour chanter qu'en quittant des flôs Indoïs le bord,
 55 - [NdÉ] Celui qui tente de compter...

Tu sembles, ô Titan, un bel Epous qui fort
 Le matin de sa chambre:⁵⁶ & les rez de sa face,
 De l'or de ses cheueus, des atrés de sa grace,
 Et des riches couleurs d'un habit éclatant
 Egaie à son leuer le puple qui l'attand:
 Puis come vn Prince accort, qui couuant dans le cœur
 Les poignans éguillons & d'amour, & d'honneur,
 Deuant cent mile humains, qui bordent la barriere,
 Veut emporter le pris d'une longue carriere:
 Par le Cirque du Ciel tu cours si vitement,
 Qu'à peine nôtre esprit atteint ton mouuement.

Quand ie di qu'à bon droit tes ronfins⁵⁷ tu pourmenes
 Par le quatrième Ciel, afin que leurs halenes
 Ondoiantes de feu temperent en passant
 La froideur de Saturne, & l'humeur du Croissant:
 Et que si tu luifois en la voûte plus basse,
 Tu cuirois les humains de l'ardeur de ta face.
 Qu'au rebours si ton feu chez Saturne éderoit,
 A faute de chaleur toute chose mourroit.

Je veus en même tans chanter que ta naissance
 Fét renêtre ce Tout: que deuant ta presance
 La nege, le broüillas, l'Oisueté, la Nuit,
 Le Fantome, la Peur, & le Somne s'enfuit:
 Bref, c'est un Ocean qui n'a ne fons ni riue:
 Et le trop de sujet de parole me priue.

Si veus-je toutefois, ô Roi du Ciel, ie veus,
 Qu'entre cent mile fleurs qui cernent tes cheueus,
 Ma main chaste en élise vne ou deux des plus beles
 Pour en fer un present à tes Sœurs immorteles.
 Ie veus, ô cher Flambeau, chanter que tu n'es pas
 De ces Rois, qui pipés par les flateurs apâs
 D'vn ou deux de leur Cour, tout vn puple apourissent,
 Afin que de ses biens deux ou trois s'enrichissent.
 Qui charmés des douceurs de mile voluptés
 Ne hantent, partiaus, qu'vne de leurs Cités,
 Et n'aimant qu'vn país, à de mal-sages Princes
 Abandonent le soin du reste des Prouinces.
 Car à chaque país dans l'espace d'vn iour
 Tu dones le bon-soir, tu dones le bon-iour:

56 - [NdÉ] Allusion au Psaume 19: 6-7.

57 - [NdÉ] Cheval de service, cheval de somme. (*Dictionnaire du Moyen Français*)

Et ton œil loïn-voiant, come Cenſeur viſite
 Les merueilleuſes mœurs des bourgeois d'Amphitrite,
 Les amours des oiſeauſ, les troubles excités
 Par vne auare faim dans nos plus grans Cités.

Il eſt bien vrai qu'afin qu'une chaleur feconde
 Raieuniſſe de rang tous les dimas du Monde:
 Et que tous les humains reſſentent de plus prés
 Par ordre alternatif la vertu de tes rez,
 Tu fés que ce beau Char, qui la clarté nous porte,
 Ne naiſſe châque ſoir par vne même porte:
 Ains pour fère par tout connoitre tes trauaus,
 Tu changes châque iour d'étable à tes cheuaus:
 Afin que ce-pendant qu'ici l'Automne dure,
 Le Printans regne ailleurs, attiffé de verdure:
 Et tandis que l'Été deſſèche nos moiſſons:
 Ailleurs le froid Hiuer couure tout de glaçons.

Tu n'as ſi tôt flechi ta flamboiante courſe
 Du plus haut lieu du Ciel vers les clers Feus de l'Ourſe,
 Pour t'égaïer trois mois ez riantes maiſons
 Du Mouton, du Toureau, & des freres Beſſons,
 Que la troupe des mons de farine couuerte
 Son blanc abillement ne change en robe verte:
 Que de fleurs les iardins ne ſe voient parés,
 De feüillage les bois, & d'herbage les prés:
 Que le mignard Zephir ne baiſote ſa Flore:
 Que les chantres ælés ne ſaluent l'Aurore:
 Que par l'ær Cupidon ne blece les oiſeauſ,
 Sur terre les Humains, les Poiſſons dans les eauſ.

Puis quand d'un chaud retour tu ralumes ton cierge
 Au foyer du Lion, du Cancre, & de la Vierge,
 La terreſe creuaſſe, & d'épics ſurdorés
 L'Été va couronant ſa métreſſe Cerés:
 Le Faucheur pantelant & de cheueus & de peine,
 Tond d'un fer recourbé les cheueus de la pleine,
 Et te bon ménager, qui fét tout par faiſon,
 Auiutaille⁵⁸ en un mois pour un an ſa maiſon.

Quand du milieu du Ciel ton derc Flambeau s'en-vole
 Vers les Aſtres croifés de l'Antarctique Pole,
 Pour ſe leuer trois mois, & trois mois ſe coucher
 Chez le cler Scorpion, la Balance, & l'Archer:

58 - [NdÉ] Ou approviſionner. (*Dictionnaire du Moyen Français*)

La Terre peu à peu fa beauté nous derrobe:
 Pomone va chargeant le deuant de sa robe.
 Et ses diffés paniers de fruis aigrement dous
 Pour seruir de deffert à son malfains Epous,
 L'Atomne, qui, pié-nu dans la claye trepigne,
 Fefant partout couler le dous jus de la vigne,

Puis logeant chez le Dain, la Cruche, & les Poiffons.

L'Hiuer au lieu de fleurs se pare de glaçons:
 L'eau des tois pend en l'ær: & l'épous d'Orithie
 D'un soufle brisé-roc éuente la Scythie:
 Tout languit en pareffe: & Bacchus, & Vulcan
 Corrigent la froideur des plus vieus mois de l'an.

Ô le second honneur des celestes Chandeles,
 Affeuré Calendrier des Fastes éternelles,
 Princeffe de la mer, Flambeau guide-passant,
 Condui-somme, aime-paix: que dirai-ie, ô Croissant,
 De ton front inconstant, qui fét que ie balance,
 Tantôt çà, tantôt là d'une vaine inconstance?

Si par l'œil toutefois l'humain entendement
 De cors tant éloignés peut fère iugement,
 L'estime que ton cors est rond come vne bale;
 Dont la superficie en tous ses frons égale,
 Come vn miroir poli, or dessus, or dessous,
 Réfléchit la clarté du Soleil ton Epous.
 Car come la grandeur du mari rend illustre
 La feme de bas lieu. Tout de même le lustre
 Du chaleureus Titan éclercit de ses rez
 Ton front, qui de soi-même est sombrement épés.

Or cela ne se fét touiour de même forte:

Ains d'autant que ton Char plus vitemment t'emporte,
 Que Phlegon son Phœbus: diuersément tu luis,
 Selon que plus, ou moins ses aproches tu fuis.

Voila pourquoi tandis qu'une nuit sombre accouple
 D'un baiser tout diuin les cors d'un si beau couple:
 Lors que le Guide-dance, & le Mètre, & le Roi,
 Des celestes Brandons, raye a-plom dessus toi,
 Ton demi-rond, qui voit des mortels la demeure,
 Suiuant son naturel du tout sombre demeure.

Mais tu n'as pas si tôt gagné son der côté
 Qu'en ton flanc ja blanchit vn filet de clarté:

Vn arceau mi-bandé, qui s'enfle, ou moins ta Coche,
 Soit de nuit, soit de iour, du cler Soleil approche,
 Et qui parfèt son rond soudain que ce flambeau
 D'un apposite aspèt le regarde à niueau.

De ce point peu à peu ton plain se diminuë,
 Peu à peu tu te fès vers l'Occident cornuë;
 Iusqu'à ce que tombante ez bras de ton Soleil,
 Veincuë du plaisir, tu fermes ton bel œil.

Ainsi tu te refés, puis tu te renouuelles,
 Alant touiour au change, & les choses mortelles,
 Come viuant sous toi, sentent pareillement
 L'insensible vertu d'un secret changement.

Non que touiour Phoebus de ses rez n'illumine,
 A peu pres la moitié de ta face diuine:
 Mais il semble autrement à l'œil qui ne voit pas,
 Que de ton globe rond l'Hemisphere d'embas:
 Bien que croissant vers nous, vers le Ciel tu décroiffes:
 Que vers nous décroissant, deuers le Ciel tu croiffes.

Toutefois il auient lors même que ton front
 En son plus haut chemin nous apparoit tout rond:
 Et que le voile épés d'un bigarré nuage,
 Ne nous peut dérober les rez de ton visage,
 Que ton argent s'éface, & que ton teint souillé
 Se couure de l'acier d'un rondache roüillé.
 Car ton front se treuuant durant son cours oblique
 Vis-à-vis du Soleil en la ligne Ecliptique,
 Et la terre entre-deux, tu pers ce lustre beau,
 Que tu tiens à profit du fraternel flambeau.

Mais pour te reuancher de la Terre, qui garde
 Que pour lors front à front Phoebus ne te regarde,
 Ton épèssè rondeur se loge quelquefois
 Entre Phoebus & nous sur la fin de ton mois.
 Et d'autant que les rez qui partent de sa face.
 Ne trauerfent l'épes de ton obscure masse,
 Phoebus, come suiet aus douleurs du trépas,
 Semble être sans darté bien qu'il ne le soit pas.

Ainsi donc ton Eclipsé est au sien tout contraire,
 Le tien se fèt souuent: rare est cil de ton frere:
 Ton Eclipsé vraiment efface ta beauté:
 Le sien priue nos yeus, non son front de darté.

La terre est cele là qui te rend ainsi sombre:
 L'Eclipse du Soleil est causé par ton ombre.
 Ton front vers le Leuant se comence obscurcir,
 Son front vers l'Occident se comence noircir.
 Ton Eclipse se fét, quand plus tu ne peux croître:
 Le sien quand plus ton œil ne peut vers nous décroître,
 Le tien est general vers la Terre & les Cieux:
 Le sien n'est même ici connu qu'en certains lieux.

Mais, ô Lampe du iour, der honneur des étoiles,
 L'Eclipse qui banda tes yeus de tant de voiles,
 Quand tu vis Eclipse pour nos fets vicieux,
 L'inimitable Ouvrier des ders Flambeaus des Cieux,
 Feut bien d'autre façon. La troupe bafanée,
 Qui raye les guerés de la riche Guinée.
 Cil que le Nil fecond par l'éfroiable bruit
 De sa cheute pierreuse effourde iour & nuit.
 Cil qui dans le grand dos des murs de Cassagale⁵⁹
 Foule à sec de ses piés la mer Orientale,
 Et qui passé, en suiuant tous ses beaus carrefours,
 Et douze mile pons, & douze mile tours,
 Cil qui pour s'enrichir chassé de lande en lande
 Les martres au dous poil de Nouerge & Finlande:
 Ou qui roule sans peur ses gliffans tombereaus
 Sur le dos non-flotant des Islandoises eaus
 Fut témoin de ton dueil, & sceut par coniecture
 Que Nature souffroit, ou le Dieu de Nature.

Et qui plus est encor de la Lune le front
 Parfésait au compas le blanc trét de son rond:
 Et pour être si loin, ne pouuoit de son ombre,
 Suiuant l'ordre commun, rendre ta face sombre.
 Voire ton jaune teint, voiant ta Sœur venir,
 Du côté de Leuant se commença ternir.
 Bref mon œil qui se perd en si diuins spectacles
 Treuve en ce seul miracle vne Mer de miracles.

Hé! vraiment tu deuois, comme aussi tu l'as fét,
 Clorre l'œil pour ne voir l'horreur d'un tel forfét:
 Et vraiment tu deuois dessus nôtre Hemisphere
 Porter ainsi le dueil de la mort de ton pere:
 Par ta honte honorer ce grand Roi, dont tu tiens
 En homage l'honneur de tes plus rares biens:

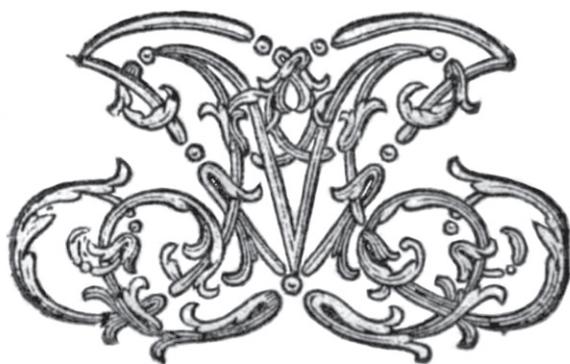
59 - [NDE] Ville portuaire [chinoise?] de Quinzay ou Quinsay, visitée par Marco Polo.

Et, naure des douleurs d'une si griue iniure,
 Pour plaire au Tout-puissant déplaire à la Nature.

Ainsi pour témoigner de Midi iusqu'au Nort
 Que ton Dieu reuouoit le triste arrêt de mort
 Doné contre Ezechie: ☉ qu'il auoit enuie
 D'alonger pour quinze ans le filet de sa vie⁶⁰,
 Transgressant du cler Ciel les éternels lois,
 Tu refés en vn iour même chemin trois fois:
 Et come desireus de fommeiller encore
 Entre les bras aimés de ta vermeille Aurore,
 Ta Coche tourne-bride: ☉ tes suans cheuaus
 De dix entiers degrés alongent leurs trauaus,
 Les quadrans font menteurs: ☉ les forés plus sombres
 S'émerueillent d'ainfi voir reculer leurs ombres.

Ainsi lors que le Ciel, colere, combatoit
 A la folde d'Isac, lors que le Ciel ietoit
 Parmi dix mille éclers, sur les bandes roiales
 Du puple Amorrean vne nuë de bales:
 Et que, pour abolir d'un fer victorieus
 Tout ce qu'échaperoit à la fureur des Cieus,
 Iosué t'adiura : ta brillante lumiere
 Fit ferme au beau milieu de ta longuer carriere:
 Et, pour fauoriser l'Exercite sacré,
 S'arrêta tout un iour en un même degré:
 Afin qu'une nuit brune à l'ombre de ses aëles,
 Clemente, ne sauuât les fuiars infidèles.
 Ceus, qui viuent là-bas sous vn Pole Diuers,
 Voiant que l'Astre cler, qui dorè l'Vniuers,
 Tarde tant à montrer sur eus sa face bele,
 Estiment cete nuit vne nuit éternele:
 L'Indois, ☉ l'Espagnol ne pensè de son oeil
 Voir plus chez soi leuer, ni-coucher le Soleil:
 Touiour sombre des tours en même lieu demeure,
 Et le Quadran ne marque en douze heures qu'une heure.

FIN



CINQUIEME
IOVR
DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.





atonides Flambeaus, qui d'un chemin diuers
Or la nuit, or le iour guidés par l'Vniuers,
Peres du Tans ælé, fus, hâtés vos carrieres:
Franchiffés vitement les contréres barrieres
De l'Aube, & du Ponant: & par vôtre retour

L'imparfét Vniuers fêtes plus vieil d'un, iour.

Vous Poiffons, qui luifés dans l'Echarpe étoilée,
Si vous aués desir de voir l'onde falée
Formiller de poiffons, priés l'Astre du iour
Qu'il quitte vitement le flo-flotant feiour,
S'il veut qu'en reféfant sa course déstinée
Vous le logés chez-vous un mois de chaque annee.

Et toi Pere éternel, qui d'un mot feulement
Acoifés la fureur de l'ondeus Element:
Toi, qui croulant le chef, peus des Vens plus rebelles
Et les bouches boucher, & déplumer les æles.
Toi grand Roi de la Mer, toi dont les hameçons
Tirent vifs les humains du ventre des poiffons,
Pourvoi moi de bateau, d'Elice⁶¹, & de pilote:
Afin que fans perir de mer en mer ie flote.
Ou plutôt, ô grand Dieu! fai que, plongeon nouveau,
Les puples écaillés ie vifste sous l'eau:
Afin que dégoutant, & chargé de pillage
Ie chante ton honneur sur le moite riuage.

L'Eternel eut en vain orné le Ciel de Feus

61 - [NdÉ] Simon Goulard de Senlis indique (1602: 497) dans ses commentaires, «*Les Grecs appellent ainsi l'estoile du pole, que les Latin appellent *Vjsa maior*.*»

Les plaines de moissons, les mons de bois toffus,
 Separé l'ær du feu, & la Terre de l'onde,
 S'il n'eut puplé foudain de cors viuans le Monde.
 Voila pourquoi ce Iour il comence animer
 Les nageurs Citoiens de la venteufe mer,
 Des étangs engourdis, & des fuiantes ondes,
 Qui par les chams fecons se roulent, vagabondes:
 Rendant tant de poiffons en ferme si diuers,
 Qu'on voit come plongé dans les eaus l'Vniuers.

L'onde a come le Ciel Lune, Soleil, Etoles,
 Neptun' non moins que l'ær abonde en Arondeles:
 La Mer a tout ainfi que l'Element voifin
 Sa Rose, son Melon, son Oeillet, son Raifin,
 Son Hortie poignante, & cent mile autres plantes,
 Ainfi que vrais poiffons dans ces ondes viuantes.
 Ele a son Heriffon, son Belier, son Porceau,
 Son Lion, son Cheual, son Elefant, son Veau:
 Ele a même son Home⁶²: & ce que plus i'admire:
 De ses gouffres proufons quelquefois ele tire
 Son Moine, & son Prelat: & les jetant à bord,
 En fet montre aus humains, qui viuent sous le Nort.

Espris vraiment diuins, à qui les premiers âges
 Doiuent l'inuention des plus subtils ourages,
 N'a-vous pris le patron de vos meilleurs oûtis
 Dans le flotant giron de la perse Thetis?
 Qui tantôt pres du fable, ore contre ses roches
 Produit fecondement des Aiguilles, des Broches,
 Des Pennaches, des Coins, des Pinceaus, des Marteaux,
 Des Tuyaus, des Cornets, des Rafoirs, des Coûteaus,
 Des Scies, & des iougs: & come si Neptune,
 Panopæe, Triton, Leucothle, & Portune,
 Tenoient regitre ouuert, Nature fit sous l'eau
 Des Calemars garnis d'encre, plume, & coûteau,

Come, un Peintre excellant, pour s'ébatre ores tire
 Vn gentil Adonis, ore, un bouquin Satyre:
 Ore un Cyclope enorme, ore vn Pigmée Indois:
 Et ne trauaille moins son esprit, & ses dois
 A quelquefois tirer un horrible Chimere
 Qu'à peindre les beautés de l'honneur de Cithere.

62 - [NDEL] Allusion possible aux sirènes, mi-hommes, mi-poissons. *Le Systema naturæ* de Carl von Linné (publié en 1758) comporte d'ailleurs une courte note au sujet des sirènes...

Tout ainsi l'Éternel, afin que les Humains
 En la diuersité des œuvres de ses mains
 Admirassent sa force: & qu'ils eussent des marques
 Pour pouuoir discerner de l'a mer porte-barques
 Les moites Citoyens: en formant l'Vniuers,
 Châque espee s'êla d'un cachet tout diuers.

Les uns come le Poulpe, & la Seche verfe-encre
 Ont le chef pres des piés. d'autres come le Cancre
 L'ont deffus l'estomac: & les autres n'ont pas
 (Tels sont l'Huitre, & le Lieure) aëles, tête, ni bras:
 Ains de leurs cors broüillés les parties confusës
 Sont d'ètrange façon l'une en l'autre diffusës,

A peine le marchand de Lisbonne, ou de Tyr.
 Peut vne seule nef de maint arbre bâtir.
 Mais l'Arabe pécheur bâtit tout vn nauire
 D'une seule Tortuë: & ménager, retire
 D'ele tant de proffis, que son couuerde fort
 Lui fert de nef sur l'eau, & d'hôtel sur le port.

Doi-ie metre en oubli l'énorme Senedette,
 Qui, crachant dans Tethis, vne autre Tethis jette:
 Et verfe tant de flôs sur les prochains bateaus,
 Qu'ils s'enfondrent soudain sous les baueufes eaus ?

Doi-ie oublier les Tons, qui contre ce grand Prince,
 Qui fit du Monde Eoe une seule Prouince,
 Se mirent en bataille: & d'un plus braue cœur
 Attaquerent son ôt ja tant de fois veincueur,
 Que ni les deffenceurs des Phænicës murailles,
 Ni Pore en vn combat, ni Daire en trois batailles.

Quand i'aperfoi fortir hors des flôs l'Epaular,
 Le Prifte, ou la Balene, ou le souffleur Gibar⁶³,
 Il s'êble que ie voi encor un coup errante
 L'ortygiene Dele: & qu'une âpre tourmente
 Renuerse l'Ocean, quand ses Monstres hagars
 Es regnes de Pluton font regner le dur Mars.

Le Nocher, qui durant sa dangereufe course
 Se laisse plus guider par le gain, que par l'Ourfê,
 En a veu quelquefois sur les Indiques bors
 Qui cachoient deux arpens sous leurs enormes cors.
 Il en a veu fouuent sur les ondes Auftrales
 Qui portaient sur leur dos deux grans roües égales,

63 - [NdÉ] Dans une édition de 1583, un commentaire indique, *une espee de Balene dit 'rondelet'*.

Dont les bras dégoutans sembloient les bras toilés
D'un moulin agité par les Auftres aélés.

Mais ce grand-Dieu qui tient la Nature en Nature,
Ne les fit seulement differens de figure,
Ains beaucoup plus de mœurs: afin que nos esprits
Fussent, non moins que l'œil d'étonnement épris:
Et qu'encor toute vois, & tout ffile, & tout âge
Loüangeasse l'Ouurier, en loüant son ourage.

L'un vit ez douces eaus, l'autre dans l'Ocean:
L'autre quittant la mer voiage chacun an
Dans la proche riuere, &, fuiuant ses fortunes,
A le commerce franc par tous les deux Neptunes,
Seigneur de deux Palais, dont l'un en habité
Durant l'Hiuer frilleus, l'autre durant l'Ëté.

Come les Citadins qu'une guerre ciuile,
A tenu longuement prifonniers dans leur vile,
L'heureuse paix venuë, & le siege leué,
Quittent le Fort pour fort d'un fort camp éprouué:
Et lassés du trauail, trois a trois, quatre a quatre,
Coronés de bouqués, s'en vont aus chams ébatre.
Tout ainsi le Saumon, le creint-foudre Coulac⁶⁴,
La Lamproye étoilée, & le vanté Creac,
Les tempêteuses mers au Printans abandonent:
Et dans les flôs courans mile plaifirs se donent.
La foison toutefois des més délicieus,
Des fleues cristalins le seiour gracieus,
Le dous-flérant tapis des émailles riuages,
Ne peuuent effacer de leurs tendres courages
L'amour de la patrie: ains ils veulent que l'eau
Des goulfes orageus leur serue de tombeau:
Semblables au François, qui durant son ieune âge,
Et du Tibre & du Po fraië le beau riuage:
Car bien que nuit & iour ses Espris soient flatés,
Du pipeur escadron des douces voluptés,
Il ne peut oublier le lieu de sa naissance:
Ains chèque heure du iour il tourne vers la France
Et son cœur, & son œil, se sachant qu'il ne voit,
La fumée à flôs gris voltiger sur son toit.

64 - [NÉ] Ou Alose. Poisson de mer de la famille des dupéidés, qui remonte frayer au printemps dans les rivières et dont la chair est très délicate. (*Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle* par Frédéric Godefroy)

L'un, Courfaïre cruel, vit des feuls brigandages,
 Qu'il fêt en haute mer. L'autre fuit les riuages
 Pour se nourrir d'écume : & l'autre pait sa chair
 Au milieu de Thetis de l'algue aime-rocher.
 Et l'autre s'abstenant des hafars du fourrage,
 Ne mange rien du tout, ains vit du feul breuuage.
 Car la mordante humeur du vageus Element
 Lui fert, fans autre més, de parfêt aliment.

L'un aime les Torrens, qui, murmurans, bondiffent
 De rocher en rocher, qui, courrouffés, rauiffent
 Et riuages & pons: & ne font arrêtés,
 Que par le frain ardent des bouïllonnans *Ætës*.
 L'autre préque touiour heberge dans la bouë
 Des étangs engourdis: &, morne, ne se iouë
 Dans le cristal des eaus, qui d'un cours éternel
 Se roulent par les chams vers le fein maternel:

Ainsi que la plupart des Princes de la terre,
 N'ont repos qu'en trauail, ni paix qu'en tans de guerre,
 Les autres au contrére aiment si chèrement
 Le sommeilleus repos, que le bruit seulement
 D'un Mars encor lointain de fraieur les acable,
 Et treuuent fans la paix tout bon-heur misérable.

Ô Citadins des flôts, quel partage borna
 Vôte flotant séjour? quel Monarque cerna
 Vôte Cité de murs? quele ordonnance humaine
 Vous deffend d'attanter sur le prochain domaine
 De vos freres nageurs ?come ores nous féfons,
 Aioutant chams à chams, & méfons à méfons,
 Mons à mons, mers à mers: & fil pouuoit fère,
 Au Monde vn autre Monde. Et vous, qui pour vous plére,
 Et pour plus seurement écorre vos petis
 Changés, sages Poiffons, quelquefois de Thetis:
 Quel Caldée fçauant⁶⁵, quel Deuin vous anonce:
 Le tans plus opportun? quel Heraut vous denonce
 Le iour qu'il faut partir? quele Guide conduit
 Par païs inconnus vos bandes iour & nuit?
 Qui se dit vôte chef? quele Aiguille, quele Ourse
 Mesure le chemin de vôte longue courfè?

Vraiment c'est celui-là qui vous forma d'un rien
 Sans moule, & sans patron: qui du mal, & du bien

65 - [NdÉ] Chaldéen ou mage.

A laissè quelque Idée en vos cerueaus ecrite,
Afin que l'home accort fuiant l'vn, l'autre imite.

L'adultere Sargon ne change seulement
De feme chaque iour sous l'ondeus Element:
Ains, come si le miel des voluptés des ondes
Ne pouuoient assouuir ses amours vagabondes,
Les Cheures il courtise, & sur les bors herbus
Veut goûter les plaisirs qu'ont leurs maris barbus.

Contrere au naturel de l'enfumé Canthare,
Qui du deuoir Nocier tant soit peu ne s'égaré:
Ainçois, fidele épous, passe ses chastes iours
Sans fère banqueroute aus premieres amours.
Mais la Muge n'a point en amitié d'égalé:
Car voiant que, captit on traîne au bord son mâle,
Forcenée de dueil, le fuit iufques au bord,
Prête d'accompagner son mari, vif & mort:
Tout ainsi que iadis les Thracienes Dames,
Viues, s'aloient ieter sous les funestes lames.
De leurs blêmes epous: loiales, ne pouuant,
Leurs maris étans mors, humer plus l'ær viuant.

Hé! qui pourroit assez admirer la sagesse
De ce béant Poisson, qui contemple sans cesse
Le bal des Astres dérs, ne trouuant sous les Cieux
Vn plus digne suiet pour exercer ses yeus?
Car come le Piuert pouffe sa langue morne
Hors du fondu poinçon de sa bouche de corne,
Afin que des formis. Qui lui courront dessus,
Il hume puis-apres les escadrons de ceus:
Bequeté par la faim, sous la bourbe il se couche,
Montrant un peu de chair qui rougit dans sa bouche:
Où maint poisson accourt mordilant cete peau,
Qui du premier abord semble être vermisseau:
Mais lors le Tapecon l'engorge aueques elle,
Armé touiour de ver, d'hameçon, de cordelle.

L'ozene ingenieus desirant arracher
De l'huitre au-bord baueus la delicate chair,
Nage tout belement, & sous les ondes boûche
D'vn caillou fêt en coing son entr'ouuette bouche:
Se creignant, que plutôt qu'il prene son repas,
L'huitre, fermant ses os, ne cizele ses bras:

Et que pensant iouir de la chose conquise,
 Peu-sage, il ne soit fét la prise de sa prise.

La Torpille, qui sçait qu'ele porte en son flanc
 Vn hiuer insensible, un pestifere sang,
 Vn inconnu pauot, vne haleine cruele,
 Qui roidit tous les cors qui s'auoisinent d'ele,
 Versé traitreusement sur les proches poissons
 Ie ne sçai quels venins, ie ne sçai quels glaçons:
 Dont l'étrange vertu s'épandant par les ondes,
 N'arrête seulement leurs troupes vagabondes,
 Ains même endort leurs sens: puis se paît de leurs cors,
 Dont les membres gelés sont, & mors, & non mors.

C'est elle, qui sentant dans sa gorge écorchée
 Du trompeur hameçon ja la pointe accrochée,
 Ne fét point tout ainsi que mains autres poissons,
 Qui se sentans blecés des crouchus hameçons,
 Se tourmentent en-vain, se branlent, se secoient,
 Et pensant échaper, de plus en plus s'enclouent
 Dans le fer apâté: ains, rufée, embrassant
 La ligne pêcheresse, ele va vomissant
 Dans les flôts un venin, dont la force subtile
 Court au long de ce fil, & du fil auant file
 Tout au long du bâton, & du bâton auant
 Rampe iuques au poin, qui soudain se treuuant
 Roide, glacé, perclus, sans vouloir laisser, laisse
 Son damageable outil, & sa proie traitresse.

Bref, il semble celui, qui tout contre son lit
 Pensé voir en dormant vn fantastique Esprit:
 Suant, tremblant, ronflant, à son aide il apele
 Sa feme & ses enfans: mais son fein, qui pantele,
 Etoufe sa parole. Il veut iouier des mains:
 Mais le fomne & la peur rendent tous ses cous vains.
 Il veut gaigner au pié: mais ses iambes esclaus
 Se sentent retenir de pesantes entraues.

Que si la Scolopendre auale le morceau
 Fourré d'un fer crouchu, aussi tôt deffous l'eau
 Auec tous ses boiaus dehors ele les tire.
 Puis, franche de danger, tout belement retire
 Ses gliffans intestins: & fét que dans son flanc
 Vn d'eus ne change point d'office, ni de rang.

Le Renard charitable, & la perſe Lamie
 Sans metre en tel danger leurs boyaus, & leur vie,
 Se ſçauent dépêtrer du ferré vermiſſeau.
 Car aiant engorgé le deceueur morceau,
 Sans en rien ſ'émouuoir plus auant ils l'aualent:
 Et puis tranchent les fils, qui fous les flôs deualent:
 Si que leur ennemi, au lieu d'un beau poiſſon,
 Ne tire qu'un courdeau dépourueu d'hameçon.

C'eſt ainſi que la Seche étant ja fur la porte
 Des priſons de Pluton, d'une ſageſſe acorte
 Le fraude de tribut: d'autant qu'aperceuant
 Qu'ele chet ja déjà dans le rét deceuant
 De l'attentif pécheur, & qu'un ſeul ſtratagéme
 La peut ſauuer des mains de la Parque plus blême:
 Dans l'onde ele vomit une noire liqueur.
 Nourrie tout exprés, pour de ſon fin vainqueur,
 Ebloüir les dérs yeus, & pour aueques gloire
 Par l'aide du flot noir éuiter l'onde Noire.
 Et come vn priſonnier, qui conuaincu cent fois
 Et par la vois publique, & par ſa propre vois
 D'un crime capital: & geiné par ſon vice,
 D'heure en heure n'atand que l'heure du ſuplice,
 Epie tous les coins de la triſte maiſon:
 Et cherche tous moiens de ſortir de priſon.
 Le Scare emprisoné dans ſa flotante naſſe,
 Parmi l'oſier courbé cherche quelque creuaſſe,
 Où il fourre ſa queuë, & d'ele il bat ſi fort
 Et l'un & l'autre oſier, que de priſon il fort.
 Que ſi ſon compagnon le voit en cête peine,
 Qu'il le prend par la queuë, & tant &, tant ſe peine,
 Qu'il le tire dehors: voire auant ſa priſon,
 S'il le voit acroché du mordant hameçon
 Il ſaute au poil retors, & ſa dent affilée
 Le trenche finement deſſous l'onde ſalée.

Vous cœurs, où le burin d'une ſainte Pitié
 Ne peut onques grauer vn ſeul trét d'amitié,
 Viſité cête Mer par mes chans accoiſée,
 Et vous y trouuerés maint Damon, maint Theſée.

Les dorés Sparailons⁶⁶ aiſſitôt que l'hiuer,

66 - [NdÉ] Poisson. (*Diplodus annularis*) espèce de la famille des sparidés pouvant atteindre jusqu'à 24 cm de long. Il est présent en Atlantique Est et en Méditerranée. *Wikipédia*

De glacons heriffé, recomence arriuer,
 Come en un peloton, preuions, s'amoncelent:
 Et, feuls mourans de froid, affembés se dégelent.

Ces poiffons blancs, qui sacrés à Venus,
 Sans son alme faueur naiffent des flôs chenus,
 Se voians exposés en proye à toute forte
 Des goulus animaus que l'Amphitrite porte,
 S'assemblans par milliers, entrelassans leurs cors
 De tant d'étrois replis, qu'ils se font affés fors
 Et pour se garentir des gueules des Corséres,
 Et pour frener le cours des plus vites galéres.

Ainsi qu'une Carraque acablée du fés,
 De sa propre grandeur, & de son propre lés
 Ne se tourne aussi tôt ore à gauche, ore à dextre
 Que fét le galion, ou la fregate adextre.
 Et come le cheual de membres trop chargé,
 Qui s'est au bord du Rhin en ieunesse hebergé,
 Ne manie iamés si bien par la campaign
 Que le Barbe leger, ou le Ienet d'Espaigne:
 La Balene n'a point un si pront mouuement
 Que les petis poiffons: ains choque lourdement
 Ore contre un rocher: ore, aueugle, se lance
 Dans des bruians détrois. Et sans la preuoiance
 Du fidele Poiffon, qui la guide à trauers.
 L'ecumeuse fureur de cent goulfes diuers
 Ele ne sentiroit dans le sein de Neptune
 Recroitre douze fois les cornes de la Lune.
 Poiffon tel que le fis, qui va guidant touiour
 Son pere ja priué de l'usufruit du iour,
 Fesant que le vieillard même en voie inconnuë,
 Bien qu'il soit priué d'yeus, ne soit priué de veuë.

Thetis mere des eaus, bien que tes moites bras
 Ceignent tout l'Vniuers, si, n'aperçoit-tu pas
 Dans tes regnes flotans une amitié qui passé
 L'amitié de la Pinne, & du Pinnophilace
 Tous deux n'ont qu'un Palais: tous deux n'ont qu'un repas,
 Qu'une vie, qu'un soin, qu'un plaisir, qu'un trépas.
 L'un fét logis à l'autre: & l'autre en recompence
 De l'hôtelage saint, fournit à sa dépance.
 Car la Pinne tenant ouuert son tét vanté,

Mains poiffons atirés par fon nacre argenté
 Se iettent là dedans: lors le Pinnophilace⁶⁷
 Connoiffant que la proye eft digne de leur chaffe,
 D'un piquant aiguillon lui fét fauoir qu'alors,
 Ele doit refermer de fon étui les bors.
 Ce que la Pinne fét: puis: bien aife, diuife
 Entre l'Epie, & foi, par lots égaus la prife.

Hé! quel ftile difert: O Nautil', ô Pompile,
 Pourroit affés vanter vôtre adreffé gentile?
 Vraiment fi de Iapha le traffiqueur lointain,
 Semble être combourgeois⁶⁸ du riche Lufitain.
 Si cent mille trefors nés fous un autre Pole
 Semblent naitre en nos chams, fi fâns aëles on vole
 Du Midi iufqu'au Nort par cent chemins diuers.
 Bref fi le large tour de ce riche Vniuers
 Semble être un champ commun fâns haye, & fâns limite,
 Où des plus rares fruits un chacun a l'élite,
 Nous deuons cét heur. Car ou foit que Tiphis,
 Soit que le fâng d'Æfon, foit que de Bel le fis,
 Charpenta le premier des maifons vagabondes,
 Pour domter la fureur & des vens & des ondes:
 Quel qu'il fut, il aprit de vous l'art de ramer,
 Et d'aler à pié fec fur les flôs de la mer.

Jci ie me tairai: mais le marin Hermite⁶⁹
 Me force d'alonger ce Chant par fon merite.
 Car le Seigneur qui veut fe couvrir de rempars,
 Contre l'Ire du Ciel, & la fureur de Mars:
 Achete chèrement du futur edifice
 Et la riche matiere, & le docte artifice.
 Mais lui fâns acheter pierre, fer, chaus, marrain⁷⁰,
 Le dos du manouurier, ni du maçon la main:
 Sans empronter maifon: fâns payer nul louage,
 Se loge feurement. Car s'il treuue au riuage
 Quelque commode têt, dont le feigneur natal
 Soit ja dépoßédé par le Decret fatal,

67 - [NdÉ] D'après le *Jardin de santé translate de latin en francoys* (1453) le pinnophilace serait « un long poisson du genre des conches ».

68 - [NdÉ] Ou concitoyen.

69 - [NdÉ] Ce qui suit semble viser le crustacé, le Bernard l'ermite.

70 - [NdÉ] ou « Bois de construction, bois de charpente, de plancher... » (*Dictionnaire du Moyen Français*)

Se muçant là dedans, il prend l'inuestiture
 Du domicile acquis par le droit de Nature,
 Qui veut qu'un bien sans métre apartiene à celui
 Qui l'ocupe premier. Dans ce nouuel étui,
 Ou plutôt dans ce bers il passe sa ieunesse:
 Puis croissant tout ensemble & d'âge, & de sagesse,
 Prend un plus grand logis, pour passer là dedans
 Dessus l'azur salé le reste de ses ans.

Clion, pourquoi fais-tu, longuement importune,
 Come vn dénombrement des hôtes de Neptune:
 Si tu veus en ses fets admirer le grand Roi
 Des dimats ondoians, Musé contente toi
 D'un des moindres poissons qui peut rendre notoire
 Du grand Roi de la mer & la force, & la gloire.

Que les vens forcenés r'assémbent tous en un:
 Que, fecours du flus, ou reflux de Neptun',
 Ils choquent vne nef: & que la force accorte
 De cent longs auirons leur face encore escorte
 La Remore fichant son débile museau
 Contre le moite bout du tempété vaisseau,
 L'arrête tout d'un coup au milieu d'une Flote,
 Qui fuit le vueil du vent, & le vueil du pilote.

Les rennes de la nef on lâche tant qu'on peut:
 Mais la nef pour cela charmée ne s'émeut:
 Non plus que si la dent de mainte ancre fichée
 Vint piés defous Thetis, la tenoit attachée.
 Non plus qu'un Chêne encor, qui des Vens irrités
 A mile & mile fois les efforts dépités,
 Ferme, n'ayant pas moins, pour souffrir cète guerre,
 De racines dessous, que de branches sur terre.

Di nous, Arrête-nef, di nous coment peus-tu,
 Sans secours t'opposer à la iointe vertu
 Et des vens, & des mers, & des cieus, & des gaches⁷¹?
 Di nous en quel endroit, ô Remore, tu caches
 L'ancre qui tout d'un coup bride les mouuemens
 D'un vaisseau combatu de tous les Elemens?
 D'où tu prens cét engin: d'où tu prens cète force,
 Qui trompe tout engin; qui toute force force?

J'auois ancré deia ma Nef dedans le port,
 Et déia ie tenoi l'un pié dessus le bord,

71 - [NdÉ] Avirons ? (*Dictionnaire du Moyen Français*)

Quand, voici le dauphin qui tout contre la riuë,
Pour taxer mon oblie plein de dépit, arriuë,

Tai-toi camus Nageur, tai-toi sacré Poiffon:

Car ie vouë à ton los la fin de ma chanfon,

Roi des puples viuans és Prouinces écaillées,

Inuincible domteur des bandes ecaillées,

Qui viuant vis touiours: Car iamés dans tes os

Ne coule le sommeil, vrai portrét d'Atropos:

Aime-naus, aime-humains, aime-vers, aime-lire.

Qui montes & décens plus roide qu'une vire

Par le Monde fâlé: qui cheris tant les mers,

Qu'en la fleur de tes ans, perdant l'eau, tu te pers.

Tu fus vite poiffon, tu fus l'heureus nauire,

Qui mit iadis à bord l'Amideane lyre.

Arion fou de l'or, & contant de l'honneur,

Acquis au bord Latin par son pouce foneur:

Pour humer derechef le docte ær de la Grece,

S'embarque en vne nef auaremmt traitresse,

Ja la riuë s'enfuit: le Tarentin rempart

Se dérobe à sès yeus: déia de toute part

Il ne voit qu'Onde & Ciel: & fur la plaine humide.

Le Pilote n'a rien que le Quadran pour guide.

A ce coup les Nochers (qui font le plu souuent

Plus traitres que la Mer, plus mutins que le Vent)

Lui prenent le manteau, le pourpoint lui dépoüillent:

Pour treuuer son trefor haut & bas refoüillent:

Et quand ils l'ont treuüé, sur le bord du Vaiffeau.

Vont tiraffins son cors pour le ieter dans l'eau

Fis (dit-il en pleurant) du flo-flotant Nerèe,

Qui des eaus & dès ærs domtés la force irée:

Qui or le moite Monde, or le séc habités:

Qui les deux gonds du Ciel, vagabons, frequentés:

Ma suppliantte bouche à môs, rompus ie n'ouure,

Afin que ce peu d'or qu'on m'à pris ie recouure:

Car mon plus beau trefor ne git qu'en mes chanfons:

Et du Dieu porte-lut les sacrés nourriffons,

Cheriffant seulement les Vierges de Permesse,

Foulent d'un pié veincueur toute humaine richesse.

Je vous pri seulement que vous ne ietés pas

Sur un mignon⁷² des Dieus vos homicides bras:

72 - [NdÉ] Ami ou favori. (*Dictionnaire du Moyen Français*)

Ainsi du Far Messin les Nimphes chanteresses
 Bouchènt en vos faueurs leurs bouches charmeresses:
 Et le Cor de Triton apaise le courroux
 De Neptun iustement irrité contre vous.

Que si, las! ie ne puis impetrer⁷³ tele grace,
 (Come déia mon œil le lit sur vôtre face:)
 Permetés pour le moins que mes funebres dois
 Marient leurs fredons à ma derniere vois:
 Afin que le saint Kœur des Deités marines
 Admirant la douceur de mès chançons diuines,
 Trainne mon cors à bord: & l'arroufant de pleurs
 Cache ses membres frois sous un monceau de fleurs.

Pouffé donc Arion (dit la Troupe felonne
 Des criars Mariniers) pouffé donc. & nous done
 Ensemble or, & plaisir. Lors, batant doucement
 Les nerfs enchante-cœurs de son dous instrument,
 Il charme l'Ocean d'une tele harmonie,
 Que le Congre sans peur vit en la compaignie
 Du Myre aus croches dens: que le Muge, & le Loup
 Leur haine hereditaire oublie pour ce coup:
 Et la Langouste encor sur le dos d'Amphitrite
 Du Poulpe aus piés larrons les aproches n'éuite.

Or parmi l'escadron de cent & cent poiffons,
 Qui sautellent au son des morteles chançons,
 Vn Dauphin mieus que tous ses mouuemens acorde,
 Aus charmeurs mouuemens de la tremblante corde:
 Pour cotoier la nef fend doucement les flos,
 Et préque le semond de monter sur son dos.
 Le Chantre par deux fois vers les ondes on pouffé:
 Il recule deux fois: trois fois on le repouffé:
 Et trois fois il recule. Enfin se connoissant
 Foible pour soutenir vn effort si puissant,
 Il gaigne du Dauphin la ba-branlante échine:
 Dauphin, qui traufferant l'azur de la marine,
 Semble, à le voir de loin, plus voler que nager
 Tant sa charge le rend acortement leger.

Il creint le moindre écueil, il creint la moindre vague
 Pour son fais, non pour soi: & d'une course vague
 Biaissant cete mer, cherche vn port assuré

73 - [NdÉ] «Solliciter, essayer d'obtenir qqc. de l'autorité compétente» (*Dictionnaire du Moyen Français*)

Pour tirer son Phœbus hors du flot azuré.

Tandis le Cheuaucheur à sa chère monture
 En passages nouveaux va payant la voiture.
 Ô Jupiter (dit-il) qui pour l'home abimer,
 Iadis de mille mers fis vne seule mer:
 Préseruant toutefois du general naufrage
 Vne sainte maison, afin qu'âge apres âge
 Ton nom fut chanté d'ele: hélas! jete ton œil
 Sur celui, qui ja tient dans le flotant cercueil
 La moitié de son cors: que mon cheual sans bride,
 Et ma nef sans timon t'ayent ore pour guide:
 Si que veincueur des flôts, & des venteus abois
 L'imprime en-fin mes piès sur le sable Gregeois:
 Et d'un vœu solennel ie consacre à ta gloire
 Mon cœur, ma vois, ma main, & ce beau lut d'ivoire.

La mer à cete vois sa rage furçoya:
 Le Ciel, noirci deuant, tout son front balaya:
 Et les Vens attantifs à si douces merueilles
 Changerent tout soudain leurs bouches en oreilles.
 Le Dauphin, décourant le bord tant souhété,
 Se tourmente à part-soi de s'être tant hâté:
 Et pour plus longuement humer cete harmonie
 Voudroit cent fois plus loin sçauoir sa Laconie.
 Toutefois préférant l'inefféré salut
 D'un si rare soneur au dous son de son lut,
 Il le conduit à terre: & tant le fauorisé,
 Qu'il recouure la vie où là vie il a prisé,
 Muse, mon soin plus dous, fortons avec Ionas
 Du flanc de la Balene; & pour ne floter pas
 Touiour au gré du vent, de l'onde, & de l'orage,
 Sus, sus mon saint Amour, sus gagnons le riuage.

Ce pendant qu'attantif ie chante les Poissons:
 Que ie fouïlle, courbé, les secretes maisons
 Des bourgeois de Thetis: voi, voi come la gloire
 Des oïseaus loin-volans vole de ma memoire:
 Leur cours fuiart me fuit: & mes vers sans pitié
 Retranchent de ce lour la plus bele moitié.

Mais courage oïselets: vos ombres vagabondes,
 Qui semblent voleter sur la fasce des ondes,
 Par leurs tours & retours me contreignent de voir,

Et quele est vôtre adresse, & quel est mon deuoir.

Je vous pri seulement (& ce pour recompence
Des trauaus que i'a pris à vous conduire en France)
Qu'il vous plaïse éueiller par vos accens diuers
Ceus qui s'endormiront otant lire ces vers:
Car n'ayant peu former les veillantes paupieres
Parmi le Camp muet des bandes-marinieres:
Pourrait-il bien dormir parmi cent mile oifeaus,
Qui font ja retentir l'ær, la terre, & les eaus?

Le celeste Phœnix commença son ouurage
Par le Phœnix terrestre, ornant d'un tel plumage
Ses membres reuiuans que l'annuël Flambeau
De Cairan iuqu'en Fez ne voit rien de plus beau.

Il fit briller sès yeus: il lui planta pour crête
Vn Astre flamboiant au fomet de sa tête:
Il couurit son col d'or, d'écarlate son dos,
Et sa queuë d'azur: puis voulut qu'Atropos
Lui seruit de Venus: & qu'une mort feconde
Rendit son âge égal au long âge du Monde.

Car aiant veu gliffër deffus vn Ciel diuers
Et mile chaus ætés, & mile frois hiuers,
Des siecles abattu, il lui prend une enuie
De laiffër en dépos à la flame sa vie:
De mourir pour renaître: & d'entrer au tombeau
Pour apres en fortir cent mile fois plus beau.

Lors perché sur les bras d'une palme il entaffë
Le baume sur le nard, & le nard sur la caffè:
Et sur le point du iour de leurs branches bâtit
Son vrne, son berceau, son sepulchre: son nid.

Cependant qu'il attend qu'une flammèche éprise
A l'odorant bûcher, sès os sacrés reduisë
En genitale poudre, & que ces bois ardans
Finiffent non sa vie, ains sès caduques ans:
L'Echanfon Phrygien d'une prodigue aiguiere
Ne verfé sus les chams riuiere apres riuiere:
Les froidureus Trions ne couurent de verglas
Les bois Phœniciens: l'Autan ne daigne pas
Passer le bord Libique: & l'Anire Hyperborée
Retient dans sès prisons captif le froid Borée.

Car toute sa Nature aiant peur que l'Oifeau,

Qui n'a point de pareille perde en son berceau,
Soigneuse, tient la main, soit à ses Acouchailles,
Soit à son Naitre heureux, soit à ses Funerailles.

Meme le dér Soleil sur son lit dous-flairant
Iete vn de ses cheueus, qui tout soudain s'épand
Aus rameaus de Sabée: & peu à peu consume
De l'immortel Oiseau & la chair, & la plume.

Préque en même moment de ce cendreus monceau
Nait un Ver, puis un Oeuf & puis un autre Oiseau,
Ainçois le meme oiseau, qui né de sa semence
Deux cens lustres nouueaus trépassant recomence.
Au milieu du brasier sa bele ame reprend:
Infini par sa fin dans la tombe se rend:
De soi-même se fét par vne mort prospere,
Norrice, Nourriffon, Hoir, Fis & Pere, & Mere:
Nous montrant qu'il nous faut & de cors, & d'esprit
Mourir tous en Adam, pour puis renaitre en Christ.

L'vniue Oiseau ramant par des sentes nouueles,
Se voit bien tôt cerné d'une infinité d'Æles,
Diuerfes en grandeur, couleur & mouuement,
Æles que l'Eternel engendre en un moment.

La flairante Arondele à toutes mains bricole,
Tournoie, vireuolte: & plus roide s'en vole
Que la fleche d'un Turc qui par son décocher
Fét la corde au tetin, & l'arc au fer toucher.
Ia volant, ele chante, & chantant, ele pense
D'emploier en lieu seur plus d'art, que de dèpence,
A bâtir vn Palai; pour ses pouffins futurs,
Dont les meilleurs Ouuriers soient come Imitateurs.
Ele charge déia son bec de pailles freles,
Et ses ongles de terre, & d'eau ses noires æles,
Ele en fét du mortier: & iete promptement
D'vn logis demi-rond l'asseuré fondement.

La gentile Aloüete avec son tire-lire
Tire l'ire aus fachés: & d'vne tire tire
Vers le Pole brillant: puis d'un plumage las,
Changeant vn peu de son se laissé choir en bas.
Le peint Chardoneret, le Pinçon, la Linote
Ia donent aus fraiz vens leur plus mignarde note.

Mais tout cela n'est rien au pris de tant d'accors,

Que Philomele⁷⁴ entone en vn si petit cors,
 Surmontant en douceur l'harmonie plus douce,
 Qui naiffé du gosier, de l'archet, ou du pouce.

Ô Dieu ! combien de fois sous les fueilleus rameaus
 Et des chênes ombreus, & des ombreus ormeaus,
 J'ai tâché marier mes chanfons immorteles
 Aus plus mignars refrains de leurs chanfons plus beles.

Il me semble qu'encor i'oy dans vn verd buiffon,
 D'vn sçauant Rossignol la tremblante Chanfon:
 Qui tenant or la taille, ores la haute-contre,
 Or le mignard deffus, ore la basse-contre,
 Or toutes quatre ensemble, apele par le bois
 Au combat des neuf Sœurs les mieus difantes vois.

A trente pas de là, sous les fueilles d'vn charme
 Vn autre Rossignol redit le même carme:
 Puis, volant auec lui pour l'honneur étriuier,
 Chante quelque motet pourpensé tout t'hiuer.

Le premier lui replique, & d'un diuin ramage
 Aioûte à son dous chant passage sur passage,
 Fredon deffus fredon: & leurs gosiers plaintifs
 Dépendent toute l'Aube en vers alternatifs.

Mais souuent le vaincu porte si grand enuie
 A l'honneur du vainqueur, qu'il pert & vois, & vie
 Tout en même moment: & le ioyeus vainqueur
 Est des autres prisé come Mètre du Kœur,

Sur la pointe du iour d'un chant plein de delices,
 Il enseigne la game à cent gentils nouices:
 Et puis les connoissant dignes d'un plus haut son,
 Il leur baille, sçauant, quelque obscure leçon,
 Que versét par versét, studieus, ils recitent,
 Et la bouche Métresse exactement imitent.

Le Colchide Phaifan, le second Etourneau,
 La chaste Tourtourele, & le lascif Moineau,
 Le Tourt beque-raisin, la Pie babillarde,
 La friande Perdris, la Palombe grisarde,
 Le petit Benarric, més dignes de grans Rois,
 Et le verd Papegay, singe de nôtre vois,
 Font la cour au Phoenix, son diuin chant admirent,
 Et dans l'or & l'azur de ses plumes se mirent.

Le rauissant Ecoufle à qui la queue sert

74 [NdÉ] Variété de rossignol?

De gouvernail fidele: & le Faucon expert
 A battre la Perdrix, peu soigneux de leurs proyes
 Suiuent l'vnique Oiseau par les celestes voyes,
 Auec le Tiercelet, le Lania, le Vautour,
 Le Sacre, & l'Eperuier, qui de maint souple tour
 Careffent le Phœnix: & voguant pres des nuës,
 Voient en peu de tans cent Marches inconnuës.

A l'isnel Escadron de ces Volleurs volans,
 Se joint l'Indois, Griffon aus yeus étincelans,
 A la bouche aquiline, aus æles blanchiffantes,
 Au sein rouge, au dos noir, aus griffes rauiffantes,
 Dont il va guerroyant & par mons, & par vaus
 Les Lions, les Sangliers, les Ours, & les Cheuaus:
 Dont il fouille souuent la feconde poitrine
 De nôtre Bisfaïeule: & là dedans butine
 Maint riche lingot d'or, pour après en plancher,
 Son nid haut élevé s'un vn apre rocher:
 Dont il deffend, hardi, contre plusieurs armées
 Les mines par sa griffe vne fois entamées,
 Se dépitant qu'à tort les conuoiteus humains
 Ietent sur ses tresors leurs larroneffes mains.

Ô Griffon! Puiffes-tu si vaillamment combatre
 Pour ce mortel venin, que nôtre ame idolatre:
 Puiffent aueque toi les Dardoises formis
 Si bien veiller pour l'or en leur garde commis,
 Qu'on perde deformés toute esperance d'être
 Mètre de ce metal, qui métrifié son mètre:
 Execrable poison, pour qui nous penétrons
 L'Antre obscur de Pluton: pour qui nous éuantrons
 Nôtre Mere-Nourrice: & viuans dans les mines,
 Des Clapiers mal-cindrés attendons les ruines:
 Et non contans des biens, qu'ele produit dehors,
 D'un sacrilege fer dechirons tout son cors.
 Pour qui nous recherchons outre la Tapobrane⁷⁵
 A trauers mille mers une autre Tramontane:
 Et dépitant la rage, & des vens, & des eaus,
 Décourons chèque iour des Mondes tous nouueaus.
 Pour qui las! si souuent le frere vent son frere,
 Le pere vent son fis, & le fis vent son pere,
 L'ami vent son ami, l'épouse vent l'épous,

75 - [NdÉ] Possiblement le nom ancien de l'île de Ceylan.

L'épous reuent l'époufê. Hé! que ne vendrions nous
 Pour fournir aus fôuhais d'vne auarice extreme,
 Puis que pour vn peu d'or nous nous vendons nous-même?

Pres d'eus ie voi ramer le Corbeau affamé,
 La Corneille aus lons ans, le Cocu diffamé
 Pour fuppofer fês œufs dans la couche étrangere,
 Et les fêre couuer à leur mere non-mere:
 Le Hibou citoien des ruineus Palais,
 Et la Cheuèche⁷⁶ encor, qui des troupeaus ælés
 Est la haine commune, & la triste Hulote:
 Et le fôt Chat-huant. Mais qu'ele est cête flote
 Qui cingle à côté gauche? Et quels font ces oifeaus,
 Qui pour gagner le haut, quittent jongs & rofeaus?
 C'est le gourmand Heron, le Plongeon, la Sarcele,
 La Cane au large bec, qui fifle de fon æle,
 Le Pleuuiier, le Canfar, le Magot Ecoffois,
 Le Cigne, qui mourant rend plus douce fâ vois,
 Et celui, qui bâtit enuiron le Solstice
 Ioignant les flôs marins vn fi ferme edifice,
 Que l'home, qui se dit Singe de l'Immortel,
 Ne peut ni démolir, ni bâtir fon hôtel.
 Tandis qu'il fêt au nid fâ tranquile demeure,
 La Sicilide mer touiour calme demeure.
 Car Æeole, craignant de noier fês pouffins.
 Ne trouble, cafanier, nul des goulfes voifins.
 Le foldat defireus de naualles batailles
 Marque en fon Calendriet fês calmes accouchcailles.
 Et le riche marchand commence de ramer
 Soudain que l'Alcyon se niche dans la mer.

Le Lange ce-pendant razant l'ondeufe plaine
 Cherche de Bras en Bras quelque lourde Balene:
 Afin que par fon vol fuptilement trompeur,
 Entré dedans fâ bouche, il lui ronge le cœur.

Déjà tardant Cucuye ez Espagnes nouueles
 Porte deux Feus au front, & deux Feus fous les æles.
 L'éguille du brodeur aus raiz de ces Flambeaus
 Souuent d'vn lit royal charmarre les rideaus.
 Aus raiz de fês brandons durant la nuit plus noire
 L'ingenieus tournier polit en rond l'yuoire.

A fês raiz l'ufurier raconte fon trefor,

76 - [NdÉ] Ou chouette ?

A ses raiz l'écriuain conduit sa plume d'or.

Tourne tourne le front vers les Isles Moluques,
Et soudain tu verras les merueilleus Mamuques
Merueilleus, si iamés l'onde, la terre, l'ær
Voit rien de merueilleus nager, courir, voler:
On ne connaît leur nid: on ne connoit leur pere:
Ils vivent sans manger: le Ciel est leur repaire:
Ils volent sans voler: & toutefois leur cours
N'a fin que par la fin de leurs inconnus iours.

La Cigoigne, œuilladant sa chere Thesalie,
Auec le Pelican, ioyeuse, se ralie:
Oiseaus dignes de los, desquels, Ô Dieu, tu fis
L'un fidele parent, l'autre fidele fis.
Tu fis, qu'auec le tans, celui-là recompence
Ceus, dont il a receu nourriture & naissance:
Ne couuant seulement sous son cors chaleureus
De ses parens vieillars les membres froidureus:
Ne portant seulement sur ses plumes isneles
Par le vuide de l'ær son pere priué d'aes:
Ains derrobant encor à son ventre affamé
(Enfans notés ceci) l'aliment plus aimé,
Pour paitre dans le nid ses parens, à qui l'âge,
Debile, ne permet d'aler plus au fourrage.
Tu fis que cetui-ci blece son propre flanc
Pour sa posterité: qu'il prodigue son sang,
Pour lui redoner force: & qu'il lui prend enuie
De fère à ses enfans vn transport de sa vie.
Car si tôt qu'il les voit meurtris par le Serpent
Il brèche sa poitrine, & sur eus il répand
Tant de vitale humeur, que réchaufés par ele,
Ils tirent de sa mort une vie nouuele.
Figure de ton Christ, qui s'est captif rendu
Pour affranchir les Serfs, qui sur l'Abre étandu,
Innocent, a versé le sang par ses blessures
Pour guerir du Serpent les Lethales morfures:
Et qui s'est volontiers d'immortel fêt mortel.
Afin qu'Adam feut fêt de mortel immortel.
Pere de l'Vniuers, c'est ainsi qu'ez poitrines
Des peres plus brutaus saintement tu burines
Ce vif fouci, qui fêt qu'ils ne redoutent pas

Moins la mort de leur fis, que leur propre trépas:
Afin que châque Espece immortele demeure,
Bien que l'indiuidu l'un apres l'autre meure,

C'est ainsi qu'un Lion combat non pour l'honneur,
Ains pour ses chers faons, que le cruel veneur
Lui enleue du giste. Il choque, il blece, il tue.
Le brigand escadron. Fremissant il se rue
Où la presse est plus grande: il méprise les dars,
Les glaiues, les leuiers: & bien qu'en mille pars
Il soit lardé de trés, il veut en tele guerre
Plutôt quitter le iour, qu'un seul pouce de terre:
L'ire est son cataplasme, & ja déjà mourant
Pour son cruel trépas ne va tant soupirant,
Que pour les fers conçeus de sa race assiegée.

C'est ainsi qu'entre nous la mâtine enragée
Combat pour ses petis, & d'horribles abois,
Herissée, remplit les orées des bois.
Ainsi le Chien marin souffre dans la marine
Cent fois pour ces petis les trauaus de Lucine:
Car les voiant suiuis par le pêcheur ruzé,
Viuant, il les retire en son ventre creuzé:
D'où, passé le danger, ils sortent à la file,
Ainsi que des cachots d'un tenebreus asyle:
Et à leur pere humain cent naissances déuant,
Reuoguent sur la mer aussi sains que deuant.
Ainsi la Poule fét rondache de son, æle
Pour sauuer les poulets qui sont en sa tutele.
Et la Passé deffend de son bec courrouffé
Ses moineaus assaillis dans le mur creuaffé.

Si ie ne suis trompé i'enten crier la Grue,
Qui, ja déjà voudroit écrire dans la nue
Le fourchu caractere: & montrer aus soldars
Par son beau reglement le beau métier de Mars.
Car lors que les troupeaus des Gruës abandonent
Le froideureus Strimon, & qu'en Automne ils donent
Treues aus Nains du Nort, pour s'en aler truer
Sous, le Lybique Autan vn plus clement hiuer,
Vn Capitaine vole au front de chaque Troupe,
Qui les Cieus aisément de sa pointe entrecoupe:
Vn couple de Sergeans de long tans aguerris,

Les tenant en bataille, auacent de leurs cris
 Leur trop lente démarche: & puis quand dans leurs veines
 Gliffé plus dous que mielle Somne charme-peines,
 L'un se met en garde, & fét soigneusement,
 Et mainte & mainte ronde autour du camp dormant,
 Tenant en l'un des piés, que le someil ja presse
 Vn caillou, qui tombant accusé sa pareffé.
 Autant en fét vn autre, vn autre apres la fuit,
 Départant iustement les heures de la nuit.
 Le Paon voilé, magnifiquement braue,
 Piafard, arrogant, d'une démarche graue:
 Fét parade, en roüant, des clers rés de ses yeus.

A son flanc i'aperçoi le Coq audacieus
 Seur Réueille-matin, veritable Astrologue,
 Horloge du paisant, frayeur du Lion rogue,
 Fidele Annonce-iour, Roi du puple crété,
 Qui se leue & se couche aueques la clareté,
 Qui dore l'Uniuers. I'aperçoi dans la plaine
 L'oïseau digere-fer, qui vainement se peine
 De se guinder en haut, pour, gaillard, se mêler
 Parmi tant d'escadrons qui voltigent en l'ær.

Mon Liure, heurus témoin de mes heureuses veilles,
 Ne rougi de porter les mouches, les abeilles,
 Les Papillons cornus, & cent mile autres vers:
 Peins sur ton blanc papier du crayon de mes Vers:
 Puis qu'ils font de la main de cét Ouurier, qui sage,
 N'obscureit son renom par vn obscur Oourage:
 Et qu'encor chaque iour en eus il nous fét voir
 Plus d'effets merueilleus de son diuin pouuoir,
 Qu'ez membrus Elefans, qu'ez enormes Balénes,
 Et mile autres poiffons, qui flôtantes plaines
 Tempétent sans tempête: & pour nous abîmer,
 Vomissent, en ronflant, vne mer dans la mer,

Que si le Siecle antique vn Calicrate admire
 Pour auoir charpenté de ses mains vn nauire,
 D'un artifice tel, qu'un petit moucheron
 Le couuroit haut & bas de son double æleron:
 Combien que de ses mains l'industrius Oourage
 Par lui n'eut peu iamés être mis en vsage.
 Admirons come il faut, admirons ce grand Dieu,

Dont le sacré pouuoir loge en si petit lieu
 Vn si roide aiguillon, vne vois si bruiante,
 Vn cœur si genereus, vne ame si prudente!

Hé! qui pourrait trouuer règlement sous le Ciel,
 Plus beau que celui-là de nos Mouches à miel?
 Non, non: le der Phœbus qui tout autour du Monde
 Fét d'vn cours Eternel châque iour vne Ronde,
 Cà-bas ne voit Cite dont les lois ou les mœurs,
 Aprochent tant soit peu de l'équité des leurs,
 Non cele, qui fuiant la rage d'vn Atile,
 Fit vn Monde nouveau des cachots d'vn Afyle.

En leurs réglés Estâs ie pren si grand plaisir,
 Que si i'osoï lâcher la bride à mon desir,
 Aïse, ie quitteroit le droit fil de malice,
 Pour m'ébatre à vanter leur diuine police.

Mais si pas vn de ceus, dont les hardis pinceaus
 Imitent du grand Dieu les Ourages plus beaux,
 N'ose acheuer la Carte, où le docte artifice
 D'vn Apelle ébaucha la Princeſſe d'Eryce:
 Oferoi-ie à ce coup sur Hymete monter?
 Des Abeilles l'honneur oferai-ie chanter?
 Que des Chantres Latins le touiour-chanté prince
 A ja deux fois chanté sur les riues du Mince?

Je ne tairai pourtant ce fecond vermisseau,
 Qui d'Oifeau se fét Teigne, & puis de Teigne Oifeau:
 Qui nait ici deux fois, qui voit deux fois la riue
 Du mortel Acheron: laiffant viue & non viue
 Sa posthume semence: & qui le tendre crin
 Du blanchâtre meurtrier transforme en ce beau lin,
 Ce reluisant estain, cête laine subtile,
 Que pour nous non pour foi, curieuse ele file.
 Precieuse toïson, qui n'ornoit d'autrefois,
 Que les membres sacrés des venerables Rois:
 Mais le prodigue orgueil des homes de nôtre âge,
 Profane telement son magnifique vfage,
 Que le moindre Clergaut, le moindre Factoureau,
 En fét si peu de cas que d'vn grossier bureau,
 Si son fil n'ét couuert d'vn de ces metaus rares,
 Qui d'vn feu non-mourant brûlent les cœurs auares.

Aigle, ne cuide pas qu'vn superbe mépris

M'ait gardé de coucher ton nom dans mes Ecris.
 Je sçai bien que tu tiens tel rang parmi la Troupe,
 Qui de l'aër orageus les plaines entrecroupe.
 Que le Basilic, ou le Dragon fumeus
 Entre les escadrons des Serpens venimeus:
 Que le Lion parmi les bêtes forestieres,
 Et le camus Dauphin parmi les marinieres.
 Je sçai quel est ton vol: ie sçai bien que tes yeus,
 Fermes, peuuent souffrir le plus beau Feu des Cieus.
 Mais come le Phœnix luit sur mon Frontispice,
 Tu doreras la fin de mon riche Edifice.

Sur le bord Thracien de ces-barbares flôs.
 Qui furent heritiers, & du nom, & des os
 De la Sœu, Phrixiane, & non loin de la Place,
 Oû, de l'auegle Eron la damageable audace
 Alluma, pour guider son nu Leandre à bord,
 Au lieu du feu d'Amour la torche de la mort,
 Se tenoit vne Vierge aussi riche, aussi bele,
 Aussi noble qu'Eron: mais bien plus chaste qu'ele:
 Car son cœur acéré tous les très reboûchoit,
 Que l'Archer Paphien contre lui decouchoit.

Vn iour qu'ele suiuoit par les forés épeffes,
 Et par les mons pierreus les Troupes chaffereffes.
 Sur le venteus sommet d'un buiffoneus rocher,
 Dont sans vn pâle effroi l'on ne peut aprocher,
 Elle rencontre vn nid de deux Aigles iumeles,
 Qui, tendres, épreuuoient de leurs yeus les pruneles
 Contre l'Astre du iour: qui de maint tuyau mol
 Herissoient leur échin, & leur bras, & leur col:
 Et d'un gosier ouuert attendaient la curée
 De quelque gras pigeon pris à la picorée.

De ces deux oïselets le plus bel elle prend:
 Le met dedans le sein: du mont âpre descend:
 Puis tremblant de fraieur fuit d'une iambe & aélée:
 Tout ainsi que le Loup, qui a rai d'emblée
 L'honneur d'un gras troupeau, à chef baiffé s'enfuit,
 Et regarde en fuisant si le Dogue le fuit.
 L'Aigle est avec le tans si dextrement instruite,
 Qu'au premier son puceau bien souuent elle quite
 La proye préque prise: & soudain se ietant

Sur le poin bien-aimé, va fâ Dame flatant.
 La Vierge d'autre part d'une main fretillarde⁷⁷,
 Et d'un flateur accent l'oiseau mignard mignarde:
 Et, folâtre, le tient beaucoup plus précieux
 Que fâ perruque d'or, que son teint, que ses yeus:
 Mais come la rigueur du Destin, qui nous presse,
 Ait doué cent ennuis aupres d'une lieffé,
 La Fieure, pour causer d'un seul torment deux mors,
 De cete bele Vierge affafine le cors:
 Lui rault l'embonpoint: &, palliffante, efface
 Les Rofes, & les Lis, qui décoroient fâ face.

Adonq vn même accès, vn même tremblement,
 Vne même langueur trauaille également
 Et la Vierge, & l'oiseau si qu'à les voir il semble
 Que la Parque ait filé leurs deux vies ensemble.

L'oiseau forçant son mal abandone souuent
 La friffonante couche: &, souple, pourfuiuant
 Le plus friand gibier, à fâ Dame mi-morte
 Des Cailles, des Perdris, & des Griues aporte:
 Payant en alimens les alimens qu'il prit
 De la pucele main, ains que, brusque, il aprit
 De noüer par le Ciel, de piller les campagnes,
 Et dépeupler d'oiseaus les plus hautes montaignes.

La Fieure ayant succé de ses veines le sang,
 De ses os la moüele, & l'esprit de son flanc,
 Inuestit de son cors la Parque, qui cruele
 Déjà l'Aigle amoureux à trois briefs iours apele.

Jale Lieure poureus fêt cent tours & retours
 Sans peur aupres de Sefte: & déjà de ses Tours
 Le vite Tiercelet⁷⁸, & le Faucon aproche,
 Sans de l'Aigle connu redouter l'ongle croche.
 Car il couue touiour de fâ Dame le lit:
 Il deuient cafanier: & viuant il ne vit:
 Las! coment viuroit-il, voiant si tôt raueie
 Par la blême Atropos la vie de fâ vie?

Or sur le cors cheri des aëles il ba-bat:
 Or il baïfé fâ face: or il se couche à plat
 Contre son col d'yuoire: & d'un triste ramage

77 - [NdÉ] «S'agiter par petits mouvements rapides» (*Dictionnaire du Moyen Français*)

78 - [NdÉ] Mâle de certains oiseaux de proie (plus petit d'un tiers environ que la femelle).

Encor plus des parens atrifte le courage.

Trois fois le blond Soleil par sès cours iournaliers,
 Du Thebain chaffe-monstre a passé les piliers,
 Depuis que la pucele a veu la pale riue,
 Ou come au dernier port l'home mortel arriue,
 Sans que iamés l'Oiseau dans sès larmes noyé
 Ait vn seul aliment à son ventre enuoyé,
 Ou fermé l'œil pleureus: tant il a grand enuie
 D'éteindre vitement la tristesse, & sa vie.

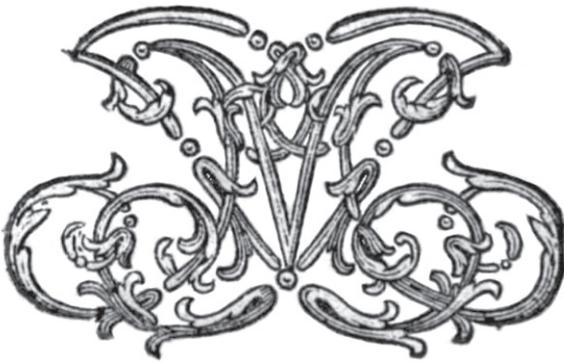
Mais quoi? s'aperceuant que l'un & l'autre effort
 Et trop lent pour causer vne affés pronte mort:
 Forcené tout ensemble, & de tristesse, & d'ire,
 D'vn bec dénaturé sa poitrine il déchire:
 Il osé sès poumons coup dessus coup ferir,
 Faché que tant de mors ne le facent mourir.

Mais voici ce-pendant deuant l'ardente porte
 Du desaftré manoir, vne Troupe qui porte
 Le drap noir sur le dos, le cierge dans la main,
 La larme sur la face, & le dueil dans le sein:
 Qui chargeant à la fin la dépouille sacrée
 De l'esprit ja bourgeois de la Prouince astré:
 Et fendant l'ær de cris, deuote, la conduit
 Au funebre bûcher. L'aigle de loin la fuit,
 Et tirassant par l'ær sès sanglantes entrailles
 Honore d'vn conuoi deux tristes funerailles.

Le funebre Vulcan n'a si tôt entamé
 A flôs s'entrefuiuans le cors de L'aigle aimé,
 Qu'ele iete le sien, qui tout en sang distile,
 Plus vitement qu'un trét sur la brûlante pile:
 Et bien qu'il soit cent-fois & cent-fois repouffé
 Par le sacré bâton du Prêtre courroucé:
 Il cherche toutefois la plus épessé flame:
 Et chantant doucement vn Obsequé à sa Dame,
 Il se brûle soi-même: & mêle heureusement
 Ses os avec les os aimés si chèrement.

Ô couple bien-heureus! sur vôtre obscure Tombe
 Touiour touiour le miel, touiour la manne tombe,
 Touiour touiour vos os soient de myrte couuers:
 Et touiour puiffiés-vous viure dedans mes vers.

FIN



SIXIEME
IOVR
DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.



[N^{de}] Image curieuse. L'artiste semble avoir voulu illustrer
simultanément le sommeil d'Adam et la création d'Eve...



Elerins, qui passés par la Cité du Monde,
Pour gagner la Cité, qui, bien-heureuse, abonde
En plaisirs eternels: pour aborder au Port
D'où n'aprochent iamés les horreurs de la Mort:

Si vous desirés voir les beaux Amphitheatres,
Les Arfenacs⁷⁹, les Arcs, les Temples, les Theatres,
Les Coloffés, les Ports, les Cirques, les Rempars,
Qu'on voit superbement dans nôtre Vile épars:
Venés aueque moi. Car ce grand Edifice
N'a membre, où tant soit peu, luise quelque artifice,
Que ie ne le découure. Hé quoi, vous êtes las?
Mes plus chérs compagnans, quoi, vous ne voulés pas,
Après auoir couru sur le dos de Neptune,
Serfs d'Æole, & du Flot, si longuement fortune,
Doner un coup de rame, afin d'ancre au Port
Dont, ioyeus, ja déjà ie découure le bord?

O Pere tout-puissant, soi Guide de leur guide;
Verfé le miel plus dous de l'humeur Castalide
Sur ma langue indiferte : & par mes chans veincueurs
Des Tigres furieus apriuoiés les cœurs,
Domte les fiers Lions: fai, qu'acoissant leur rage,
Tout genre d'animaus me viene fère homage.

Parmi tant d'animaus que ce iourdhui tes dois
Firent hôtes des chams, des rochers, & des bois.
Je voi que l'Elefant, second Chef de leur bande,

Déjà du camp brutal l'auant garde commande:
 Digne de tele charge, ou soit qu'on ait egard
 A son dos tourrelé, qui porte maint foudard:
 Ou soit qu'on mete en jeu cete prudente adresse,
 Dont il semble obscurcir des humains la sagesse.

Ecolier studieus, il rumine à part-foi
 La leçon qu'on lui baille: il reuere son Roi :
 Il salue la Lune: il couue en sa poitrine
 La dous-cuifante ardeur de la torche Cyprine:
 Et sentant d'un bel oeil la douce cruauté,
 Soupire sous le ioug d'une humaine Beauté.
 Voire, si des Gregeois l'histoire ne nous trompe,
 Il écrit quelquefois assés bien de sa trompe.

Mais cét Esprit subtil, ni cét enorme cors
 Ne le peut garantir des cauteleus efforts
 Du fin Rhinoceros, qui n'entre onq' en bataille,
 Conduit d'auuegle rage; ains plutôt qu'il assaille
 L'aduersaire Elefant, affilé contre vn roc
 De son-armé museau le dangereux estoc.
 Puis, venant au combat, ne tire à l'auanture
 La roideur de ses cous sur sa cuirasse dure:
 Ains choisit, prouident, sous le ventre vne peau,
 Qui seule creint le fil de l'éguisé couteau.

Mais l'écaillé Dragon ne pouuant sans échele
 Ataque l'Elefant, se met en sentinele
 Sur un arbre touffu, & préque tous les iours
 Il guete sur ce pas l'animal porte-tours :
 Qui n'approche sitôt, que d'embûche il ne forte:
 De son cors renoüé sanglant de tele forte.
 Le cors de l'Elefant, que l'Elefant ne peut,
 Branlant, se dépêtrer des plis d'un si fort neud:
 Ains come en desespoir d'un pas vite il s'approche
 Ou d'un tige noüeus, ou d'une ferme roche,
 Pour contr'eus écacher cil dont l'embrassement,
 Déia préque le traîne au dernier soufflement.

A ce coup le Dragon promptement se dénouë
 Du cors de l'Elefant, glisse en bas, & renoue
 De tant de lacs étroits ses iambes de deuant,
 Qu'il ne peut, entraué, se porter plus auant.

Tandis que l'Elefant tâche en vain à deffaire

De son muſle les nocus, l'impiteus aduerſaire
Met le nés dan ſon nés: & fourrant plus auant
Son effroiable chef, lui dot les huis du vent.

Mais quoi ? bientôt il perd le fruit de ſa victoire:
D'autant que ſoudain la Bête aus dens d'Iuoire
Tombe morte: & tombant, ront de ſon pois le cors,
Qui la mange dedans, & la preſſé dehors.

Semblables aus François, dont les dextres mutines,
Sanglantent leurs coôteaus dans leurs propres poitrines,
Tandis que ſans pitié d'un fol zele incités,
Du ſang concitoyen ils ſouillent leurs Cités:
Et qu'ore à Moncontour, ore aus chams des Druïdes
Ils rougiſſent, cruels, leurs gléues parricides.
Féſant de leur Patrie vn funeſte tombeau,
Où git avec ſes os du Monde le plus beau.

Le Hirable cornu, le Chameau trouble-riue
Voifinent l'Elefant. Et non loin d'eus arriue
Le Beuf laboure-champ, l'Ane laborieus,
Le Cheual corne-pied, ſoudain, ambitieus,
Aime-mètre, aime-Mars: & dont la bruſque adreſſé
Sert volontairement à la dextre métreſſé.
Tel ſans mètre & ſans mors fét de ſoi-même à-mont,
Se manie à pié-coi, à paſſades, en rond:
Tel fuit, non attaché, l'Ecuyer qui le donte:
Tel plie le genou quand ſon Mètre le monte:
Tel court ſur les Eſpics ſans plier leurs tuyaus :
Tel ſans mouïller les piés voltige ſur les eaus.

En vn autre eſcadron ie voile poureus Lieure,
Le Lapin oblieus, la brotonante Cheure,
La laineuſé Brebis, le pareſſeus Pourceau,
Et le Cerf pié-leger, qui châte renouveau
Perd ſa Tête rameuſé: & verſant meintes larmes
Redus, gemit long tans la perte de ſes armes.

Hé! Dieu quel plaifir c'eſt de voir tout vn troupeau
De Cerfs aus piés venteus s'ébatre deſſus l'eau:
L'un ſend premier les flôs: l'autre ſur ſon échine
Apuie, demi-droit, ſon col, & ſa poitrine:
Et les autres encor ſe vont entre-fuiuant:
Quand le premier eſt las le dernier va deuant.
Come en vn libre Etat vn home ſeul ne guide

Toujour par cent trauaus de fa vile la bride.
 Vn même magiftrat toujour toujour n'a pas
 Des affères communs le foin deffus les bras:
 Ains aiant gouuerné quelque tans, il décharge
 Sur l'épaule d'autrui fa douce-amere charge.

Mais nul des animaus ne fert tant aus mortels
 Que le Chien garde-forts, garde-parcs, garde-hôtels,
 Diligent prouoyeur, qui d'vn nés veritable
 Fornit de més frians des grans Princes la table,
 Ami iuqu'à la mort, frayeur du Loup rufé,
 Peur du craintif-larron, veneur bien-auifé.

Là ie voi l'Ecurieu, qui féfant ja du fage,
 Sans contempler le Ciel, le tans futur prefage:
 Et met deuant fon huis vn affeuré rempart,
 Sachant bien que le vent doit souffler cele part.

Je voi l'acor Guenon, la mignarde Belete,
 Le frauduleus Renard, l'odorante Ciuete,
 Que le mol Courtifan fét cherement chaffér
 Par cent mors, & cent mers par delà Tarnaffér.

J'aperçoi le Caftor qui, bien-auifé, coupe
 Ses genitoires faus, & les iete à la troupe,
 Qui fans peine l'ataint fur le Pontique bord:
 Et qui fouhaite plus ce gage que fa mort.

J'aperçoi l'Heriffon, qui pour porter damage
 A celui qui le fuit pour le metre en féruage:
 Ses deux piés pareffeus ioignant à fon menton
 Sur fes cardes fe roule, ainfi qu'vn peloton.

Mais l'œil du Ciel ne voit chofe plus admirable
 Que le Cameleon, qui reçoit, variable,
 Les diuerfes couleurs des cors qu'il a deuant,
 Et dont le fobre fein ne fe paist que de vent.

Mon fang fe fige tout: mon eftomac a peine,
 Pressé de frois glaçons, pouffé hors fon haleine:
 Mes os tremblent de peur, mon trifte cœur fremit:
 Mon poil en haut fe dresse, & ma face blémit.
 Et ja deuant mes yeus, come il me femble, nage
 D'vne cruele mort l'épouuantable image.

Hé! qui feroit celui, qui fans être étonné,
 Pourroit, comme ie fuis, fe voir enuironné
 Des plus fiers animaus, qui pour regner fur terre,

Ont iuré contre nous vne immortele guerre?
 Hercul s'effrayeroit, Phoebus perdroit le cœur:
 Combien que le dernier se chante le vainqueur
 Du redouté Python: & que l'autre se vante
 Du Lion Nemean, & du Porc d'Erymante.

Quele roideur de bras, ou quel moyen subtil
 Les pourroit garentir du grand Brigant du Nil,
 Qui nageant, & courant, impiteus, fét la guerre
 Aus poiffons dans les flôts, aus homes sur la terre ?
 Ou de ce fier Dragon, qui tout seul ataqu
 L'armée Romulide : & contre qui braqua
 Regule tant d'engins, qu'il en eut démolie
 La Cité qui tenoit le sceptre de Lybie?

Quel ferme corselet, quel conseil pourpencé
 Les pourroit garentir de l'Aspic offensé,
 Qui, fidele mari par plaine, & par montaigne
 Pour chaffe le meurtrier de sa chere compaigne:
 Et le sachant élire entre cent mille humains,
 Souuent en plain marché se vange de ses mains?

Qu'ele targe d'Aiax pourroit leurs cors deffendre
 Du pesteus Basilic, dont l'haleine peut fandre
 Le marbre plus folide: & qui dans le cercueil
 Peut pouffer les humains d'un seul trét de son œil.

O Dieu! s'il est ainsi que cete ronde Masse
 Fut bâtie en faueur de l'Adamite race:
 Las! pourquoi ce iourd'hui fis tu ces Animaux,
 Qui ne seruent de rien que pour combler de maus
 Nôtre épineuse vie? ô paraître, & non pere!
 Si tu prenois plaisir à former la Vipere,
 Le Cenchre sommeillant, le Chelydre fumeus,
 Le Ceraсте cornu, le Preste venimeus,
 L'émaillé Scorpion, & la Dipse alterante,
 Pourquoi les armois tu d'une ire si nuisante?

Mais non: ce n'est pas toi, ce n'est pas toi, Seigneur,
 Qui troublas de nos ans le comencé bonheur,
 C'est nôtre orgueil, qui fit en l'enfance du Monde
 De deux cruels venins l'Amphisbene feconde.

Car ains que nôtre ayeul de toi se reuoltat,
 Et que du fruit sacré, curieus, il goûtat,
 Il viuoit Roi d'Eden, sans avoir au front peinte,

Come il a maintenant, la blémiffante creinte.

Les plus fiers Animaux volontier fléchiffoient
 Leur col deffous fon ioug: & prons obeiffoient
 A fa vois, tout ainfi que le Cheual adextre
 Obeit à la bouche, à la gaule, à la dextre
 De l'Ecuier accort: &, farouche, ne fuit
 Son veuil propre, ains le veuil de cil qui le conduit.
 Même come oublieus d'vne fi lourde offence,
 Tu lui laiffas encor fuffifante prudence
 Pour fouler, quand il faut, de fes veincueurs talons
 Le chef des Animaux qu'on cuide plus felons.

De tant de cors viuans, qui par les ærs fe ioüent,
 Qui marchent par les chams, qui dans les ondes noüent,
 Tu munis l'vn de dens, l'autre d'vn bec crochu,
 L'autre d'vn noir venin, l'autre d'vn pié forchu,
 L'autre d'épés ferancs, l'autre d'une âpre écaille,
 L'autre d'vne cuiraffe, & l'autre d'vne maille.

Mais tu fis l'home nu: lui donant feulement,
 Au lieu de tant d'harnois, vn subtil iugement,
 Qui fe rouïlle, engourdi, s'y pour metre en épreuve,
 Sa constante valeur, quelquefois il ne treuve
 Suiet pour s'exercer: & fi de toutes pars
 Il n'est come affiégué d'aduersaire foudars.

Et que fert à Milon cête épaule fi large,
 Et ce bras fi nerueus, fi iamés il ne charge
 Qu'vne charge comune ? ornera-t'il iamé,
 Du rameau Delphien fes temples renomés,
 Si quelque autre Milon fur l'honorable pifte
 A fes vantés effors, courageus, ne refifte.

Au milieu des perils la prudence reluit,
 Et la vraie vertu les courones poursuit.
 A trauers mille mors : fâchant que la victoire,
 Qui n'apporte danger, n'apporte point de gloire.

O Pere de ce Tout ! feulement tu n'as pas
 Proueu l'home de fens, pour gauchir au trépas
 Dont il est menacé par tant & tant de peftes:
 Ains pour l'amour de lui tu as rendu funeftes
 Les ferpens aus Serpens: & leur as fufcité
 Maint cruel ennemi, qu'ils n'ont point irrité.

Tu fais, ô Tout-puiffant, que l'ingrate Vipere

Naissant, rompe les flancs de sa mourante mere.
 Et que le Scorpion du sang de ses petis
 Soule gloutonnement ces cruels apetis:
 Et qu'un d'eus, échapant la fureur paternele,
 Se venge par sa mort de la mort fraternele.
 Tu fais que la Beléte ait vn secret pouuoir
 De meurtrir le Serpent si dangereux à voir:
 Qui se voiant surpris, plein d'ire, s'éuertue,
 Tuant de son venin le venin qui le tue.
 Tu fais que l'Igneumon en Egypte adoré,
 Affranchit de poisons le marge labouré
 Du fleuve Memphien: & qu'au befoin il vse,
 Pour se rendre vainqueur, moins d'effort que de ruse.

Celui qui fét armer son ennemi mortel
 Par le sanglant déffi d'un superbe cartel,
 Premedité ses coûs, façon sa posture,
 Et couure tout son cors d'une si iuste armure,
 Que l'Apelé ne peut durant l'ardeur du choc,
 Trouver lieu découuert pour ficher son estoc.
 Lui de meme plutôt que comencer la guerre
 Contre le louche Aspic, d'une gluante terre
 Couure son tendre cuir: & fét que puis apres
 Le blond Titan la seche avec ses tiedes rez,
 Armé de ce plastron, de l'Aspic il s'approche:
 Et, fin, dans son gosier enfonce sa dent croche,
 Ce-pendant que l'Aspic emploie son effort
 A fausser l'épessseur d'un carfelet si fort.

Ce prudent animal se sentant trop debile,
 Pour tout seul ataqer l'écaillé Crocodile,
 Avec le Roitelet comploté son trépas:
 Roitelet, qui voiant que ce gueteur de pas
 Pressé, pour s'endormir, la limoneuse riue,
 Lors que moins il y pense, à son flanc il arriue,
 Entre dedans sa bouche: & se voiant dedans,
 Netoye son palés, cure ses déres dens,
 Chatoüille son gosier, si que la Bête louche,
 Charmée du plaisir ouure encor plus sa bouche.
 L'Igneumon tout soudain se lance com'un trait
 Dans le gosier Brigand: & vainqueur, se repaist
 De ce cors, si goulu, que la riche abondance

Du grand Nil ne pouoit fournir à sa dépençe.

Mais ie dirai bien plus, que l'humaine Raifon
Change la mort en vie, en fanté la poison:
Si que contrepesant d'une iuste balance
Et les biens & les maus, que l'humaine semance
Reçoit diuerfement de ses fiers Animaux,
Nous verrons que les biens pésent plus que les maus.

Dépetré des Serpens, ie pensoi du tout être
Dépetré de danger. Mais las ! voici paroître
Cent autres animaux, de qui l'affreus regard,
La sauuage démarche, & le cri tout hagar
Priue de sens mes sens : si que sorti d'un gouffre
En vn gouffre plus grand, mal sage, ie m'engouffre.

Ja déia l'Ours ieufneur, le Loup dégate-parcs,
Et le Sanglier baueus bruyent de toutes pars.
Ja l'Once, au front de chat, ébranlant mon audace,
D'un gouffier groumelant du trépas me menace.
Le madré Leopard, le Tigre au pié léger,
Ecumans de fureur, me viennent assieger.
La Licorne les fuit: & les suivent encore
L'Hyene sepulchral, le vite Mantichore⁸⁰,
Et le Ceph Nubien: dont l'un a nôtre vois,
L'autre nôtre visage, & le dernier nos dois.

Des Caribes cruels la prouince sanglante
Produit vn animal, qui mille fois enfante
Vn même enfantement, & dans son propre cors
En tombe autant de fois ses chers faons non mors.

Las! Quel monstre est-ce-ci, qui sur son dos fét bruire
Vne forêt de dars ? & qui sans corde tire
Tant de très en vn coup ? de qui les rudes flancs
Sont couuers d'éguillons, armés d'âpres serans,
Heriffés de poinçons, qui touiour reietonent,
Et qui, s'il est besoin, à toute heure redonent
Vne frêche bataille ? ô bien-heureus Archer
Qui n'es onques sans très, qui fuiant scias toucher
L'ennemi qui te fuit. Et qui iamés ne ietes
Sans en fère vn bon coup tes parentes sagetes.
Car tu n'es point contraint d'emprunter châce fois
A Diane ses très, à Phoebus son carquois:

80 - [NdÉ] Créature légendaire à corps de lion et tête d'homme, qui est décrit par Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*. (livre viii, chap. 31)

Ou pour fère en nos cors vne playe plus grande,
 Ton Brefil au Peru, ta corde en Alebande.
 Tu as tout de ton cru: car ton cuir touiour prêt
 Te fert d'arc, de carquois, & de corde, & de trét.

Mais courage: voici le Lion, qui comande
 Sur les plus orgueilleus de sa fauuage bande:
 Genereus Animal, qui n'est si fier aus fiers,
 Que courtois aus courtois: qui prête volontiers
 L'oreille pitoyable à cil qui le suplie:
 Et qui d'un cœur ingrat les biens receus n'oblie.

J'en apele à témoin cét esclave Romain⁸¹,
 Qui pour sortir des ceps de son Métre inhumain,
 Qui iamés ne leuoit le ioug de son épaule,
 Ni le fer de ses piés, ni de son dos la gaule,
 S'enfuit par les deserts: & du chemin lassé
 Se retire à la fin dans vn antre mouffé.

A peine il començoit, pressé du Somne, étendre
 Ses membres harassés sur l'herbelete tendre
 Du fauuage logis, qu'il voit entrer dedans
 Vn farouche Lion fesant craquer ses dens,

Le Brigant, qui se voit conduit par la Justice
 A l'appareil honteus du merité suplice:
 Qui sent bander ses yeus, qui sent lier ses bras,
 Qui n'atend que le coup du vengeur coûtelas,
 Meurt auant que mourir: tant & tant il s'affeure.
 Qu'il faut que sur le lieu sans plus tarder il meure,
 Tout de même le Serf voiant qu'il ne peut pas
 Euitier en fuiant l'aprehendé trépas,
 Moins combatre en camp clos: n'ayant pour toutes armes
 Que les sanglots, les vœus, les soupirs, & les larmes,
 Embrassant ja la mort, demeure longuement,
 Sans chaleur, sans couleur, sans pous, sans mouuement.

Mais l'Esclave à la fin reprend vn peu courage
 Ramarquant beaucoup plus de pitié que de rage
 En son hôte nouveau, qui d'un regard humain
 Semble come implorer le secours de sa main?
 Lui montrant maintefois vne épine fichée
 Dans la brûlante chair de sa pate écorchée.

A donq, bien que creintif, l'Esclave s'apochant,
 D'une legere main val'épine arrachant:

81 [NdÉ] Probablement le récit de l'esclave Androcès.

Et pressant de ses dois la partie entamée,
Fét à terre couler l'apôûtumē⁸² enflamée.

De ce pas le Lion, picoureur, va courir
Et par mons, & par vaus, pour son hôte nourrir,
Son Medecin nouveau, qui bien-tôt abandone
Et les viures brûtaus, & la grote felone:
Et derechef encor chemime, vagabond,
Où le fort le conduit, sur le sable infecond:
Iuqu'à tant que, repris, son seigneur le ramène
Pour seruir de spectacle à la grandeur Romaine:
Et suiuant la rigueur d'une barbare loi,
Déchiré des Lions, sanglancer vn Tournoi.

Canibale felon, Cyclope inexorable,
Puis que tu veus combler de maus ce misérable,
Et pourquoi l'ôtes tu, ô Bufire inhumain?
Et pourquoi Leftrigon l'ôtes tu de ta main,
Pour le liurer aus Ours, aus Onces, aus Lions,
Qui mile & mile fois sont moins que toi felones.

Les Lions Nemeans, les Tigres Iberois,
Les Pantheres d'Afrique, & les Ours Pannonois
Ne sont point si cruels que celui qui dépouille
La sainte humanite: qui, barbare, se soüille
Du sang de ses sujés, & de qui les ébats
Ne gifent qu'en impôts, massacres, & combats.

Parmi tant d'Animaus, qui groumelans de rage,
Couurent le Parc felon de sang, & de carnage,
Vn Lion ja déjà cent fois, victorieus
Sur tout autre detient du fol peuple les yeus.
Bourreau des criminels, qui d'une foible ecrime
En-vain tâchent fuir la pene de leur crime.

C'est contre ce Lion que le Serf fugitif,
Forcé, marche à la fin d'un pas lent, & creintif.
Mais il n'entre si tôt dans la sanglante lice,
Que le Lion s'émeut: tout son crin se heriffe:
Son cors se racourcit: son œil affreus reluit:
Et de sa bouche fort vn effroiable bruit:
Puis foüetant maintefois d'une queuë nerueuse
Ore ses larges flancs, or la terre podreufe,
Il réueille son ire: & va, roide, tout droit
Contre son ennemi, qui déjà préque boit
82 - [NdÉ] Tumeur, abcès, infection.

L'onde du glace Lethe: & les grans Dieus reclame,
Non pour sauuer sa vie, ains pour sauuer son ame.

La Beste, apres auoir fét vint, ou trente pas,
S'arrête tout d'un coup: & mirant haut & bas
Les trés du palle Efclau: en fin d'aïse rauie,
Se fouuient de tenir de sa dextre sa vie.
Voila pourquoi changeant sa haine en amitié,
En bonté son orgueil, sa colere en pitié,
Elle tient fixement ses yeux sur son visage:
Elle leche ses mains: elle lui fét homage.

L'efclau qui connoit, & qui se voit connu,
Leue deuers le Ciel son front déjà chénu:
Et sans plus redouter la déchirante pate,
S'approche du Lion, le carresse, le flate:
Et connoit qu'un plaisir fét en aduersité
Reçoit ou tôt, ou tard le loyer merité.

Il n'y a (come dit l'un des Bessons de Dele)
Sous la voûte du Ciel connoissance plus bele,
Que cele de soi-même on ne treuve argument
Pus fecond en discours, que l'humain bâtiment.
En nous se voit le feu, l'aër, & la terre, & l'onde.
Et bref l'home n'est rien qu'un abregé du Monde,
Un tableau racourci, que sur l'autre Vniuers
Ie veus ore tirer du pinceau de mes Vers.

L'ingenieus Maçon d'un artifice rare
Ne change en un Palais les beaux rochers de Pare,
Ne le lambriffé d'or, n'eleue iuqu'aus Cieus
De ses épeffes tours le front audacieus:
Bref ne joint de tous pions en un si docte ouurage
L'usage à l'ornement, l'ornement à l'usage:
Afin que les Hibous, les Huans, les Corbeaus
Occupent tant de Murs non moins fermes que beaux:
Ains pour quelque grand Roi, dont la sageffé puisse
D'un si riche Palais admirer l'artifice.
De même l'Eternel ne bâtit l'Vniuers
Pour les hôtes des bois, des ondes, & des ars
Ains pour celui qui peut, ores jetant sa veuë
Sur les regnes salés, ore sur l'étenduë
De la terre blediere, ore deuers les yeus,
Qui d'un ordre sans ordre éclerent dans les Cieus,

Admirer, come il faut, l'admirable artifice
De celui qui parfit vn si bel edifice.

Or de tant d'animaus, que fa vois anima,
L'home fut le dernier, qui l'ær viuant huma,
Non come étant plus vil: moins qu'vn Ouurier si sage
Eut peur de comencer par vn si noble ourage,
Ains d'autant qu'on feroit en vain vn nouveau Roi,
S'il n'a point de sujés prêts à suiure sa loi.

Le sage ne conduit la persone inuitée
Dans le lieu du festin, que la sale aprétée
Ne brille de flambeaus : & que les plats chargés
Sur le linge Flamand ne soient préque rangés:
Ainsi nôtre grand Dieu, ce grand Dieu, qui sans cesse
Tient ici Court ouuerte, & de qui la largeffe
Par cent mile tuyaus fêt couler entre nous
L'inépuisable mer de son Nectar plus dous,
Ne voulut conuier nôtre Ayeul à sa table,
Sans tapisser plutôt sa Maison delectable,
Et ranger, liberal, sous ses poeles aftrés
La friande douceur de mile més sucrés.

Tant d'admirables cors, dont le Ciel se decore,
Dont l'eau s'enorgueillit, dont la terre s'honore,
Ne sont que coûs-d'effais au pris de ces tresors,
Qui dorent des humains & l'esprit, & le cors.

C'est pourquoy l'Architecte, & sans pair, & sans Mètre,
Quand dans le rien d'vn rien sa puissance fit naitre
L'ær, la terre, le Ciel, & le flotant Neptun,
Fit de penser, de dire, & de fere tout vn.

Mais voulant façonner sa naïfue figure,
Le Roi de l'Vniuers, & l'honneur de Nature:
Come s'il desiroit vn Concile tenir,
Il huche sa Bonté, fêt sa Force venir,
Assigne son Amour, apele sa Largeffe,
Conuoque sa Iustice, aiourne sa Sageffe:
Afin de consulter avec eles coment
Il doit d'vn Second Dieu former le bâtiment:
Et que chacune à part d'une main non-avare
Contribue au dessain d'une chose si rare.

Ou plutôt il consulte avec son vrai Portrét,
Son vrai Fis naturel, quele grace, quel trét,

Quele ame, il doit doner à celui qu'il desire
Créer pour Lieutenant en ce terrestre Empire.

Dieu forma tout d'un coup & le cors, & l'esprit
Des autres animaux : mais quand il entreprit
Ioindre en nous la mortele, & l'immortele effence,
Sachant bien que s'étoit vn fét de conséquence,
Il s'aida d'un delay : & par momens diuers,
Forma l'ame, & le cors du Chef de l'Vniuers.

Architecte diuin, Ouurier plus qu'admirable,
Qui, parfét, ne vois rien à toi que toi semblable,
Sur ce rude tableau guidant ma lourde main,
Fai moi l'home tirer d'un pinceau non-humain,
Afin que par mes Vers en sa face on remarque
De ta Diuinité quelque euidente marque.

O Pere! tout ainsi qu' il te pleut de former
De la marine humeur les hôtes de la mer:
De même tu formas d'une celeste maffé
Des fragiles humains la limoneusé race:
Afin que châque cors forgé nouuelement,
Eut quelque sympathie avec son Element.

C'ët pourquoi desireus de produire en lumiere
Le terrestre Empereur, tu prins de la pouffiere
La collas, la pressas, l'embélis de ta main:
Et d'un informe cors formas le cors humain:
Ne courbant toutefois sa face vers le centre,
Come à tant d'animaus, qui n'ont soin que du ventre:
Mourans d'ame & de cors: ains releuant ses yeus
Vers les dorés Flambeaus, qui brillent dans les Cieus:
Afin qu'à tout momens sa plus diuine effance,
Par leurs nerfs contemplat le lieu de sa naissance.

Mais tu logeas encor l'humain Entendement
Et l'étage plus haut de ce beau bâtiment:
Afin que tout ainsi que d'une Citadele
Il dontât la fureur du cors, qui se rebéle
Trop souuent contre lui: & que nostre Raifon
Tenant dans vn tel Fort iour & nuit garnifon,
Foulât deffous ses piés l'Enuie, la Cholere,
L'Auarice, l'Orgueil, & tout ce Populaire,
Qui veut, seditieus, touiour doner la Loi,
A cil que ta bonté leur a doné pour Roi.

Les yeus, guides du cors, font mis en sentinele,
 Au plus notable endroit de cete Citadele
 Pour decourrir de loin: & garder qu'aucun mal
 N'affaille au depourueu le diuin Animal.

C'est en les faconant que ta main tant vantée,
 Se semble être à peu-pres foi-même surmontée:
 Ne les perçant à iour, pour ne rendre nos yeus
 Tels, que cil qui voiant par vn tuyau les Cieus,
 Ne remarque que peu de si grande étendue:
 Car les bors du canal rétreçiffent sa veuë:
 Et pour ne difformer par tant de trous ouuers
 La face du Vifroi de ce bas Vniuers.

Ces deux Astres beffons, qui de leurs douces flames
 Allument vn brafier dans les plus froides ames:
 Ces miroirs de l'Esprit, ces Cyprides Flambeaus,
 Ces deux Carquois d'Amour ont si tendre les peaus,
 Par qui come à-trauers deux luisantes verrieres
 Ils dardent par momens leurs plus viues lumieres:
 Qu'ils se perdroient bien tôt: si Dieu de toutes pars
 Ne les auoit couuers de fermes bouleuars:
 Logeant si dextrement tant & tant de merueilles
 Entre le nés, le front, & les jouës uermeilles:
 Ainfi qu'en deux valons plaisamment embrassés
 De tertres, qui ne sont ni peu, ni trop hauffés.

Et puis, come le toit preserue de son æle
 Des iniures du Ciel la muraille nouuele:
 On voit mille dangers loin de l'œil repouffés
 Par le pront mouuement des fourcis heriffés.

Celui qui veut sçauoir combien l'humaine face
 Reçoit d'un nés⁸³ bien fêt d'ornement, & de grace:
 Qu'il contemple un Zopire, à qui cent fois plus cher
 Fut son Roi que son nés, son deuoir que sa chair.
 Le nés moins qu'en beautés en profits ne foifone.
 Le nés est, vn conduit qui reprend, & redone
 L'esprit dont nous uiuons. Le nés est vn tuyau,
 Par qui l'os épongeus de l'humide cerueau
 Hume la douce odeur. Le nés est la goutiere,
 Par qui les excremens de pesante matiere
 S'éuacuent en bas : come les moins épais
 Se vont éuaporant par les iointes du tais:

83 - [NdÉ] Ou nez.

Tout ainſi que l'on voit les ondeuſes fümées
Paſſer par le canal des noires cheminées.

Or pour ce que le Tans, & dedans, & dehors,
Auec ſa Lime fourde amenuiſé tout cors:
Et que tout ce qui prend, & trépas, & naiſſance,
A toute heure eſt ſujet à perte de ſubſtance.
Le Tout-puiſſant a fét que la bouche nous rend
Ce que le fein deuore, ou que l'âge dépend:
Come les arbres vers par les racines hument
L'humeur qui tient le lieu de l'humeur qu'ils conſument.

Dieu la mit en tel lieu, tant afin que le nés
Fit l'eſſay de l'odeur des viures déſtinés
Pour l'humain aliment: qu'afin que nôtre veuë
Diſcernat le Cerfeuil de la verte Ciguë,
Et du Serpent l'Anguille: ainſi que ſans faueur
La langue doit iuger de leur vraie faueur.

Vn double rang de dens ſert à l'ouuerte gueule
De forte paliffade : & qui come Une meule
Enuoie prouement, ja demi-digerés,
Dans le chaud eſtomac les preſens de Cérés.
Et d'autant que les dens donnoient à nôtre face,
S'on les voyoit à nu, plus d'effroi que de grace:
On voit par vn grand art leurs deux ordres couuers
De deux rouges couraus, ni peu, ni trop ouuers.

O Bouche ! c'eſt par toi que nos aieus ſauuages,
Qui, vagabons, viuoient durant les premiers âges
Sous les cambrés rochers, ou ſous les fueilleus bois
Sans regle, ſans amour, ſans commerce, ſans lois,
S'vniſſans en vn cors, ont habité les viles,
Et porté, non-forcés, le joug des lois ciuiles.

O bouche! c'eſt par toi que les rudes eſpris
Ont des Eſpris ſçauans tant de beaux ars apris.
Par toi nous alumons vn ardeur magnanime,
Dans les plus frois glaçons d'un cœur puſſillanime.
Par toi nous effuyons des plus triftes les yeus.
Par toi nous rembarrons l'effort ſeditieus
De la bouillante chair, qui nuit & iour ſe peine
D'ôter, & Trône, & Sceptre à la Raiſon humaine.
Nos Eſpris ont par toi commerce dans les Cieus.
Par toi nous apaifons l'ire du Dieu des Dieus:

Enuoiant d'ici bas sur la voûte étoilée
 Les fideles soupirs d'une oraison zelée.
 Par toi nous fredonons du Tout-puissant l'honneur,
 Nôtre langue est l'archet: nôtre Esprit le soneur:
 Nos dens les nerfs battu: le creus de nos narines
 Le creus de l'instrument, d'où ces Odes diuines
 Prenent leur plus bel ær, & d'un piteus accent.
 Dérobent peu à peu le foudre au Tout-puissant.

Mais en quel membre humain luissent plus de merueilles
 Qu'és muscles tortueus des iumeles oreilles,
 Portieres de l'Esprit, Ecoutes de nos cors,
 Vrais luges des accens, Huiffieres des tresors.
 Dont Dieu nous enrichit, lors que dans son Ecole
 Ses sains Ambassadeurs nous portent sa parole?

Et d'autant que tout son semble touiour monter,
 Le Tout-puissant voulut les oreilles planter
 Au haut du bâtiment, ainsi qu'en deux Garites:
 Coquillant leurs canaus, si que les vois conduites
 Par les obliques plis de ces deux limaçons,
 Touiour de plus en plus en allongent leurs sons:
 Come l'ær de la trompe, ou de la saquebute
 Dure plus que celui qui passe par la flûte:
 Ou tout ainsi qu'un bruit s'étand par les détours
 D'un écarté valon : ou court avec le cours
 D'un fleuve serpentant: ou, rompu, se redouble
 Passant entre les dens de quelque roche double.

Ce qu'il fit d'autre-part, afin qu'un rude bruit,
 Trauerfant à droit fil l'un & l'autre conduit,
 Nétourdit le cerveau, ains enuoiait plus moles
 Par ce courbé Dædale à l'esprit nos paroles:
 Tout ainsi que le Gers, qui coule, tortueus
 Par le riche Armaignac, n'est tant impetueus
 Que la Dou, qui sautant de montaigne en montaigne,
 Fend d'un cours préque droit de Tarbe la campagne.

Mains, qui du cors humain tracés la portréture,
 Oubliés vous les mains, chambrieres de Nature,
 Singes de l'Eternel, instrumens à tous ars
 Et pour sauuer nos cors non sodoyés soudars,
 De nos conceptions diligentes Greffieres,
 Ministres de l'esprit, & du cors viuandieres?

Tairés vous des genous, & des bras les reffors,
 Qui ioüent dextrement pour seruir tout le cors?
 Car tout ainfi que l'arc fon trét en l'aer delâche,
 Selon que plus, ou moins la corde est roide, ou lache:
 Nos nerfs, & nos tendons donent diuersément,
 A la machine humaine, & force, & mouuement,
 Entrenoüant les os, qui font les poütres dures,
 Les cheurons, les piliers, dont les beles iointures
 Peuuent, maugré la mort, longuement empêcher
 D'écarteler les murs de ce logis de chair
 Pourrés vous point encor oblir l'artifice
 Des piés, soubaffemens d'vn si rare edifice?

Hé! quoi? n'est-il pas tans, n'est-il pas tans de voir:
 Dans les secrés du cors le non-secrét pouuoir
 D'vn si parfét Ouurier? Prendrai-ie la Scalpele
 Pour voir les cabinets de la double ceruele,
 Treforiere des ars, source du sentiment,
 Siege de la Raïson, fertile commencement
 Des nerfs & des tendons: que la sâge Nature
 Arma d'vn Mourrion, dont la double fourrure
 Contre les fermes os de son cerne voûté
 Preferue du cerueau la froide humidité,
 Qui dans ses blancs tableaux reçoit à toutes heures
 Autant d'impressions, que l'œil voit de figures ?

Pourrai-ie déployer sur vn docte fueillet
 Ce Dedale subtil, cet admirable rét
 Par les replis duquel l'Esprit monte & deuale:
 Rendant sa faculté de Vitale, Animale:
 Tout ainfi que le sang, & les Espris errans
 Par les reflections des vaisseaus préparans,
 D'vn cours entortillé s'élabourent, se cuisent,
 Et en sperme second peu-a-peu, se reduisent?

Decrirai-ie du cœur les inegaus côtés
 D'vn contrepois égal sur leur pointe plantés?
 Dont l'vn s'enfle de sang: & dans l'autre s'engendent,
 Les arteres mouuans, qui par le cors s'épandent,
 Où le subtil Esprit sans cessé ba-batant
 Témoigne la santé d'vn pous touiour constant:
 Où changeant à tous cous de branle, & de mesure,
 Montre que l'accident peut plus que la Nature.

Fendrai-ie le Poumon, quit d'un mouuement dous
 Tempere nuit & iour l'ardeur qui vit chés nous?
 Semblable au ventelet, qui d'une fraîche haleine
 Euente en plain / Eté les cheueus d'une plaine.
 Poumon qui prend sans fin, qui sans fin rend l'Esprit
 De qui le change fét, qu'ici tout home vit:
 Souflet, qui s'agitant par diuers interuales
 Fét soner doucement nos parlantes regales?

Fendrai-ie l'Estomac, qui, cuisinier parfét,
 Cuit les viures si bien, qu'en peu d'heure il en fét
 Vn Chile norricier: & fidele l'enuoye
 Par la veine Portiere eZ cauernes du Foye?
 Le Foye en fét' du sang, puis le ietant dehors,
 Le depart iustement haut, & bas par le cors,
 Par les conduis rameus d'une autre grande Veine:
 Semblable, ou peu s'enfaut, à la viue fonteine,
 Qui diuisant son cours en cent petis ruisseaus,
 Humecte vn beau iardin de ses éparfés eaus.

De-vrai come cét eau diuersément conduite
 Fét croitre ici l'œuillelet, là le froid Aconite,
 Ici le prunier dous, ici l'aigre meurier,
 Ici la basse vigne, ici le haut poirier,
 Ici la mole figue, ici la dure amande,
 Ici la Serpentine, & deçà la lauande.
 Tout de même le sang, & le bon aliment,
 Par tout le cors humain courans diuersément,
 S'alongent ore en nerfs, ore en os s'endurcissent,
 S'étandent ore en poil, ore en chair s'amolissent,
 Se font ici moële, ici muscle, ici peau,
 Pour rendre nôtre cors & plus fort, & plus beau.

Mais non: ie ne veus pas fère vne ample Reueuë
 Des membres que l'Ouurier dérobe à nôtre veuë.
 Ie ne veus dépecer tout ce Palais humain:
 Car ce braue projet requiert la docte main
 Des deux fis d'Esculape, & l'élaboré stile
 Du disert Galien, ou du haut Herophile.
 Par cét échantillon il me suffit d'auoir
 Telement-quelement montré le saint pouuoir
 Non du fis de Iapet, ains du vrai Promethée,
 Inimitable Ouurier de l'Image vantée.

Or ce docte Imager, pour son œuvre animer
 Ne prit de l'ær, des chams, du feu, ni de la mer,
 Vne cinquième Efflance: ains pouffant son haleine,
 Il fit come couler de la viue fonteine
 De sa Diuinité, quelque petit ruisseau
 Dans les sacrés conduis de ce frêle vaisseau

Non qu'il se démembrât, non qu'il fit vn partage
 De sa Triple-vne Efflance avec son propre ourage:
 Ains s'ons perdre le sien, d'un soufle il le rendit
 Riche de ses vertus : & puiffant, répandit
 Si bien ses rais sur lui, qu'encor même il lui reste
 Quelque lustre aparent de la darté celeste.

Ainsi l'Esprit d'Adam proceda de l'Esprit
 Père de l'Vniuers : sans toutefois qu'il prit
 La moindre portion de sa simple substance,
 Come le Fis reçoit effence de l'effence
 De son pere mortel : ou come au Renouveau
 De l'humide ferment naist un bourgeon nouveau.

Bref ce n'étoit qu'un vent: or le vent bien qu'il forte
 Du creus de notre sein: toutefois il n'emporte
 Rien de nôtre substance : ains seulement retient
 Les pures qualités de la part dont il vient.

Inspiré de ce Vent, ce Vent ie veus décrire.
 Celui n'a point d'Esprit qui son Esprit n'admire,
 Celui n'a point de sens qui nuit & iour ne sent,
 Les effés merueilleus d'un Soufle si puiffant.

Je sçai que come l'œil voit tout fors que soi-même :
 Que nôtre Ame connoit toutes choses de même,
 Fors que sa propre effence: Et qu'ele ne peut pas
 Mesurer sa grandeur de son propre compas.
 Mais come l'œil qui n'est offensé d'un caterre,
 Se voit aucunement dans l'onde ou dans le verre:
 Nôtre Ame tout ainsi se contemple à peu-prés,
 Dans le luifant miroir de ses effés sacrés.

Le vent d'Aufre qui ront de sa muglante haleine
 Les rameaus des forés, qui de l'humide plaine
 Fét mille mons, & vau : qui baiffé, audacieus,
 Les pointes qui par trop s'auoifinent des Cieus.

L'odorante vapeur que la rosé souûpire,
 Tandis que les souûpirs d'un amoureux Zephire

Emaille la campagne : & que, pour plaire aus Cieux,
La Terre se reuêt d'un habit précieux.

Les discordans accors que produit vne Lyre,
Ne peuuent être veus : mais celui se peut dire
Sans nés, oreille, chair, qui ne flaire, oit, & sent
L'odeur, le son, le choc, des fleurs, du lut, du vent.
Bien que de nôtre esprit la nature subtile,
Fuie nos foibles yeus : son mouuement agile,
Et ses braues discours, montrent que nous n'auons
Seulement vn Esprit par lequel nous viuons:
Ains vn Esprit diuin, sacré, pur, admirable,
Non-fini, non-mortel, non-mélé, non-palpable.

Car soit que cét Esprit, inventeur de tout art,
Soit tout en tout le cors, & tout en chaque part:
Soit qu'il regne au cerueau : soit qu'au cœur il habite:
Où pouuoi-tu Zenon, enregistrer la fuite
De tant de mots diuers, de tant de longs discours,
Pour de rang puis après les redire au rebours?

Où se pouuoir cacher ce grand tableau de cire,
Où d'un seau bien graué la memoire de Cyre
Imprimoit & les frons, & les noms des foudars,
Qui fuiuoient par milliers ses vaincueur étendars.

En quel vaisseau profond le Legat de ce Pyrrhe,
Qui trompé par les vers de l'Orade de Cyrre
Tenta l'effort Romain, versoit tant de trefors,
Pour puis en tans & lieu les étaler dehors?

La Memoire est des yeus la fidele Greffiere,
Le Liure des Païsans, la riche Treforiere,
Qui tient come en dépos tout ce que les humains,
Pouffés de vens diuers, ont tanté de leurs mains,
Depuis que Dieu ieta les fondemens du Monde:
Que Phoebus s'atiffa d'une perruque blonde:
Et que l'Astre, qui plus s'aproche des mortels,
Mendia ses rayons des rayons fraternels:
Si bien que la Raïson, fueilletant, curieuse,
Les plus secrets Archifs d'une Memoire heureuse:
Et d'un noe Gordien tenant entrelassés
Tant les actes presens, que les gestes passés,
Vient docte du futur : & rend l'home plus sage
Pour passer, bien-heureus, le reste de son âge.

Or bien que nôtre Esprit viue come captif
 Dans les ceps de ce Cors: qu'il languissè chétif,
 Sous un obscur tombeau : d'une tirade il vole
 Et d'Imaue outre Calpe, & de la Terreau Pole,
 Plus vite que celui qui d'un flamboiant tour
 Tout ce grand Vniuers postilone en vn iour.

Car quitant quelquefois les terres trop conuës,
 D'une alégre secouffè il saute sur les nuës:
 Il nouë par les ærs: ou, subtil, il apprend
 De quoi se fèt la Nége, & la Grêle, & le Vent,
 De quoi se fèt l'Eclér, la Glace, la Tempéte,
 La Pluye, le Tonerre, & la triste Comete.

Par les degrés de l'ær il monte audacieus,
 Sur les planchers du Monde: il visite les Cieus,
 Etage apres étage: il contemple leurs voûtes:
 Il remarque l'accord de leurs contrères routes.
 D'un infallible get: & d'un certain compas,
 Il conte leurs brandons: il mesure leurs pas,
 Leur grandeur, leur distance : & come si le monde,
 N'enfermoit dans le dos de sa figure ronde,
 De sujés affés beau, il s'élance dehors
 Les murs de l'Vniuers: & loin, loin de tous cors
 Il voit Dieu face à face: il voit les chastes gestes,
 Et le Zele feruant des courtifâns celestes.

Que ne peut vn Esprit, qui fuiant le repos,
 Brûle du saint desir d'éterniser son los ?
 Etan ton cler regard du Ponant à l'Aurore,
 Et du bord Iflandois iusqu'au riuage More:
 Ton œüil n'i treuuera rien d'exquis, rien de beau,
 Que la Plume, le Fer, le Moule, ou le Pinceau
 N'ait si bien imité, que nôtre œüil peut à peine
 Discerner le vrai cors d'auéc sa forme vaine.
 Cête lument d'airain sur qui les étalons,
 Lançoient, étans en rut, leurs fragiles talons:
 Ce bel abre pampuré, que la viue peinture
 De Zeuxe fit iadis à l'enui de Nature:
 Et sur qui les oiseaus à flotes volettoient:
 Et pour vn vrai raifin le tableau bequetoient.
 Ce mabre Athenien qu'un ieune home folâtre
 Auoit ja fiancé dans son ame idolâtre:

L'Apelloïse Venus qui, portréte, n'auoit,
Guére moins d'amoureux, que quand elle viuoit:
Sont témoins suffifans qu'une docte peinture,
Déesse, peut former toute vne autre Nature.

Mais l'artifice humain ne produit seulement
Vne masse sans ame, vn cors sans mouuement,
Ains il peuple les æers d'un volant Exercite
D'animaus bigarrés. Le Tarentin Archite
(Prince docte & vaillant) fit vn pigeon de bois,
Qui pouffé par l'accord de diuers contrepois
Se guindoit par le Ciel. Que dirai-je de l'Aigle,
Dont vn docte Aleman honora nôtre Siede?
Aigle, qui délogeant de la Métresse main,
Ala loin au deuant d'un Empereur Germain:
Et, l'ayant bien-veigné, soudain d'une æle acorte
Se tournant, le suiuit iuqu'au fuëil de la porte
Du firt Norembergeois, que les piliers dorés,
Les tapiffés chemins, les arcs élaborés,
Les foudroians canons, ni la ieunesse ifnele,
Ni le chenu Senat n'honorioient tant come ele.

Vn iour, que cet Ouurier plus d'ébas, que de més,
En priué fétayoit ses seigneurs plus aimés,
Vne Mouche de fer dans sa main recelée
Prit, sans aide d'autrui, la gaillarde volée,
Fit vne entiere ronde: & puis d'un farceau las,
Come aiant iugement, se percha sur son bras.

Esprit vraiment diuin ! qui dans l'étroit espace,
Du cors d'un moucheron peus treuuer prou de place
Pour tant de contrepois, chainetes, & reffors,
Qui lui seruoient d'esprit, d'éperon, & de mors.

Vous mêmes, ô dérs Cieus, bien que vôtre carriere,
Filant touiour d'un train, ne treuue de barriere
Qui la puisse arrêter, n'échapés point les mains
Des humains qui ne sont que par l'écorce humains.

Vn Persé non content d'auoir borné par guerre
Son Domaine à peu près des bornes de la terre:
Pour regner dans le Ciel, maçon, ne redressâ
Le Palais de Nembrot, & Geant, n'entassâ
Montaigne sur montaigne : ains sans bouger de terre,
Magnifique, il fondit vn si grand Ciel de verre,

Que feant quelquefois son haut trône au milieu,
 Sous ses piés orgueilleus il voyoit come vn Dieu
 Les feus de l'autre Ciel se cacher sous Nerée :
 Puis tirer hors des flôs leur perruque dorée.

Or ce Ciel n'auoit rien de merueilleus en foi,
 Qu'une enorme grandeur digne d'un si grand Roi.

Mais bon Dieu! qui croirait que les dextres morteles
 Fissent de nouveaux Ciels, & d'étoiles nouueles,
 Qui par le train constant de leurs contrées cours
 Peussent marquer les ans, & les mois, & les iours,
 Et c'est bien toutefois vne histoire auerée,
 Par cent graues témoins, que ce fin Briarée
 Qui long tans deffendit, armé de mille mains,
 Le mur Saragouffois contre l'ôt des Romains:
 Qui brûla d'un miroir maint nauire de guerre:
 Qui de la terre en l'onde, & de l'onde en la terre
 Par sa dextre traina les plus pesans vaisseaus,
 Qui gliffèrent iamés sur les Tyrrhenes eaus;
 Fit des Cercles luisans, où les flames errantes,
 Non de fêt, ains de nom : où les torches drillantes,
 Qui décorent le front du vite firmament,
 D'eles même tournoient d'un réglé mouuement.

Hé! pourroi-je cacher sous un obscur Silence
 Ce nouveau Ciel d'argent, qui n'aguere à Bizence
 Fut au grand Roi des Turcs mandé par Ferdinand?
 Là dedans un Esprit sans fin se promenant
 Agitait la machine: & bien que l'une Sphère
 Gliffât fort lentement, & que fautre au contraire
 Diligentât ses pas : leurs Astres toutefois
 Des Astres naturels ne transgressoient les lois.
 Là le Soleil fuiuant du biaiz Zodiaque
 Les tiquêtes logis, iamés ne se detraque
 De son prescrit chemin : là sa Sœur dans un mois
 Parfêt son vite cours: & changeant mainte-fois
 De forme de visage: ore grande, or petite,
 Les diuers changemens de l'autre Lune imite.

O parfêt animal! qui sçais fère mouuoir
 Les Cercles étoilés: qui ton diuin pouuoi
 Etans deffus les Cieus : qui tiens en main la bride
 Du perruqué Soleil, & de la Lune humide.

Ce chatoüilleus desir, qui te sèt imiter
 Les ourages plus-beaus du non-feint Iupiter,
 Porte par ses effets fidele témoignage
 De ton extraction, & que son soint Image
 Fut en ton ame empreint, quand son Esprit viuant,
 Pour animer ton cors, t'emplit d'un sacré vent.

Car come il est tout beau, ton ame est toute bele.
 Come il est immortel, ton ame est immortele.
 Il ne chome iamés : & ton Entendement
 Est touiour en trauail: à l'erte, en mouuement.
 Il discourt, tu discours : & ta meure prudence
 A quelque parentele avec sa prouidence.
 Il sèt tout par raison, tu sés tout par compas.
 Il est l'honneur du Ciel, toi l'honneur de ça bas.
 Il est le grand Pontife, & toi son grand Vicaire.
 Il est Roi souuerain, & toi Roi tributaire.

De vrai tout aussi tôt que l'Eternel t'eust sèt,
 Il mit deffous ta main cét Ourage par sèt:
 Fit que tous animaux te vindrent reconnaître:
 Et te dona pouuoir d'imposer, come Mètre,
 Des noms pleins d'efficace aus émailés oiseaus,
 Aus hôtes des forés, aus citadins des eaus.
 Heureus, & trop heureus! si tu n'eusses, ô Pere !
 Apostat, effacé ce diuin Caractere.

Or puis que le Flambeau de nos Espris accors
 Luit si bien à trauers la lanterne du cors:
 Quele sainte clarté naitra de cete Etoile,
 Lors qu'ele brillera sans falot, & sans voile?

L'esprit semble celui, qui pour viure en maison,
 Que l'iniure du Ciel perce en toute saison,
 Qu'un lac dôt de ses eaus : qu'un Autan touiour baifé,
 Malfain, ne vit iamés vn quart d'heure à son aisé.

L'esprit semble à peu près l'araigne, qui viuant
 Au centre de son drap agité par le vent,
 S'émeut tout aussi tôt que la bruiante Guépe
 Touche tant seulement l'un des bors de son crépe.

Vous qui dans ce Tableau, parmi tant de portrés,
 Du Roi des Animaux contemplés les beaux trés,
 Ca ça tournés vn peu & vôtre œil, & vôtre ame:
 Et, ravis, contemplés les beaux trés de la Feme,

Sans qui l'home çà bas n' est home qu'à demi,
 Ce n'est qu'un loup-garou du Soleil ennemi,
 Qu'un animal fauusage, ombrageus, folitaire,
 Bizarre, frenetique, à qui rien ne peut plaire,
 Que le seul déplairir : né pour soi seulement:
 Priué de cœur, d'esprit, d'amour, de sentiment.

Dieu donq pour ne montrer sa main moins liberale
 Enuers le Mâle humain, qu'enuers tout autre Mâle,
 Pour le parfét patron d'une sainte amitié,
 A la moitié d'Adam ioint vne autre moitié:
 La prenant de son cors, pour êtreindre en tout âge
 D'un lien plus étroit le sacré mariage.

Come le Medecin, qui desire trancher
 Quelque membre incurable, auant que d'aprocher,
 Les glaiues impiteus de la part offensée,
 Endort le patient d'une boiffon glacée:
 Puis sans nule douleur, guidé d'usage, & d'art,
 Pour sauuer l'home entier, il en coupe vne part.
 Le Tout-puissant ternit de nôtre Aieul la face :
 Versé dedans ses os vne mortele glace:
 Sille ses yeus ardans d'un froid bandeau de fer:
 Guide préque ses piés iuqu'au sueil de l'enfer:
 Bref si bien engourdit & son cors, & son ame,
 Que sa chair sans douleur par les flancs il entame:
 Qu'il en tire vne côte, & va d'ele formant
 La Mere des humains, grauant si dextrement
 Tous les beaux très d'Adam en la côte animée,
 Qu'on ne peut discerner l'Amant d'avec l'aimée.
 Bien est vrai toutefois qu'ele a l'œil plus riant,
 Le teint plus delicat, le front plus atrayant,
 Le menton nêt de poil, la parole moins forte,
 Et que deux mons d'Ivoire en son sein ele porte.

Aprés que l'Eternel l'a priué de soneil:
 L'home vnique n'a point sitôt ieté son œil
 Sur les douces beautés de sa Moitié nouuele,
 Qu'il la baïse, l'embrasse, & haut & dér l'apele
 Sa Vie, son Amour, son Apui, son Repos,
 Et la Chair de sa chair, & les Os de ses os.

Source de tout bon-heur, Amoureuse Androgynie
 Jamés ie ne discour sur ta sainte origine,

Que, rai, ie n'admire en quele forte alors
 D'un cors Dieu fit deux cors : puis de deux cors vn cors.

O bien-heureus lien ! ô noce fortunée !

Qui de Christ & de nous figures l'Himenée.

O pudique amitié qui fons par ton ardeur

Deux ames en vne ame, & deux cœurs en vn cœur !

O Contract inuenté dans l'odorant Parterre

Du Printanier Edem, & non dans cete terre

Toute rouge de fang, toute comble de maus,

Et le premier Enfer des maudis Animàus,

Qui guerroient le Ciel! ô sacrée Alliance

Que le fis d'une Vierge orna de sa prefance,

Quand les eaus du Iordain il conuertit en vin,

Témoignage premier de son pouuoir diuin !

Par ton alme faueur apres nos funerailles,

Bien heureux, nous laiffons des vivantes medailles,

Renaiffans en nos fis qui vont de main en main,

Cà-bas eternifant le mortel genre humain.

Par toi nous étandons fort loin nos parenteles:

Nous nous fortifions d'aliances nouueles:

Si que tout vn païs ne nous est quelque-fois

Qu'une feule maifon policée de loi.

Par toi deux grands Cités, que la fanglante rage

De Mars le boute-feu cruelement rauage,

Echangeant en amour leur fiere hostilité,

Font de deux grands Cités vne feule Cité.

Par toi nous éteignons les impudiques flames

Que l'Archer Paphien alume dans nos ames:

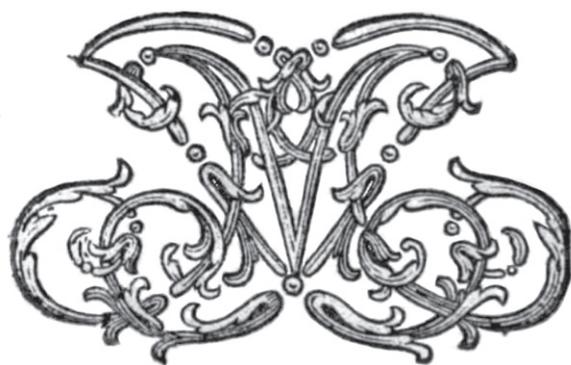
Et aprenant de toi come il faut bien aimer,

Treuons le miel plus dous, & le fiel moins amer,

Qui s'entre-succedans comblent la vie humaine,

Or de fucré plaisir, or d'angoiffeufe peine.

FIN



SEPTIEME IOVR

DE LA SEPMAINE

DE GVILLAVME DE
SALLVSTE, SEIGNEVR
DV BARTAS.





LE Peintre, qui tirant vn diuers Païſage,
A mis en œuure l'Art, la Nature, & l'vſage :
Et qui, docte, a doné d'vn trauaillé pinceau
Ia la derniere main au penible Tableau :
Oublie ſes trauaus, rit d'aïſe en ſon courage,

Et tient touiour ſes yeus collés ſur ſon Ouurage.

Il regarde tantôt par vn pré ſauteler
Vn Agneau, qui, muët, ſemble préque bêler :
Or les rameaus tremblans d'vn ombrageus bocage,
Ore le ventre creus d'vne grote ſauuage,
Ore vn petit ſentier, ore vn chemin batu,
Ore vn Pin baiſé-nuë, ore vn chêne abatu.

Ici par le pendant d'vne roche couuerte
D'vn tapis damaffé moitié de mouſſe verte,
Moitié de vert l'hyerre, vn argenté ruiſſeau
A flôs entrecoupés precipite ſon eau :
Et, qui courant après or ſus, or ſous la terre,
Humecte, diuiſé, les quarreaus d'vn Parterre.

Ici l'arquebuſier de derriere vn buys vert,
Affuté, viſé droit contre vn chêne couuert:
De bifets paſſagers. Le roüet ſe débande:
L'amorce vole en-haut : d'vne viteſſe grande,
Vn plum enuironné de fumée & de feu,
Come vn foudre éclatant court par le bois touffu

Ici deux bergerots ſur l'émaillé riuage
Font à qui mieus courir pour le pris d'vne cage.
Vn nuage poudreus s'émeut deſſous leurs pas.

Ils marchent & de tete, & de piés, & de bras.
 Ils fondent tous en eau: vne fuiuante pressé
 Semble rendre en criant plus vite leur viteffé.

Ici deux bœufs fuans de leurs cols haraffés,
 Le côûtre fend-gueret traient à pas forcés.

Ici la pâtoresse à trauers vne plaine
 Chez foi d'vn pié gaillard son gras troupeau rameine:
 Cheminant elle file, & à voir sa façon,
 On dirait qu'elle entonne vne douce chanfon.

Vn fleuve coule ici, là nait vne fontaine:
 Ici s'éleue vn mont, là s'abaiffé vne plaine:
 Ici fume vn château, là fume vne Cité:
 Et là flote vne Nef sur Neptune irrité.

Bref, l'art si viuement exprime la Nature,
 Que le Peintre se perd en sa propre peinture:
 N'en pouuant tirer l'œil: d'autant qu'ou plus auant,
 Il contemple son Oeuure il se void plus sauant.

Ainsi ce grand Ouurier, dont la gloire fameuse
 L'ébauche du pinceau de ma grossiere Muse,
 Aiant ces iours passés d'vn soin non soucieus,
 D'vn labeur sans labeur, d'vn trauail gracieus
 Parfét de ce grand Tout l'infini paillage,

Se repose ce Iour: s'admire en son ourage:
 Et son œil, qui n'a point pour vn tans autre objet,
 Reçoit l'esperé fruit d'vn si brave projet.
 (Si le begayement de ma froide Eloquence
 Peut parler des proiés⁸⁴ d'vne si haute Essence.)

Il voit ore comment la Mer porte-vaiffeaus
 Pour homage reçoit de tous fleuves les eaux:
 Il voit que d'autre-part le Ciel ses ondes hume,
 Sans que le tribut l'enfle, ou le feu la consume
 Il voit de ses bourgeois les fecondes amours:
 De son flus & reflu il contemple le cours,
 Sur qui le front cornu de l'Etoile voisine
 D'vn aspect inconstant, & nuit, & iour domine

Il œillade tantôt les chams passémantés
 Du cours entortillé des fleuves argentés.

Ore il prend son plaisir à voir que quatre Freres
 Soutiennent l'Vniuers par leurs efforts contrères:
 Et come l'vn par tans en l'autre se diffout:

84 - [NdÉ] Ou projets.

Si que de leur debat naist la paix de ce Tout.

Il s'égayé tantôt de contempler la courfé
Des Cieus gliffans autour de la Croix et de l'Ourfé:
Et come sans repos or fus, or fous les eaus
Par chemins tous diuers ils guident leurs flambeaus.

Ore il prend ses ébas à voir come laflamme,
Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme.
Come le cors gliffant de non folides aers
Peut porter tant d'oifeaus, de glaçons, & des Mers.
Come l'cau, qui touiour demande la descence,
Entre la terre, & l'aer se peut tenir en pente.
Come l'autre Element se maintient otieus,
Sans dans l'eau s'enfondrer, ou sans se ioindre aus Cieus

Or son nés à lons très odore vne grand plaine,
Où començoit flairer l'encens, la marjolaine,
La canele, l'œuillet, le nard, le romarin,
Le serpolet, la rose, & le baume, & le thin.

Or son oreille il pait de la mignarde noifé,
Que le Puple volant par les forés dégoifé:
Car bien que chaque oifeau, guidé d'un art sans art,
Dans les bois verdoians tiene son chant à part,
Si n'ont ils toutefois tous ensemble pour Verbe
Que du Roi de ce Tout la louange superbe.

Et bref l'oreille, l'œil, le nés du Tout-puiffant
En son Oeure n'oit rien, rien ne voit, rien ne sent,
Qui ne préche son los: ou ne lui fé sa face:
Qui n'épande par tout les odeurs de sa grace.
Mais plus que tout encor les humaines beautés
Tienent du Tout-puiffant tous les sens arrêtés.
L'home est sa volupté, l'home est son saint Image,
Et pour l'amour de l'home il aime son Ourrage.

Non que i'aïlle forgeant une Diuinité
Qui languisse là-haut en morne oisueté
Vn Dieu non plus soigneus des vertus, que des vices:
Vn Dieu sourd à nos cris, aueugle à nos seruices.
Fai-neant, songe-creus : & bref vn Loir qui dort
D'un someil eternal : ou plutôt vn Dieu mort.

Or bien que quelquefois repousser ie ne puisse
Maint profane penser, qui dans mon Ame glisse,
Le ne pensé onques en Dieu, sans en Dieu conceuoir

Iustice, Soïn, Conseil, Amour, Bonté, Pouvoir:
 Veü que l'home, qui n'est de Dieu qu'un mort Image
 Sans ces dons n'est plus home, ainçois bête sauüage ?

Tu dormois Epicure, encor plus que ton Dieu,
 Quand tu fantaftiquois vn Lethargique au lieu
 De la source de vie: ou, d'une ruse vaine
 Des Athées fuiant non le crime, ains la peine,
 Tu metois en auant un Dieu tant imparfét,
 Pour l'auoüer de bouche, & le nier de fét.

Dieu n'est tel qu'un grand Roi qui s'affied pour s'ébatre,
 Au plus eminent lieu d'un superbe Theatre:
 Et qui sans ordonner des sables l'appareil,
 Ne veut que contenter son oreille & son œil.

Qui content d'auoir fét roüer par sa parole,
 Tant d'Astres flamboyans sur l'un & l'autre Pole:
 Et come en chaque cors du burin de son doi
 Graue le texte saint d'une eternelle loi:
 Tenant sa dextre au sein, abandonne leur bride
 Pour les laisser courir où cete loi les guide:
 Tel que cil qui iadis par un canal nouveau,
 Penible, a détourné le flotant cours d'un eau,
 N'est plus come deuant pour cete source en peine:
 Ains la laissé couler où sa fosse la meine.

Dieu, nôtre Dieu n'est point vn Dieu nu de puissance,
 D'industrie, de soïn, de bonté, de prudence:
 Il s'est montré puissant formant ce Tout de rien:
 Il s'est montré subtil en le réglant si bien:
 Soigneus en l'acheuant en deux fois trois iournées:
 Bon en le bâtissant pour des choses non nées:
 Et sage, en le tenant maugré l'effort du Tans
 En son premier état tant de centaines d'ans.

Hé Dieu! combien de fois cete bele Machine
 Par sa propre grandeur eut caufé sa ruine?
 Combien de fois ce Tout eut senti le trepas,
 S'il n'eut eu du grand Dieu pour arc-voûtans les bras ?

Dieu est l'Ame, le Nerf, la Vie, l'Efficace,
 Qui anime, qui meut, qui souëtient cete Masse.
 Dieu est le grand ressort, qui fét de ce grand Cors
 Ioüer diuerfement tous les petis ressorts.
 Dieu est ce fort Athlas, dont l'imploiable échine

Soutient la pesanteur de l'Astrée machine.

Dieu des moites surjeons rend immortel le cours:
 Dieu fét couler sans fin les nuits apres les iours:
 L'hyuer apres l'Automne, apres l'Hyuer la Prime,
 Apres ele l'Été. Dieu tous les ans ranime
 L'amarry⁸⁵ de la Terre, & fét qu'ele n'a pas
 De tant d'enfentemens préqu'encor le flanc las.
 Dieu fét que le Soleil, & les Astres de même,
 Bien qu'ils soient tref-ardens, ne se brûlent eus-même :
 Que leurs rayons brillans d'un triste embrasement
 N'anticipent le iour du dernier iugement.
 Et qu'en vn même Tans d'une contrère course,
 Ils vont vers le Ponant, vers l'Aurore, &, Vers l'Ourse.

Jamés le cours du Ciel ne transgressé ses lois.
 Le Nérée flotant n'obeit qu'à sa vois.
 L'Ær est de son ressort, le Feu de son domaine:
 La Terre est en sa Terre: & rien ne se promeine
 Par royaumes si grans, qui ne soit agité
 Du secret mouuement de son Eternité.

Dieu est le President, qui partout a Iustice
 Haute, moienne, & basse : & qui sans auarice,
 Ignorance, faueur, creinte, respet, courrous
 Ses arrés sans appel prononce contre nous.

Il est Iuge, Enquêteur, & Témoin tout ensemble.
 Il ne treuve secret ce que secret nous semble.
 Le plus double courage il fonde iusqu'au fons.
 Il voit déer à minuit. Les goufres plus profons
 Lui sont gués de Cristal: & son œil de Lyncée
 Découure la pensée auant qu'être pensée.

Son iugement donné ne demeure sans fruit:
 Car il a pour Sergens tout ce qu'au Ciel reluit,
 Qui germe par les chams, qui sur terre chemine,
 Qui voltige par l'ær, qui nouë en la marine.
 Il a pour ses Commis tous ses Espris aelés,
 Dont le pié foule l'or des Cercles étoilés.
 Et Sathan assisté de l'Infernale bande
 Execute soudain tout ce qu'il lui commande.
 Bref c'est vn bon Ouurier, qui s'aide dextrement
 Aussi bien d'un mauuais, que d'un bon Instrument.
 Qui fét pour doner cours à sa haute Iustice

85 - [NdÉ] Utérus. (*Dictionnaire du Moyen Français*)

Contre nous-même armer notre propre malice.
 Qui fét, pour le deffein des méchans empecher,
 Ses plus grans ennemis à sa folde marcher.

Bien est vray toutefois que les choses humaines
 Sans frein semblent couler tant & tant incertaines,
 Qu'on ne peut en la mer de tant d'éuenemens
 Remarquer quelque fois les diuins iugemens:
 Ains come a-vau-de-route il femble que fortune
 Régle fans réglement ce qui luit sous la Lune.

Si demeures-tu iuste, ô Dieu ! mais ie ne puis
 Sonder de tes deffeins l'inépuisable puis:
 Mon Esprit esf trop court pour doner quelque attainte
 Même au plus bas conseil de ta Majesté sainte:
 Tes secrés moins secrés, ô Dieu ! ie recognoi
 Letres closes à nous, & patentes à toi.

Bien fouuent toutefois ce que de prime face,
 Come iniuste à nos sens, nôtre raison surpasse.
 Tu veus, ô Tout-puissant ! tu veus qu'en sa saison
 Nous le reconnoissons être fét par raison.

Permetant aus Hebreius la vente fraternele,
 Tu femblas dementir la iustice eternele.
 Mais Iacob aduertit, que d'un rare bon-heur
 Son fis de poure Esclaue étoit fét Gouverneur
 Des chams, pour qui le Nil d'un débord fét fois riche
 Repare le deffaut du Ciel d'humeur trop chiche:
 Aprit que le complot de ses traitres germains
 Auoit mis le timon de Memphe entre ses mains :
 Afin qu'à l'aduenir la Terre Egyptiene,
 Nourrice, recueillit la race Abramienne.

Quand tu voulus punir d'un châtement diuers
 Sodome par le feu, par la mer l'Vniuers:
 D'autant qu'en eus encor viuoit quelque relique
 De iustice, & Bonté, tu femblas être inique.
 Mais tout soudain qu'on vit sauués Noé, & Lot,
 Cétui-ci de la flame, & cétui-là du flot
 Clérement on connut que ta sainte iustice
 Préferue l'innocence, & chatie le vice.

Celui ferme les yeus au rais d'un dér Soleil,
 Qui ne voit que Pharon, est come l'appareil
 Du salut des Hebreius: & que son dur courage

Aplanit le chemin à leur futur voiage:
 Afin que l'Eternel des Tyrans combatu
 Treuve affés large champ pour montrer sa vertu.

Et qui ne sçait encor que la traître iniustice
 D'un luge ambitieus, de Iudas l'avarice,
 L'enuie des Docteurs, du Puple la fureur,
 Serurent d'instrumens pour reparer l'erreur
 De ce vieil Roi d'Eden, dont la gloutonne audace
 Feit sa Lepre à iamés découler sur sa race.

Le foudi du grand Dieu par ses effets diuers
 De membre en membre court par tout cét Vniuers.
 Mais d'un soin plus-soigneus il couure de ses aëles
 La semence d'Adam, & sur tous les fideles:
 Car il ne veille point qu'en faueur des humains
 Qui lui dresseent, deuots, & leurs vœus, & leurs mains.

Pour eus d'un cours certain le Ciel sans cesse ronde.
 Les chams sont fets pour eus : pour eus est fête l'onde.
 Il comte leurs cheueus : il mesure leurs pas:
 Il parle par leur bouche: il manie leurs bras:
 Il se parque en leur cœur: & nuit & iour des Anges
 Il campe à l'entour d'eus les veillantes fallanges.

Mais quel bruit oy-ie ici? Homes sans Dieu, sans foi
 Je ne m'étonne pas de vous voir contre moi
 Ligués à tous propos : seulement ie m'étonne,
 Que ceus de qui la foi come vn Astre rayonne.
 Parmi nos sombres nuis, se puissent tant de fois
 Ecarmoûcher au son d'une si sainte vois:
 D'autant que non sans pleurs ils voient que la Troupe
 Qui plus le Ciel outrage a touiour vent en poupe:
 Qu'elle a le sceptre en main, au coffre les lingôs
 Le diadème au front, le pourpre sur le dos:
 Que tout lui fêt la Cour, que tout la fauorise:
 Que sous la main celeste ele est come en franchise:
 Et que même ses biens, ses honeurs, ses plaisirs
 Surmontent ses deffains, deuantent ses desirs.
 Qu'au contrére les Bons sur la mer de ce monde
 Sont sans cesse agités & du flot, & de l'onde:
 Qu'ils ont si peu qu'Euripe en la terre repos:
 Que le fleau du grand Dieu pend touiour sur leur dos:
 Qu'ils sont touiour fuiuis de honte, perte, encombre,

Come est la nuit d'humeur, & le cors de son ombre.

Paix, paix mes bons amis : car i'espere effacer
De vos cœurs chancelans ce profane penser.
Sachés donques que Dieu, afin qu'on ne l'estime
Iuge sans iugement punit ici maint crime.
Sachés qu'il laisse aussi maint crime sans tourment,
Afin que nous creignons son dernier iugement.
Aprenés d'autre part, que la Croix est l'Echele
Qui conduit les humains à la gloire immortele:
Et la Voye de lait, qui blanchissant les Cieux,
Guide les sains esprits au saint conseil des Dieus.

Hé! ne voyés vous point come le sage père
Tenant le frein plus court au fis, qu'au mercenère,
Reprend l'un rarement, & l'autre chèque iour,
L'un pour respect d'un gain, & l'autre par amour ?

L'Écuyer, qui cerné d'une noble Jeunesse
Les genereus détriers d'un grand Monarque dresse,
Repique plus souuent celui de ses cheuaus,
Qu'il cuide être mieus né pour les guerriers trauaus.

Le penible Regent, dont la docte parole
Tout l'honneur d'un païs cultiue en vne Ecole,
Charge plus de leçon ceus, à qui Dieu depart
Plus d'esprit pour comprendre en peu de tans vn art.
Un grand Chef ne commet qu'à ceus que plus il prisé
Le dangereux hazard d'une belle entreprisé.
Ore il les fêt-aller les premiers à l'affaut,
Or deuant cent canons les plante sur le haut
D'une brèche affaillie, ore avec peu de force.
Leur comande d'entrer dans vn fort que l'on force.

Dieu bat ceus qu'il chérit du bers iuqu'au cercueil,
Pour se fère connoitre : abattre leur orgueil:
Arracher maint soupir de leur deuote bouche:
Eprouuer leur confiance à la pierre de touche:
Réveiller leur pareffe: exercer leurs esprits,
A trauailler, heureux, après le pris sans pris.

Le Medecin, qui sçait ioindre à la Theoricque
L'exercice fâcheus d'une longue Practique,
Applique le remede au cors plein de langueur
Selon la qualité de la peccante humeur:
Guerissant cétui-ci par dietes austères,

L'autre par jus amers, cétui-là par cauterés :
 Et coupant quelquefois ou la jambe ou le bras
 D'un autre garentit tout le cors du trépas.

Ainsi le Tout-puissant, selon l'humeur peccante,
 Qui les Saints les plus sains à boutées tourmente,
 Ordonne ore la faim, ore vn banissement,
 Ore vne ignominie, ore vn âpre torment,
 Ore vn procès fâcheus, ore vn cruel naufrage,
 Ore d'un fis la perte, ore vn triste veuage.
 Mais tenant toutefois pour le salut humain
 En vne main le fleau, l'emplâtre en l'autre main.

Le guerrier, qui par trop sejourne en vne place
 Laisse attiedir l'ardeur de la premiere audace.
 La rouille va mangeant le glaiue au croc pendu.
 Le ver ronge l'habit dans le coffre étendu.
 L'eau qui ne court se rend & puante, & mal-saine.
 La vertu n'a vertu que quand elle est en peine.

De vrai tout ce qu'on voit au monde de plus beau
 Est sujet au trauail. Ainsi la flamme & l'eau
 L'une à-mont, l'autre à-val font touiour en voiage.
 L'aër n'est préque iamés sans vent, & sans orage.
 L'esprit est sans Esprit, s'il ne scait discourir.
 Le Ciel cessera d'être en cessant de courir.

Par les playes du front le soldat se signale:
 Mais cil qui non-bleffé de la brèche deuale
 Done à penser aus Chefs, que la peur du trépas
 A glacé son courage, & lié ses deus bras.

Dieu donq pour proposer à l'humaine ignorance
 Quelque rare patron d'inuincible confiance:
 Et ses fis bien-aimés coroner des lauriers
 A iuste tiltre acquis dessus mille guerriers,
 Va contre eus harceler autant, ou plus encore
 De maus, qu'il n'en fortit de l'étui de Pandore,
 Munissant toutefois d'un tel plastron leur cœur,
 Qu'étant le cors veincu, l'Esprit reste veincueur.

Mais sans cause à ces maus si mauuais nom ie donne,
 Le seul vice est mauuais, la vertu seule est bonne
 De sa propre Nature: & tout le demeurant
 Outre vice, & vertu demeure indifferent.

Que la Fortune aduerse aus chams mette ses forces

Contre vn home constant, s'es plus rudes entorces
 Ne lui feront changer ses desseins bien-conceus,
 Non même quand le Ciel lui tomberoit dessus.

L'home vraiment constant est tout tel que Nerée,
 Qui ouure à tous venans sa poitrine azurée:
 Et toutefois tant d'eaus qu'il boit de tous cotés,
 Ne lui font tant soit peu changer ses qualités.

L'home que Dieu munit d'une braue assurance
 Semble au bon estomac, qui soudain ne s'offence
 Pour l'excès plus leger: ains change promptement
 Toute sorte de mès en parfèt aliment.

Donques bien que de Dieu la sagesse profonde
 Encor, encor besoigne au regime du Monde:
 Il est vrai qu'en six iours sa dextre composa
 Tout ce grand Vniuers: & puis se reposa:
 Voulant qu'à son exemple Adam, & sa lignée,
 Chome eternelement la septième iournée.

L'Eternel se souvient que sa Métresse main,
 D'une massé de fer ne fit le cors humain:
 Ains qu'il logea nôtre Ame en vn vaisseau de terre,
 Plus liquide que l'eau, plus frêle que le verre.
 Il sçait que rien plutôt ne nous guide au trépas
 Qu'auoir touiour tendus les esprits & les bras.

Le champ qui quelques ans demeure come en friche,
 Quand il est resémé, fèt vn rapport plus riche.
 Le fleuve pour vn tans par l'éclusé arrêté,
 Pouffé plus roidement son flot precipité.
 L'arc, qui pour quelques iours defencordé demeure
 Enfonce plus auant la mortele bleceure.
 Le soudard au combatre - va plus furieux
 Aiant vn peu couué le somne dans ses yeus.
 Tout de même ce Cors, quand pour reprendre halaine,
 Il vit en dous repos vn iour de la Sepmaine,
 Ses facultés rassemble, & remét l'endemain
 Beaucoup plus gaiement en besogne sa main.

Mais le but principal où ce Precepte visé,
 C'est qu'éteignant chez nous le feu de conuoitise:
 Et donant quelque tréue aus profanes labeurs,
 Nous laissons trauailler l'Eternel dans nos cœurs,
 C'est qu'en foulant des piés toutes choses morteles

Nous puiffions beaucoup mieus foigner les Eternes:
Féfânt come l'Archer qui pour conduire mieus
La fléche fur le blanc, ferme l'vn de fés yeus.

Car par le Tout-puiffant cete fainte Iournée
Ne fut aus bals, aus ieus, aus mafques destinée:
Pour languir en féiour : pour fe perdre en plairirs :
Pour la bride lâcher aus forcenés defirs:
Pour fére d'vn iour faint des ordes Lupercales,
Des Orgies criars, des foles Saturnales:
Pour ébloüir les yeus d'vne vaine fplendeur:
Pour prier d'autres Dieus : pour féruir fa grandeur
Suiuant les vaines lois, dont l'humaine arrogance
De l'Eglife premiere a fapé l'innocence.

Dieu veut qu'en certain lieu on s'affemble ce iour,
Pour de fon nom apprendre & la crainte, & l'amour.
Il veut que là dedans le Miniftre fidele
De l'os des fains écrits arrache la moüelle:
Et nous face toucher come au doi les fécres
Cachés fous le bandeau des Oracles fâcrés.
Car bien que la leçon des deux plus faintes Pages
Féte entre murs priués, émeue nos courages:
La doctrine qui part d'vne diferte Vois
Sans doute a beaucoup plus d'efficace & de pois.

Il veut que là dedans, come à l'enui des Anges,
Nous féfons retantir fés diuines louanges,
Pour l'hommage, & le fief des biens que nous tenons
En fa riche Directe. Il veut que nous prenons
Son Christ pour fauegarde: & qu'avec affeurance
Par lui nous implorons fa diuine Clemence:
Veu qu'il tient fous la clef de fés riches trefors
Tous les biens de fortune, & de l'ame, & du cors.

Il veut que ce Sabat nous foit vne figure
Du bien heureux Sabat de la vie future.
Mais l'vn come Legal n'a foin que du dehors:
L'autre met en repos & l'esprit, & le cors.
L'vn ne dure qu'vn iour : de l'autre l'heur extrême
N'est point moins eternal, que l'Eternite même.
L'vn confifte en ombrage : & l'autre en verité.
L'vn en pedagogie : & l'autre en liberté.
L'vn a fouuent le front affüblé d'vn nüage

De chagrineus fousis : & l'autre a le visage
 Touiour touiour serein, sans que iamés de lui
 S'approche seulement la crainte d'un ennui.
 C'est le grand Iubilé, c'est la Fête des Fêtes,
 Le Sabat des Sabats, qu'avec les tiens tu fêtes.
 ô bon Roi ! qui portant nos pechés sur ton dos,
 Par cent mille trauaus nous a mis en repos.

Il veut que ce iourd'hui nôtre ame séquéstrée
 Des negoces humains, life en la voûte astrée,
 Life ez chams, life ez flôs, life en tout autre lieu,
 La bonté, le pouuoir, la sagesse de Dieu:
 Afin que tant de cors soient autant de bons Métres
 Pour rendre grans Docteurs ceus qui n'ont point de letres.

Sié-toi donq, ô Lecteur, sié-toi donq pres de moi:
 Discour en mes discours : voi tout ce que ie voi:
 Oy ce Docteur muët : étudie en ce Liure,
 Qui nuit & iour ouuert t'apprendra de bien viure.
 Car depuis les clous d'or du vite firmament
 Iuqu'au centre profond du plus bas Element,
 Chosé tu ne verras, tant petite soit elle,
 Qui n'enseigne au plus lours quelque leçon nouuelle.

Voi-tu pas ces Brandons qu'à tort on nomme errans ?
 L'un court çà, l'autre là par sentiers differens:
 Et toutefois sans fin leur route fuit la route :
 Du Ciel premier moteur, qui tout dôit de sa voûte.
 Cela t'apprend, qu'encor que ton propre desir
 Directement s'oppose au celeste plaisir.
 Et de voile & de rame en ta façon de vivre,
 De Dieu premier moteur le vouloir tu dois suiure.

T'orgueillisti-tu de voir orné de tous cotés
 Ton Esprit de vertus, & ton cors de beautés?
 Phœbé, qui de Phœbus tient ses beautés plus beles,
 Par exemple te doit fére baïsser les aëles,
 D'autant que par emprunt non moins qu'ele tu tiens
 Du Prince des Flambeaus toute sorte de biens.

Veus tu de cors en cors iuqu'à terre descendre?
 Voi que ce Feu, que Dieu voulut en rond étendre,
 Come voïsin du Ciel est leger, cler, & pur.
 Et celui de çà-bas pesant, fumeus, obscur.
 Ainfi tandis qu'au Ciel ton Esprit a commerce:

Loin loin de lui s'enfuit toute fureur peruerfè:
 Et, bien, que citoyen du Monde vicieus,
 Tu ne vis moins content que les Anges des Cieus.
 Mais fi touiour tu tiens l'Ame come colée
 Contre l'impur limon de la fombre valée,
 Oû chetiz nous viuons, elle prendra fâ part
 De cét ær pestilent, qui de fâ loge part.

Sil aduient que Fortune en ton endroit farouûche,
 Te dresse nuit, & iour mainte chaude écarmoûche,
 Souuiene toi que l'ær se corromt vitement,
 Si le vent ne le bat d'vn diuers soufflement.

Thetys, qui dans l'Enfer engoufre ore fon onde,
 Or d'un mont écumeus bat le plancher du Monde,
 Sans passer toutefois le moindre de ces bors,
 Que l'Eternel planta pour brider ses effors:
 Te montre que des Rois le menaçant orage,
 Le vent d'ambition, l'infatiable rage
 D'entaffer or fur or, d'vn seul trauers de doi
 Ne te doit du grand Dieu fére franchir la Loi.

La terre, qui iamés toute en vn tans ne croule,
 Bien que la pesanteur de fâ feconde boule
 N'ait receu du grand Dieu plus fermes fondemens,
 Que le gliffant appui des plus mols Elemens:
 Par fon constant feiour nous montre quel doit être
 L'Animal qui fut fêt de la terre le Métre.

Mais he! qu'as tu chez toi, nôtre Mere qu'as-tu,
 Qui d'vn stile difert ne préche la vertu?
 Que le Noble, le Fort, & le Riche, & le Docte,
 Soit come Roturier, Debile, Poure, Indocte:
 Et voiant par les chams blondoier la moiffon
 Des épis barbotés, aprene fâ leçon,
 Qui plus font plains de grain, plus leurs têtes abbaiffent:
 Plus font vuides de grain, plus haut leurs têtes dresseffent.

Que cele qui se fent chatouïller du defir
 De fouïller le faint lit d'vn deffendu plaifir:
 Ait honte pour le moins de la palme loyale,
 Qui ne veut porter fruit qu'etant près de fon mâle.

Toi, qui broffant après la courone d'honneur,
 Pers au milieu du cours & la force, & le cœur:
 Souuien-toi que l'honneur refsemble la canele,

Autour de qui Nature épéffement dentele
De mains buiffons pénans: afin que les humains
Ne ietent fans danger fur fon tige leurs mains.

Hé! peus-tu contempler l'étroite sympathie,
Qui joint le blond Soleil, & la blonde Clytie,
Sans penfer qu'il nous faut imiter tous les iours
Du Soleil de Iuftice, & la vie, & le cours?

O Terre! les trefors de ta creufe poitrine
Ne font point enuers nous moins fécons en doctrine.
Car ainfi que la chaus dans l'onde fe diffout,
Saute, s'enfle, s'épand, fume, petille, boût:
Et réueille ce Feu, dont l'ardeur pareffeufe
Dormoit fous l'épeffeur d'une Maffe pierreuse:
Celui, qui pour marcher fous l'enseigne de Christ,
Veut laiffer dans fon cœur regner le Saint-Esprit,
Doit fére, qu'au milieu des tourmens il réveille
Son Zele, qui fouuent en tans calme fommeille.

Et come d'autre-part le riche Diamant,
Soit au fer, soit au feu refifte obftinément.
L'home vraiment Chrestien, bien qu'il n'ait iamés treue,
Doit méprifer des grans & la flame & le glaiue :
Ou fi d'un fleau pefant l'impeteufe rigueur
Du fiege de constance ébranle vn peu fon cœur.
Il doit imiter l'or, duquel la richesse maffe
S'étend bien tant qu'on veut : mais iamés ne se casse :
Et, cuite, perd en l'ær, ou par ses iaunes bors
Salie, & non fon pois, fa crasse, & non fon cors.

La pierre, que du nom de l'Arc moite on appelle,
Du Brandon porte-iour reçoit la face belle:
Et d'un repouffement imprime puis-après
Contre les murs prochains la clarté de ses rés :
Ainsi, ou peu s'enfaut, l'home aiant dans son ame
Receu quelque rayon de la divine Flamme,
Le doit fére briller aus yeus de son prochain :
N'enterrant le trefor que Dieu lui met en main,
Pour le fére courir: si que préqu'à toute heure
Il enfante, fecond, vne centième Vsure.

Come le fer touché par la pierre d'Eymant
Vers le Pole du Nord regarde incessamment:
Ainsi l'Esprit touché par la vertu secreete

D'une foi non-fardée, & iour, & nuit s'arrête
Vers l'éclatant Fanal, qui sert d'Ourfe en tout tans
Pour guider les Nochers sur cete Mer flotans.

Ces exemples tirés des cors qui n'ont point vie,
Engendrent en nos cœurs quelque loüable enuie.
Mais les enseignemens des cors viuans appris
Touchent plus viuement toutes sortes d'Espris.

Sus donq Rois, sus Vassaus, sus courés à l'école
De l'essain donne-miel, qui par Hymete vole.
Là là vous aprendrés qu'une eternelle Loi
Captiue le vassal sous le vouloir du Roi.
Là là vous aprendrés qu'un magnanime Prince
N'a point de piqueron pour vexer sa Prouince.

Ce Persé, qui graua d'une sanglante main,
Des Lois contre l'ingrat sur le publique ærain,
Sauoit que l'éparuiet aiant tenu sous l'æle,
Pour fomenter son sein, la chaude Passerele,
Lui redone les chams: & d'un vol differant
S'éloigne tant qu'il peut du chemin qu'elle prend:
Afin qu'à l'auenir dans la chair tremblotante
De l'oïseau bien-féfeur sa bouche il ne sanglante.

Peres, si vous voulés que vos sages Enfans
Par leur propre bon heur bien heurent vos vieus ans,
Metés les au chemin de la vertu non-feinte
Par beaus enseignemens, par exemple, & par crainte.
Ainsi l'Aigle volete autour de ses petis,
Pour aprendre à voler leur plumage apprentis:
Que si dans peu de tans la vertu paternele,
Par exemples ne peut fére hazarder leur æle,
Il laïssé quelques iours sans les paitre, écouler,
Afin qu'une âpre faim les contraigne à voler:
Et pour dernier remede, il bat, il poind, il presse
A côtés d'æle & de bec leur craintiue paressé.

Tous, qui pour auancer du Mari le trépas,
Soüillés d'un noir venin le coniugal repas:
Helas! pouués vous voir sans quelque syndereze
La Tourtre, qui perdant son mari perd son aisé:
Qui n'ard pour autre Hymen: ains pleure tous les iours
Dessus le sec rameau ses premieres amours?

Meres las! pouués vous, pouués vous, ô crueles!

Refuser à vos fis vos nourrices mammeles:
 Puis que de maint poiffon le charitable fein,
 Reçoit de ses petis le tremblotant effein,
 Sentant cent & cent fois dans la perfé marine,
 Pour même enfantement le tourment de Lucine?

Hé! que n'embrassons nous & d'esprit, & de cors
 Les vifs par charité, & par pieté les mors:
 Donant aus vns secours, aus autres sépulture:
 Ainfi que le Dauphin; qui s'opposé à l'iniure
 Fête à ses compagnons, & morts les va sous l'eau,
 Couvrir du tas pefant d'un fabloneus tombeau.
 Enffans que contre espoir la Diuine largesse,
 A coronnés d'honneur, & comblés de richesse
 N'obliés vos Parens. Enfans, iettés vôtre œil
 Sur la fainte amitié du pié-vite Cheureil,
 Qui tandis qu'és haus mons la tremblante vieillesse
 De ses fers trop pefans ses parens appareffe,
 Viuandier diligent, leur aporte pour més
 Des plus tendres rameaus, les plus tendres sommes:
 Et versé de sa bouche en leur bouche le fleuve,
 Qui tant & tant de fois sans auoir soif l'abreuue.

Pour régler ta maison ne li point les Ecris
 Du fis de Nicomache, honneur des bons Espris:
 Ne fueillette celui que le Prouerbe antique
 Pour ses discours succrés, appella Musé Attique.
 Puis que la seule Araigne instruit chacun de nous,
 Et du foin de l'Espouse, & du foin de l'Espous:
 Car le mâle nourrit sa maison de sa chaffe:
 Et la sage femele a foin de la filace.
 Son ventre engendre-étain, crache-fil, porte-laine,
 Fournit de quenoiüllée à sa tant docte peine:
 Son pois est le fuséau qui tire, & tort le fil
 Qui son doi fét par tout également subtil.
 Sa toile par le centre ourdir elle comence:
 Puis l'alonge en rondeaus, mesurant leur distance
 Par la grandeur des tours, & d'un fin écheueau,
 Du centre iuqu'aus bors trame son drap nouveau
 Percé par tout à iour, à cele fin que l'ire
 Des Eures loin-volans sa gaze ne déchire:
 Et que la fotte Mouche entre plus aisément

Ez mailles d'un filé filé si dextrement.
 Certes à peine encor toucher ele comence,
 Les clés bors de ce rét, que le mâle s'élance
 Au milieu de la toile: afin que sans danger
 Il prene dans ses laçs l'oiselet passâger.

Rois, qui vos mains armés d'une iuste allumette,
 Pardonnés au sujet, & domtés le rebelle,
 Qui iamés ne s'attaque à l'atterré soldart:
 Ains méprisant, hardi, le rét, l'épieu, le dard,
 Et fendant, enragé, la presse qui l'opresse,
 Au milieu de cens mors témoigne sa proüeſſe.

Pareſſeus, si tu veus aprendre ta leçon,
 Va-t'an à la formis, va t'an à l'hérifſſon.
 Cétui-ci de son dos rauit les fruis d'Automne,
 L'autre les fruis d'Été de sa bouche moisſonne,
 Afin d'aitailler pour la froide saison
 Cétui-ci son logis, l'autre sa garnison.

Lecteur, nous sommes tels, que celui qui démarre
 De Saba, de Bandan, & du Peru barbare
 Pour chercher à trauers les menaçantes eaus
 L'encens, l'épice, l'or sous des Cieus tous nouueaus.
 Veu que sans defâncrer de nôtre propre riue,
 Nous treuuons ce qui fét que, bien-heureus, on viue:
 Et que de nôtre cors les réglés mouuemens
 Donent aus plus grossiers cent beaux enseignemens.

Vous Iuges, vous Pasteurs, & vous Chefs des gend'armes
 Ne ſouïillés point vos lois, vos sermons, & vos armes:
 De-peur que ce venin gliffant de toutes pars
 N'infecte vos ſuiés, vos troupeaus, vos soldars.
 Gardés que vôtre mal le mal d'autrui ne traine:
 Car le reste est peu-sain quand la tête est mal-saine.

Princes, ne déchirés par la diuerſité
 De vos conſeils legers la commune Cité:
 Ains come les deux yeus ne voient qu'une chose,
 Chacun de vous la paix deuant ses yeus proposé.

Toi qui le bien d'autrui cultiues iour, & nuit
 Avec vn grand trauail, mais préque sans nul fruit:
 Voi les dens, qui mâchant de ce cors la dépense,
 En tirent prou de peine & bien peu de substance.

Tout ainſi que le cœur vn seul moment ne peut

Demeurer en repos, ains nuit & iour se meut:
 Pour d'un ba-batement d'arteres en arteres
 Enuoier haut, & bas les Espris à ses freres.
 Ceus à qui l'Eternel a commis son bercail
 Doiuent être touiours en foin, veille, & trauail:
 Pour souffler par leurs mœurs, & par leur vie exquise
 L'esprit viuifiant dans le cors de l'Eglise.

Et come l'estomac d'avec les alimens
 Separe l'épessueur des plus lours excremens,
 Ils doiuent separer du faus la chose vraie,
 La foi de l'herésie, & du froment l'iuraie:
 Pour sere receuoir l'un d'eus pour aliment:
 Et l'autre rejeter come sale excrement.
 Quand la brillante épée au dépourueu menace
 Ou le ventre, ou la gorge, ou la jambe, ou la face,
 La main s'oppose au coup, & d'une peur sans peur
 Reçoit de ses germains la sanglante douleur.
 Et nous parmi l'horreur des sacrileges armes,
 Qui comblent l'Vniuers de sang & de vacarmes,
 Pourrons-nous refuser le secours de nos mains
 A ceus qui par la foi nous sont plus que germains ?

De moi, ie ne voi point en quel endroit le Sage
 Puisse treuuer çà-bas vn plus parfét image
 D'un Etat franc de bruis, de ligue, de discors,
 Que l'ordre harmonieus, qui fét viure nos cors.

L'un membre n'a si tôt souffert la moindre offense,
 Que tout le demeurant souffre pour sa souffrance.
 Le pié ne veut flairer, le nés ne peut courir,
 Le cerueau batailler, ni la main discourir.
 Ains sans troubler l'Etat de leur Chose-publique
 Par combats intestins, vn chacun d'eus s'applique
 Sans containte en l'état qu'il a receu d'en haut,
 Soit honeste, soit vil, soit infime, soit haut.

Quoi Muses? voulés vous redire l'artifice,
 Qui brille haut, & bas dant l'humain Edifice?
 Veü qu'un même Sujet deux, ou trois fois tanté,
 Ennuie l'auditeur, pour bien qu'il soit chanté.

Svs donq Muses, à bord, ietés, ô chere Bande,
 L'ancre arrête-nauire : attachons la commande.
 Ici ja tout nous rit: ici nul vent ne bat :

Puis c'est affés vogué pour le iour du Sabat.

FIN





POSTFACE DE L'ÉDITEUR

*Il y a une idée étrange et répandue voulant que sur chaque sujet, les livres anciens doivent être lus que par les professionnels, et de ce fait l'amateur doit se contenter de livres modernes. Ainsi, j'ai constaté que si l'étudiant moyen veut apprendre quelque chose sur le platonisme, la dernière chose qu'il pensera à faire est de prendre une traduction de Platon sur l'étagère d'une bibliothèque et lire le Symposium. Il a plutôt tendance à lire un livre moderne ennuyeux et dix fois plus long, où il sera question d'«ismes» et d'influences et où une page sur douze seulement lui dira ce que Platon a dit réellement. Cette erreur est compréhensible, car il a sa source dans l'humilité. L'étudiant craint quelque peu de rencontrer, face à face, l'un de ces grands philosophes. Il ne se sent pas de taille et croit qu'il ne sera pas en mesure de le comprendre. Mais si seulement il savait, que ce grand homme, justement à cause de sa grandeur, est beaucoup plus intelligible que son exégète moderne... **
(C. S. Lewis "On the Reading of Old Books")

QUI ÉTAIT DU BARTAS ?

On sait peu de choses sur Guillaume de Salluste du Bartas (1544-1590). Si du Bartas fut gascon⁸⁶ et poète, il fut également huguenot, soldat⁸⁷, diplomate et compagnon d'Henri IV, roi de France. Il est né à Montfort, près d'Auch. Il grandit dans une famille marchande prospère. Jan Miernowski, professeur de littérature française à l'université du Wisconsin (1992 : III) affirme que du Bartas a pu étudier au collège de Guyenne à Bordeaux, le même collège où étudia son contemporain, Michel de Montaigne. À la mort de son père en 1566, Guillaume héritera de la seigneurie à

86 - La Gascogne est une province de l'Ancien Régime située près des Pyrénées et de l'Espagne, dans le sud-ouest de la France. Le gascon le plus célèbre est probablement le personnage escrimeur d'Alexandre Dumas, soit d'Artagnan, tiré du roman, *Les Trois Mousquetaires* (1844).

87 - Il est blessé à la bataille d'Ivry (1590).

proximité nommée Bartas (ajoutant à son nom alors le titre seigneur du Bartas) et habitera le château du Bartas à Saint-Georges jusqu'à la fin de ses jours. En 1570, du Bartas épousa Catherine de Manas, une femme de noblesse locale, et de cette union ils eurent quatre filles: Anne, Jeanne, Marie et Isabeau. En 1576, il entre au service d'Henri de Navarre (qui deviendra plus tard le roi Henri IV). Du Bartas fut envoyé sur diverses missions diplomatiques, y compris à Montmorency en 1580, en Écosse et en Angleterre en 1587.

Du Bartas apparaît à une époque charnière pour la littérature française. Si le latin a régné sur le moyen âge, au XVI^e siècle quelques braves se mettent à écrire en français. Si du Bartas fut le contemporain du poète Pierre de Ronsard et d'Agrippa d'Aubigné⁸⁸, il a publié ses œuvres avant la majorité de ceux que l'on considère maintenant comme les « auteurs français classiques ». Du Bartas, qui vécut de 1544 à 1590, laissa sa marque sur la littérature française avant François de Malherbe (1555-1628), René Descartes (1596-1650), Pierre Corneille (1606-1684), Jean de la Fontaine (1621-1695), Molière (1622-1673), Blaise Pascal (1623-1662), Jean Racine (1639-1699) et bien d'autres.

L'œuvre principale de du Bartas, le poème *La Sepmaine* devint de son vivant un best-seller en Europe et connu une popularité inouïe, tant chez ses coreligionnaires protestants que chez les catholiques, pour son évocation magistrale de la création du monde par Dieu. *La Sepmaine* fut donc traduite en plusieurs langues européennes. Parmi ces traductions figurent trois en anglais, dont l'une d'elles l'initiative du roi Jacques I. Par la suite, *La Sepmaine* de du Bartas a pu servir de modèle au poète anglais, John Milton, pour ses deux ouvrages : *Paradise Lost* et *Paradise Regained*. Pour mesurer le succès de *La Sepmaine*, il faut noter qu'il a été l'objet de 42 éditions entre 1578 et 1632. Une de ces nombreuses rééditions de *La Sepmaine* fut accompagnée d'abondants commentaires dus au pasteur protestant Simon Goulart. Par moments, sa réputation a pu même éclipser celle de Ronsard. Il est possible que du Bartas fût influencé par les œuvres du réformé Pierre Viret (1509-1571), qui mourut au service de la mère d'Henri de Navarre. Du Bartas mourra en 1590, quelques semaines après avoir rédigé un poème célébrant la victoire d'Henri IV à Ivry. Après 1635 les goûts littéraires changèrent et il n'y eut plus d'éditions de *La Sepmaine*.

Si il est vrai que l'orthographe ancienne (avec les s long et les u et v inversés, le i qui remplace le j et les nombreuses consonnes simples qui sont devenues doubles en français moderne) d'un texte telle que *La Sepmaine* déroutera quelque peu le lecteur du XXI^e siècle, il reste qu'après quelques pages (et un peu de persévérance) on s'y habitue assez

88 - Puisqu'à la fois du Bartas et d'Aubigné firent longtemps parti de l'entourage d'Henri de Navarre, il nous semble (bien que nous ne soyons pas en mesure de le prouver) inévitable que ces deux individus se soient connus et possiblement (étant donné leurs intérêts littéraires communs) aient pu s'influencer l'un l'autre. Ceci dit, il semble que du Bartas fut de ceux qui acceptèrent que « Paris vaut bien une messe » tandis que d'Aubigné était d'avis que même les Rois doivent se soumettre à une Loi au-dessus de la question politique et de la Raison d'État.

vite. Il va sans dire que cette lecture nous force de prendre la mesure des changements survenus dans la langue française depuis l'époque de du Bartas. Et en route, on sera récompensé en faisant la rencontre de termes du vieux français qui ont été abandonnés depuis. Ce texte n'est pas si inaccessible qu'il peut en avoir l'air. Pour le lecteur ordinaire, une partie de l'attrait de textes anciens tel que *La Sepmaine* tient au goût de l'exotique et du dépaysement, tout comme pour les voyageurs. Si personne n'avait de goût pour ce qui est différent de l'habituel, alors le tourisme n'existerait pas. Il en est de même pour la littérature. Il faut noter que le XVI^e siècle est l'époque où le français n'est pas cristallisé, mais était en gestation autant sur le plan littéraire que grammatical. C'est donc une époque de liberté d'expression, avant l'Académie française...

Pour donner un exemple des trouvailles que l'on peut rencontrer, en lisant *La Sepmaine*, je suis tombé sur le mot *nocher*... Ah bon? Quel québécois a pu entendre parler d'un *nocher*? Mais finalement en feuilletant un dictionnaire, je constate que *nocher* = pilot de navire, un peu comme le *cocher*, qui dirige une voiture à cheval. Par ailleurs, au chapitre 'Quatrième Jour' de *La Sepmaine*, un mot me fait sourire, c'est-à-dire le terme *ostiner*. En effet, il est amusant de constater que si les cousins hexagonaux ont oublié ce verbe, il est resté dans l'usage courant chez les Québécois⁸⁹.

Mais à la fin, *La Sepmaine* n'est pas un commentaire sur les trois premiers chapitres de la Genèse, mais constitue plutôt une exploration du monde créé où on trouve tissés une variété étonnante de descriptions et de récits parallèles, le tout encadré par ces trois premiers chapitres. L'approche encyclopédique mise à l'avant par du Bartas dans *La Sepmaine* se trouvera démultipliée lorsqu'on se tourne vers les deux commentateurs plus connus du poème au XVI^e siècle soient Simon Goulart et Pantaléon Thévenin. Que du Bartas ait été commenté de son vivant est un indice incontestable de sa consécration. Ces commentaires avaient comme objectif d'éclairer le texte pour le lecteur de l'époque, mais ils nous donnent une idée de la manière dont du Bartas fut compris et apprécié par ses contemporains. Un des éditeurs de *La Sepmaine*, Simon Goulard de Senlis, écrit ceci au sujet de l'œuvre de du Bartas (*Au Lecteur* : 1611) :

... la premiere Sepmaine nous en propose en diuers endroits plusieurs beaux enenseignements. Si des œuvres de la creation & de toute la nature des choses créées, des anges bons & mauvais, de la Sageffe & providence diuine: nous n'y rencontrons presque autre chose, amplement, exactement, proprement, clairement, en termes si expres, qu'il n'est possible de mieux. Iettons en somme l'œil sur le grand & sur le petit monde, il n'y a un pinceau humain qui le nous represente mieux que celui du Bartas. Entrons au Jardin d'Eden, contemplons les beautez d'icelui, l'estat heureux d'Adam et d'Eue sous l'obeissance de Dieu, la fureur cauteleuse de Satan, les artifices & impostures, la cheute miserable de nos

89 - Et les Québécois l'emploient tout à fait dans le même sens que du Bartas, c'est-à-dire signifiant « contredire de manière déterminée ». Mais si nos dictionnaires daignent même mentionner ce terme, c'est en la désignant de l'épithète condescendante « québécoisme »...

pere et mere, le proces qui leur est fait, le supplice d'eü et de leur race, le peché en sa racine et ses fruités, les furies d'enfer & leur fouets pour chastier les pecheurs au dehors & au dedans...

DU BARTAS, UN AUTEUR ENSEVELI

Mais, en France il semble que la renommée de du Bartas, ne dépassera guère la génération qui suivra son décès. Les goûts ont changé. Mais, ironie du sort, *La Sepmaine* aura une renommée plus durable en Angleterre, car ses convictions protestantes y étaient plus largement acceptables. Parmi les poètes anglais influencés par du Bartas on compte des figures de premier plan, dont Sir Philip Sidney, Edmund Spenser, et John Milton. Touchant l'influence de du Bartas en Angleterre, C. S. Lewis, qui occupa la chaire de littérature anglaise de la Renaissance et du Moyen Âge à l'université de Cambridge, notait (1954 : 544)

*Du Bartas eut un destin étrange. Dans sa génération, il était un rival sérieux à Ronsard. En Angleterre, il eut une influence profonde. Sans doute son œuvre figurait dans la lecture dominicale dans de nombreux foyers protestants et nous ne devons pas nous étonner que ceux qui l'ont lu lors de leur enfance en aient été complètement subjugués. On pouvait difficilement trouver une nourriture plus attrayante pour l'imagination et la curiosité scientifique en développement. Tous les poètes métaphysiques semblent s'en être nourris, sinon de la traduction [de la Sepmaine] par Sylvestre. Et cela vaut également pour Milton. Nous rencontrons l'influence de du Bartas dans toutes les parties pittoresques [ou pastorales] du Paradise Perdu, où l'univers est circonscrit avec un compas, ou encore lorsque les bêtes émergentes semblent presque provenir d'un film par M. Walt Disney. Nous ferons moins d'objections (...) si nous nous souvenons que Milton fut également influencé par du Bartas. Vint ensuite l'époque augustéenne. Dryden, qui avouait avoir admiré du Bartas [tel que traduit] par Sylvestre dans sa jeunesse, l'a laissé tomber, comme il a laissé tomber Cowley, tout comme les poètes métaphysiques furent abandonnés. Mais le plus curieux est que tandis que Donne et les autres ont été réhabilités dans les temps modernes et les critères humanistes de la critique furent abandonnés, on n'a pas songé à réexaminer du Bartas. Ce serait pourtant chose due depuis longtemps. **

Si depuis du Bartas a été si largement oublié (par opposition à des littéraires contemporains tels que Shakespeare, 1564-1616), il faut songer que cela peut tenir en bonne partie au fait que son œuvre était peu compatible avec l'influence croissante des Lumières en France, influence qui a pénétré profondément autant le système d'éducation que la culture littéraire française. Les penseurs des Lumières ont déclenché une transformation avant tout idéologique ou cosmologique dans notre manière de voir le monde. Avec le temps, cela aboutira à un matérialisme pur et dur. Par moments, il

semble que du *Bartas* pressent les influences montantes des Lumières en France. Par exemple au *Sixième Jour*, du *Bartas* fait les observations qui suivent

*Non que i'aille forgeant une Diuinité
Qui languiffe là-haut en morne oisiveté
Vn Dieu non plus foigneus des vertus, que des vices:
Vn Dieu fourd à nos cris, aueugle à nos feruices.
Fai-neant, fonge-creus : & bref vn Loir qui dort
D'un fomeil eternel : ou plutôt vn Dieu mort.
Or bien que quelquefois repouffer ie ne puisse
Maint profane penfer, qui dans mon Ame gliffé,
Ie ne penfe onques en Dieu, fans en Dieu conceuoir
Iuftice, Soin, Confeil, Amour, Bonté, Pouuoir:
Veu que l'home, qui n'est de Dieu qu'un mort Image
Sans ces dons n'est plus home, ainçois bête fauuage ?
Tu dormois Epicure, encor plus que ton Dieu,
Quand tu fantaftiquois vn Lethargique au lieu
De la fource de vie: ou, d'une rufe vaine
Des Athées fuiant non le crime, ains la peine,
Tu metois en auant un Dieu tant imparfét,
Pour l'auouër de bouche, & le nier de fét.*

Ici du *Bartas* semble lucidement prévoir le déisme (assez éphémère finalement) de Descartes et Voltaire, ce déisme qui fera dire assez cyniquement à Pascal (1670/1960: 94):

Je ne puis pardonner à Descartes; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement; après cela, il n'a plus que faire de Dieu.

Si donc du *Bartas* a pressenti les Lumières avant qu'ils ne soient, alors il devait y avoir, en France, déjà avant 1578 un embryon en gestation de ce système de croyances. Aujourd'hui, dans le monde francophone, on se retrouve évidemment avec une élite intellectuelle bien installée et tout à fait inféodée à l'héritage des Lumières. Sur le plan idéologico-religieux, cela constitue une rupture radicale et profonde avec l'époque de du *Bartas* et la pensée judéo-chrétienne⁹⁰. Touchant le processus qui a propulsé cette rupture, C. S. Lewis⁹¹ propose cette analyse (1954 : 3) :

Ce qui s'est révélé significatif (et ce lentement) au sujet de la nouvelle astronomie n'a pas été la modification de notre conception de l'espace [sidérale], mais

90 - Même si elle était souvent amalgamée à des conceptions gréco-romaines.

91 - En effet, au cours de ses recherches sur la littérature (anglaise) du XVI^e siècle Lewis avait lu *La Semaine* dans une traduction en 1940.

*plutôt la révolution méthodologique qui a permis de le confirmer. Il est donc insuffisamment de décrire cela comme le passage du dogmatisme à l'empirisme. Les empiristes purs, tels que Telesius ou Bacon n'ont rien accompli. Ce qui a rendu fructueuse la pensée des nouveaux scientifiques était l'utilisation audacieuse des mathématiques dans le développement d'hypothèses, testées non pas par de simples observations, mais par l'observation contrôlée de phénomènes pouvant être mesurés avec précision. Sur le plan pratique, c'est ce qui a mis la nature entre nos mains. Touchant nos pensées et nos émotions (ce qui concerne davantage un historien de la littéraire), cela devait avoir des répercussions profondes. En réduisant la nature à ses éléments mathématiques, il a remplacé une conception géniale ou animiste de l'univers par une conception mécaniste. Désormais, le monde fut vidé, d'abord de ses esprits associés à des lieux, ensuite de ses sympathies et antipathies occultes, et, à la fin, de ses couleurs, ses odeurs et ses saveurs. **

Mais si la rupture que décrit Lewis ci-dessus sonnait le glas de l'influence idéologico-religieuse de la pensée gréco-romaine⁹², les penseurs des Lumières ont poussé beaucoup plus loin encore, car ils ont repris ce processus de démythologisation (que les philosophes grecs et les chrétiens appliquaient au système polythéiste classique) et l'ont appliqué également au système judéo-chrétien. Leur cible de choix fut évidemment le livre de la Genèse. Il était donc inévitable, une fois ce processus consommé, que du Bartas (avec son adhésion à une interprétation littérale de la Genèse⁹³) soit mis aux oubliettes⁹⁴, car il a été le porte-parole d'une vision du monde qui se retrouve résolument de l'autre côté de cette rupture. Son rejet/mise au rancart était donc un fait accompli. Mais dans le texte qui suit, C. S. Lewis nous donne un aperçu de quelle manière on concevait la vie de l'autre côté de cette rupture cosmologique, avant la pénétration de la pensée des Lumières (1964 : 46-47) :

J'ai lu un roman qui dépeignait tous les païens de cette époque comme des jouisseurs insouciantes et tous les chrétiens comme ascètes fanatiques. Il s'agit d'une grave erreur. Ils étaient à certains égards beaucoup plus semblables qu'ils pouvaient ressembler à un homme moderne. Les élites de chaque côté étaient monothéistes, et tous deux admettaient presque une infinité d'êtres surnaturels situés entre Dieu et l'homme. Les deux étaient très intellectuels, mais aussi (à notre point de vue) très superstitieux. Les derniers champions du paganisme ne répondent pas à l'image que Swinburne, ou un 'Humaniste' moderne, en auraient formé. Ils n'étaient pas des extravertis sensuels reculant avec horreur ou mépris

92 - Et du projet au cœur de la Renaissance, à toutes fins utiles....

93 - Cosmologie que du Bartas partageait avec bien d'autres gens influents et scientifiques de l'époque dont Marin Mersenne, Agrippa d'Aubigné, Calvin, Blaise Pascal, Pierre Gassendi et Bossuet. Et des individus de nationalité diverse on peut nommer Johann Kepler, Copernic, Gallée, Isaac Newton, Carl von Linné, John Ray, Robert Boyle et Charles Babbage.

94 - Ou, en quelque sorte, mis à l'Index ?

*devant un monde « devenus gris » sous le souffle du « Galiléen pâle⁹⁵ ». (...) Une attitude ascétique et une mystique de renoncement au monde caractérisaient alors tout autant les païens les plus éminents que leurs adversaires chrétiens. C'était l'esprit de l'époque. Partout, et des deux côtés, les hommes se détournent des vertus civiques et des plaisirs sensuels afin de chercher une purification intérieure et un objectif surnaturel. Le moderne qui déteste les Pères chrétiens détesterait également les philosophes païens [de cette époque], et pour des raisons semblables. Tous les deux raffolaient de récits avec des visions, des extases et des apparitions. Entre les manifestations plus basses et plus violentes des deux religions, il aurait éprouvé de la difficulté de choisir entre les deux. Pour un œil ou une sensibilité olfactive moderne, Julien⁹⁶ avec ses ongles longs et une barbe si dense qu'il aurait fait penser à un moine mal lavé, tiré du désert égyptien. **

Il faut donc constater qu'en Europe lors de la Renaissance (et même avant), la vision du monde gréco-romaine cohabitait de manière plus ou moins harmonieuse (et d'ailleurs plus ou moins cohérente) avec la vision du monde judéo-chrétienne. Évidemment les propagandistes des Lumières prétendent que c'est le « progrès de la science » qui a abattu l'ancienne cosmologie⁹⁷, mais ce genre de développement n'est pas sans rappeler un commentaire cynique de C. S. Lewis⁹⁸ sur le passage de la cosmologie du Moyen Âge à la cosmologie moderne en Occident (1964 : 221):

Cette révolution⁹⁹ n'a certainement pas été provoquée par la découverte de faits nouveaux. Lorsque j'étais enfant, je croyais que « Darwin avait découvert l'évolution » et que le développementalisme cosmique radical, et même beaucoup plus générale, qui jusqu'à ces derniers temps a dominé toute la pensée populaire a été une structure superposée sur le théorème biologique. Ce point de vue a été suffisamment réfuté. La déclaration que je viens de citer au sujet de l'Entwicklungsgrund a été faite par Schelling en 1812. Chez lui, chez Keats, dans la tétralogie de Wagner, chez Goethe, chez Herder, la migration vers le nouveau point de vue a déjà eu lieu¹⁰⁰. Mais son origine peut être retracée bien avant, chez Leibniz, Akenside, Kant, Maupertuis et Diderot. Déjà, en 1786 Robinet¹⁰¹ affirme croire en un 'principe actif' qui dompte la matière brute et [il nous assure que] 'la progression n'est pas finie'. Pour lui, tout comme pour Bergson ou de Chardin, les 'portes de l'avenir sont grandes ouvertes'. La quête d'un monde en

95 - C'est-à-dire Jésus-Christ.

96 - L'empereur romain, Julien l'Apostat?

97 - Ce que Lewis appelle le Modèle du moyen âge.

98 - Une perspective, que (évidemment) l'on n'entendra jamais dans un cours universitaire en France ou au Québec ou, dans le meilleur des cas, sera caricaturée de manière mensongère.

99 - Le passage de la vision du monde médiévale, vers la vision du monde moderne.

100 - Et tout ça eut lieu bien avant Darwin, il va sans dire...

101 - C'est-à-dire le philosophe naturaliste français Jean-Baptiste-René Robinet (1735-1820).

développement – une quête évidemment en symbiose autant avec le tempérament révolutionnaire que romantique – est à la source de ce phénomène. Et lorsqu'il parvient à maturité, les scientifiques se alors mis au travail afin de mettre à découvert les preuves sur lesquelles reposent notre foi en ce genre d'univers. Il ne peut donc être question ici du vieux Modèle se voyant détruit par des phénomènes nouveaux¹⁰². La vérité semble le contraire: lorsqu'un nombre suffisant de changements dans l'esprit humain ont produit un dégoût suffisant pour le vieux Modèle et le désir d'un modèle nouveau, alors des phénomènes supportant ce nouveau Modèle se manifesteront alors de manière tout à fait commode. Cela ne signifie pas que ces nouveaux phénomènes sont illusoire. La nature garde en stock toutes sortes de phénomènes et peut accommoder les goûts les plus divers.*

Si la propagande des Lumières clame haut et fort que le passage de la vision du monde médiévale à la cosmologie moderne fut le résultat de découvertes empiriques, manifestement Lewis n'a que peu de respect pour ce genre d'affirmation. À son avis, la science n'a joué qu'un rôle très accessoire dans cette rupture. Voici une anecdote (aussi caustique que rigolote) servie par Lewis, réfléchissant aux permutations plus récentes de la cosmologie moderne, réflexion qui reste tout à fait pertinente plus de cinquante ans après sa rédaction. (1964 : 221-222)

Un changement astronomique intéressant dans notre Modèle [moderne] est en cours à l'heure actuelle. Il y a cinquante ans, si vous aviez demandé à un astronome s'il était d'avis qu'il y avait de « la vie sur d'autres planètes », il probable qu'il aurait admis n'avoir aucune opinion à ce sujet ou aurait même souligné son caractère improbable. Mais aujourd'hui on nous affirme que dans un univers aussi vaste, les étoiles dotées de planètes, et même de planètes habitées, doivent être innombrables. Pourtant, à cet égard aucune preuve convaincante ne nous a été proposée. D'ailleurs, est-ce uniquement un hasard qu'entre l'opinion ancienne et la nouvelle, nous avons été témoins d'une grande prolifération de la [littérature de] « science fiction » ainsi que, dans la vie réelle, les premiers pas des voyages dans l'espace ?»

INFLUENCES PAÏENNES DANS LA SEPMAINE ?

*Chaque âge a son point de vue. Certaines époques sont particulièrement douées pour saisir certaines vérités et, d'un autre côté, ces mêmes époques sont particulièrement vulnérables à certaines erreurs. Nous avons tous, par conséquent, besoin des livres qui nous permettront de corriger les erreurs qui sont caractéristiques de notre propre période. Et cela implique qu'il faut lire des livres anciens... Non, bien sûr, il n'y a pas de magie ou de sagesse suprême dans le passé. Les gens n'étaient pas plus malins alors qu'ils ne le sont maintenant; ils ont fait autant d'erreurs que nous. Mais il ne s'agit pas des mêmes erreurs. Ils ne vont pas nous flatter dans les erreurs que nous commettons déjà; et leurs propres erreurs, maintenant exposées à la vue et bien comprises, ne nous mettent pas en danger. Deux têtes valent toujours mieux qu'une, non pas parce que l'un d'entre eux est infaillible, mais parce qu'ils ont peu de chances de se tromper de la même manière. Sans doute, les livres de l'avenir seraient tout aussi utiles que les livres du passé, mais malheureusement, nous n'y avons pas accès.**

(C. S. Lewis "On the Reading of Old Books")

Si le lecteur du XXI^e siècle peut s'attendre qu'une œuvre avec un titre explicitement biblique porte exclusivement sur des thèmes bibliques, plusieurs seront quelque peu étonnés des nombreuses références aux personnages de la mythologie grecque et romaine dans *La Sepmaine*. Il faut comprendre qu'à l'époque, cette littérature antique constituait le modèle et l'étalon à laquelle devait se mesurer tout poète. Il est donc inévitable que cette littérature ait laissé des traces chez du Bartas. Si cette littérature gréco-romaine était connue depuis longtemps en Occident, il faut noter, entre autres, que la chute de Constantinople aux Ottomans en 1453 fit diffuser en Occident (par le moyen de dergé orthodoxe réfugié) des textes de l'antiquité inconnus en Europe jusqu'à lors. C'est le début de ce que l'on appelle la *Renaissance* où non seulement l'art et l'architecture gréco-romaine furent admirés en Europe, mais aussi ses philosophes¹⁰³. Ainsi au-delà de l'engouement esthétique et culturel, pour nombre important d'Européens cherchant à s'éloigner du système judéo-chrétien, le corpus de la philosophie grecque offrait donc un système idéologico-religieux prestigieux et alternatif¹⁰⁴. En soi, le choix du nom pour cette époque est significatif : *Renaissance*. Une question se pose alors immédiatement : Mais *renaissance* de quoi au juste ? Et si notre compréhension de ce concept ne dépasse pas les questions esthétiques et culturelles, il y a là, à mon avis, une lecture superficielle, voire même malhonnête.

103 - Les membres du groupe des Pléiades, dont le plus connu est le poète Ronsard, étaient tous des admirateurs/imitateurs de la culture gréco-romaine et furent les propagandistes de « l'humanisme » où figure, au centre, la pensée de Platon.

104 - Mais puisqu'à l'époque l'Inquisition catholique exerçait toujours son pouvoir, il fallait donc être assez prudent dans l'expression de telles conceptions.

Il est quelque peu ironique d'ailleurs que de son vivant du Bartas fut critiqué d'un côté par les formalistes qui trouvaient qu'il ne se collait pas suffisamment aux poètes classiques de l'antiquité. Mais de l'autre par des critiques de la tradition réformée qui lui reproche ses trop nombreuses allusions aux divinités et héros grecs.

Du Bartas répondra à ces derniers en 1584 dans un texte intitulé *Brief Aduertissement sur sa Première et Seconde Semaine*. Dans ce texte, du Bartas fait un survol de ses œuvres et offre une réponse à ses critiques. Touchant ses références aux divinités et héros grecs, du Bartas se justifie ainsi (1602 : *Av lecteur*):

Les autres vouldroyent que ces mots de Flore, Amphitrite, Mars, Venus, Vulcan, Jupiter, Pluton, etc. fussent bannis de mon livre. Ils ont de vray quelque raison, mais je les prie considerer que je les ay clair-semez. Et quand j'en use, c'est par Metonymie, ou faisant quelque allusion à leurs fables : ce qui a esté pratiqué jusqu'à present par ceux qui nous ont donné des poèmes Chrestiens. La Poésie est de si long temps en saisine de ces termes fabuleux qu'il est impossible de l'en deposseder que pié à pié. Je luy ay donné les premiers Assauts, quelque autre viendra qui luy fera quitter du tout la place ; et interdira, comme parlent les Jurisconsultes, à ces monstrueuses bourdes et l'eau et le feu.

Comme le souligne Yvonne Bellenger, professeur de littérature française du XVI^e siècle à l'université de Reims (2005), si dans *La Sepmaine* du Bartas parle de « Neptune », cela n'implique aucune concession à la mythologie grecque. Au contraire, l'allusion a fonction dévalorisante, car le « vray Neptune » - c'est-à-dire Dieu - s'oppose à l'autre, au faux dieu, comme l'Éternel s'oppose aux mensonges du paganisme. Bellenger note (2005 : 40-41) :

On voit semblablement, plus loin dans le Ier Jour, le « divin Phœbus » (I, 145) – vrai Dieu – s'opposer au « fils tire-trait de la belle Latone » (I, 144), divinité illusoire et pure fiction (comme le montre l'expression fréquente sous la plume de l'un des commentateurs de Du Bartas, Simon Goulart : « Les poètes feignent que... »). (...) Une dévalorisation analogue englobe les penseurs, même prestigieux, qui crurent pouvoir expliquer le monde sans la Révélation. Dès les premiers vers de La Sepmaine, le « resveur Democrit' » (I, 18) ou, dans le dernier Jour, Épicure, sont pris à partie pour avoir « fantastiqué » un Dieu « lethargique » (VII, 111-112). Si admirable qu'on puisse par endroits la juger, la sagesse antique se voit souvent dans La Sepmaine dénoncée comme un tissu d'erreurs.

Loin d'admettre qu'il commet une confusion hasardeuse entre paganisme et christianisme, du Bartas assure qu'il ne réfère que modérément aux concepts gréco-romains (« je les ay clair-semez »), c'est-à-dire pour un usage superficiel (« par Metonymie »), comme ornements narratifs (par « allusion à leurs fables ») tels que les autorisent de nombreux précédents (« ceux qui nous ont donné des poèmes Chrestiens »), mais qu'en fait ces apparentes concessions représentent la première

charge d'une attaque (« Je luy ay donné les premiers Assauts ») visant à l'éradication de ces symboles d'une fausse religion (« ces monstrueuses bourdes »).

Ceci dit, s'il est possible de considérer comme un compromis doctrinal l'abondance de matériel mythologique grec dans *La Sepmaine*, il y a lieu de penser également que si du Bartas devait revenir et examiner la production théologique et culturelle des chrétiens du XXI^e siècle, il est probable qu'il y trouveraient abondantes preuves de sa contamination par la pensée mondaine de ce siècle (moderne ou postmoderne), en particulier par la mythologie matérialiste dominante en Occident, c'est-à-dire la théorie de l'évolution¹⁰⁵. Il est toujours plus facile de voir la paille dans l'oeil du voisin que la poutre dans le sien...

Du Bartas termine son *Aduertissement* en soulignant l'objectif avant tout théologique de *La Sepmaine* :

Or ie le prie, que tout ainsi qu'il remplit l'esprit de Bezeleel, & d'Oliab¹⁰⁶ de sapience et & d'intelligence, il guide desormais ma plume, & face clairement cognoistre que c'est luy qui m'a mis en besogne. A luy soit louange, honneur, & gloire à jamais.

Paul Gosselin

NB: les citations suivies d'un astérisque sont traduites par l'auteur

105 - Ouais, je sais... l'affirmation est *déplacée, inadmissible, voir inconcevable*, mais à vrai dire tout ce qui compte est de savoir si, dans les faits, si elle est fondée. Pour en avoir le cœur net, cf: Gosselin, *Fuite de l'Absolu, volume II*.

106 - Il s'agit des deux individus chargés par Moïse pour construire le tabernacle de l'arche de l'alliance. Voir : Exode 38: 22-23.

R É F É R E N C E S

BELLENGER, Yvonne (2005) Quelques mots sur La Sepmaine de Du Bartas. *L'information littéraire* /1 (Vol. 57) pp. 40-44 CAIRN.info

DAGENS, Jean (1958) Du Bartas, humaniste et encyclopédiste dévot. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* Volume 10 Numéro 1 pp. 9-24

D'AUBIGNÉ, Théodore Agrippa (1616) *Les Tragiques. Donnez av pyblic par le larcin de Promethee. Av Dezert, par L. B. D. D. - M. DC. XVI.* Ebook Samizdat

DU BARTAS, Guillaume de Saluste (1601) *CÉvuvres Poetiqlves de G. de Salvste, Seigneur du Bartas, Prince des Poetes François.* Chez Iaques Chovet. [Paris ?]

DU BARTAS, Guillaume de Saluste (1602) *Première Sepmaine, ou Création du Monde.* (indut le *Brief Aduertiffement*) publié à Rouen chez Theod. Reinsart, 947 pages

DU BARTAS, Guillaume de Saluste (1611) *Les oeuvres de G. de Saluste, Sr. Du Bartas, reveües, corrigées, avgmentées de nouveaux commentaires. Annotations en marge et embellie de figures sur tous les jours de la sepmaine. Plus a esté adjousté la premiere et seconde partie de la suite, avecql'argument general et amples sommaires au commencement de chacun livre par Simon Goulard de Senlis.* Dernière édition. Chez Jean de Bordeaux, Paris

GENDRON, Jean-Denis (2008) *L'accent des Québécois et celui des Parisiens.* Bulletin Mémoires vives no 26, septembre 2008

GOSELIN, Paul (1979) *Mythes d'origines et la théorie de l'évolution.* Samizdat

GOSELIN, Paul (2009) *Fuite de l'Absolu : Observations cyniques sur l'Occident postmoderne.* Volume II Samizdat 574 p.

KERR, W.A.R. (1908) *The Pléiade and Platonism.* *Modern Philology.* Vol. 5, No. 3 January, pp. 407-421

LAKE PRESCOTT, Anne (1968) *The Reception of Du Bartas in England.* *Studies in the Renaissance* Vol. 15, pp. 144-173

LEWIS, C. S. (1947/2002) "On the Reading of Old Books" publié dans *God in the Dock*. (Walter Hooper ed.). Eerdmans Grand Rapids MI 347 p.

LEWIS, C. S. (1954) *English Literature in the Sixteenth Century Excluding Drama*. Clarendon Press Oxford 696 p.

LEWIS, C. S. (1964) *The Discarded Image : An introduction to medieval and renaissance literature*. Cambridge U. Press, Cambridge UK 232 p.

MIERNOWSKI, Jan (1992) *Dialectique et connaissance dans La semaine de Du Bartas: « Discours sur discours infiniment divers »*. Librairie Droz Genève 347 p.

PASCAL, Blaise (1670/1960) *Pensées*. (Texte de l'édition Brunshvicg) Garnier Paris (coll. Classiques) 342 p.

